

10 ans du  
**PRIX LIRE  
EN PAYS D'ANCENIS**

# Recueil de nouvelles

# Concours de nouvelles



Les trois gagnantes du concours de nouvelles lors de la remise des prix : (de g. à d.) Lia Nauleau, Fanny Garcia et Annabelle Louragini.

A l'occasion des 10 ans du prix Lire en Pays d'Ancenis, organisé par la Communauté de communes du Pays d'Ancenis (COMPA) via son réseau des bibliothèques Biblio'fil, un concours de nouvelles a été lancé.

Ouvert à tous, dès 15 ans, les participants avaient trois critères à respecter : ne pas dépasser 10 000 caractères, placer 10 lieux et 10 mots en rapport avec les livres gagnants du prix des dix dernières années. 29 auteurs se sont prêtés à l'exercice.

Un jury composé d'élus de la COMPA, de bibliothécaires, de libraires et de bénévoles a attribué les trois premières places aux nouvelles suivantes : *38 semaines et un jour* (p.4), *T'es toi donc* (p.8) et *Premiers pas* (p.12). Les vainqueurs ont été récompensés le 7 octobre 2023, lors du lancement du 12<sup>ème</sup> prix Lire en Pays d'Ancenis à Loireauxence.

Un grand merci aux participants qui se sont prêtés au jeu. Bonne lecture à tous.

# Sommaire

2	36	72
Concours de nouvelles	Le cadeau	S'engager
4	40	76
38 semaines et un jour	Le dimanche de Lison	Si je le pouvais
8	44	80
T'es toi donc	Le syndrome de l'historien	Solange
12	48	84
Premiers pas	Le vieux chien	Tristan Tsara
16	52	86
Au bout du voyage	Le nez de Jean	Un voyage improvisé
20	56	88
Au gré des vents	L'éphémère passagère	Vague de chaleur
24	60	92
Capucine	Par choc	Voies parallèles
28	64	96
Destin d'enfant	Pierrot de la Lune à la Lune	Voyage dans l'Est
32	68	
La camomille	Se consumer	



# 38 semaines et un jour

FANNY GARCIA (1<sup>ER</sup> PRIX)

Le GPS recalcule l'itinéraire et énonce la nouvelle direction à suivre. Je comprends alors que, perdue dans mes pensées, j'ai oublié de tourner. Cela ne m'arrivait quasiment jamais auparavant. Et quand cela se produisait, je m'énervais de perdre quelques minutes à revenir sur la bonne route. Mais ces derniers temps, cela ne me fait même pas réagir, car plus rien n'a vraiment d'importance. Je suis dans un brouillard permanent, j'ai perdu le Nord. J'ai l'impression d'être continuellement ailleurs, à la dérive. Ce n'est pas vraiment une sensation agréable, mais ce n'est pas déplaisant non plus.

J'arrive finalement chez Manon. C'est ma sortie de la semaine, ma bouffée d'oxygène. Une des rares personnes qui me demandent sincèrement comment je vais. La plupart n'ose pas me poser la question, par peur de ma réaction. Ou bien ils n'ont pas envie d'entendre la vérité. Les autres me saluent mécaniquement avec un « *Bonjour, ça va ?* » sans se soucier vraiment de la réponse. Mais non, je ne vais pas bien. Je confonds les mots. J'ai des trous de mémoire. J'ai du mal à rester concentrée lorsque quelqu'un me parle ou quand je prépare les repas. Moi qui aimais regarder les gens en face, j'évite maintenant leur regard. Le simple fait d'être polie avec la caissière au supermarché ou de saluer un voisin me demande un effort surhumain. Mais je dois continuer d'avancer.

J'ai appris la broderie et le tricot avec Manon. Cela m'occupe les mains et l'esprit, cela m'apaise et répond à un besoin immense de création qui a surgi brutalement. Comme un moyen de me prouver que j'existe encore, malgré tout.

Manon m'a également offert un cahier. Ecrire m'aide beaucoup. C'est plus simple que de parler. C'est une façon d'extérioriser, de prendre du recul. J'écris ce que jamais je ne pourrais dire à voix haute, parce que c'est trop violent, trop douloureux. Parce que c'est tabou de parler de ce genre de choses de nos jours. Alors qu'on en discutait peut-être plus librement quand cela était plus fréquent.

Parfois j'ai l'impression que je fais tout simplement un horrible cauchemar. Mais la sensation atroce de vide me rappelle continuellement la réalité de l'absence, du manque. Plus tard, je lirai un livre qui mettra des mots sur cette douleur qui s'apparente à la perte d'un bras ou d'une jambe. Il est tellement difficile de vivre avec cette souffrance que je ne supporte plus les solitudes. Ne serait-ce que cinq minutes. Heureusement, je suis bien entourée. Par Clément, bien sûr. Par ma famille, par mes amis et par mes collègues. Par le corps médical, aussi. D'innombrables bouées qui me permettent de ne pas sombrer quand les vagues de tristesse s'abattent sur moi. Mais ce soutien m'apporte aussi de la culpabilité : je me sens responsable de la douleur de mes proches. En repartant de chez Manon, je passe chercher Clément pour nous rendre dans la zone commerciale d'Ancenis. Nous devons acheter un nouveau vase pour y mettre les bouquets de fleurs que nous avons reçus. La dernière fois que nous sommes venus ici, elle était encore avec nous. Elle. Je n'arrive plus à prononcer son prénom. Ce prénom que j'aime tant. Maintenant mon cœur se serre quand je l'entends dans la rue ou à la télévision. Clément adorait « Suzanne », je préférais « Ophélie ». Finalement, nous nous étions mis d'accord pour « Lucie ».

\*

Lucie est entrée dans nos vies neuf mois plus tôt, pour notre plus grand bonheur. Les premières semaines, nous avions du mal à imaginer que nous allions devenir parents. Mais, au fur et à mesure des échographies et des transformations physiques, nous commençons à nous projeter. Clément et moi l'aimons déjà énormément.

La grossesse se déroulait bien, je m'étais donc arrêtée de travailler tardivement. Je suivais avec plaisir les cours de préparation à la naissance. La chambre, meublée et décorée avec soin, était prête à accueillir notre petite fille. Malheureusement, le destin en avait décidé autrement.

Ce jeudi matin, j'avais mon rendez-vous du neuvième mois à la maternité. J'étais très exactement à 38 semaines d'aménorrhée et un jour. Même si je savais ce qui allait se passer, j'espérais de toutes mes forces que je me trompais. Cela faisait quelques jours que je ne sentais plus trop Lucie bouger. Mais mon cerveau refusait catégoriquement d'y prêter attention.

Lorsque la sage-femme posa le Doppler sur mon ventre, aucun son n'en sortit. Elle alla chercher l'échographe pour vérifier et le médecin prit le relais. Ce fut seulement après de longues minutes de silence que j'entendis les mots que je redoutais tant : « *Il n'y a plus de cœur. Je suis désolé.* » Je téléphonai à Clément, qui arriva rapidement. Notre monde s'effondrait, sans raison apparente. J'allais bien, notre fille aussi. Cela n'avait aucun sens.

Le corps médical nous expliqua la suite. Il fallait décider si nous souhaitions une autopsie pour savoir si Lucie souffrait d'une maladie rare ou d'un syndrome génétique particulier. Il fallait décider si nous voulions organiser une cérémonie ; un enterrement ou une crémation. Mais avant tout, je devais accoucher. On me donna des cachets, on me fit des injections. La pire épreuve de notre vie commençait à peine.

\*

Lucie est née sans un bruit, un dimanche matin de septembre, à 6h27. La sage-femme l'a d'abord emmenée à côté pour la nettoyer et l'habiller avec la tenue que nous avons achetée pour elle quelques semaines plus tôt. Lorsque nous nous sommes sentis prêts, nous avons pu la voir. Elle était splendide mais, épuisée et sous le choc, j'étais incapable de m'en rendre compte, contrairement à Clément. A la place, je l'examinais de façon méthodique et détachée, comme si elle n'était pas ma fille. Ses habits taille 1 mois semblaient un peu trop grands. Ses petites mains étaient déjà très froides, sa peau pelait par endroit et elle avait les yeux fermés. J'aurais tellement voulu connaître la couleur de ses yeux.

Nous passons une nuit supplémentaire à la maternité, puis je suis autorisée à rentrer à la maison. J'ai beaucoup de mal à marcher ; j'ai l'impression que mes jambes ne me portent plus. Le plus dur, c'est de passer les portes de l'hôpital tous les deux, rien que tous les deux. Et nous réalisons que tout ce qui reste de notre fille c'est son bracelet d'hôpital, quelques photos et ses empreintes. Cela paraît si dérisoire comparé à la place immense qu'elle occupe dans nos coeurs.

Les jours, les semaines qui suivent, je prends soin de moi car c'est ce que je suis sensée faire pour aller mieux. Même si mon rétablissement me paraît complètement utopique. Je mange parce que je dois reprendre des forces. Je dors parce que je suis fatiguée et j'ai besoin de repos. Je me force à aller marcher le long de la Loire ou dans les vignes à Ligné, parce qu'on m'a dit que ça me ferait du bien de prendre l'air. Même si je me demande parfois : à quoi bon ? Le soir, je prends un cachet pour dormir et m'empêcher de ressasser les événements.

Après la broderie et le tricot, j'apprends le crochet puis la couture à la machine. Mes compétences sont modestes, mais ma progression dans ces activités reflète le chemin entrepris pour remonter la pente. Ce qui n'était d'abord qu'un moyen de garder la tête hors de l'eau, devient finalement une passion.

Avec ou sans moi, le temps s'écoule, le monde continue de tourner. Nous sommes maintenant en décembre, mais je n'ai pas le coeur à la fête. Je me mets à détester cette célèbre chanson de Mariah Carey qui me fait pleurer car oui, tout ce que je veux pour Noël c'est toi, ma fille. En guise de cadeau, je décide que tous les ans, en sa mémoire, je ferai un don à une association. Cette année, ce sera pour le deuil périnatal, l'an prochain peut-être pour une autre cause.

La nouvelle année commence, et je reprends le travail. Mais là non plus, ce n'est plus comme avant. Je n'arrive plus à éprouver d'empathie envers les gens. Les réflexes reviennent vite et je fais mon travail consciencieusement, mais sans m'impliquer émotionnellement. Je n'arrive pas à comprendre les personnes qui se plaignent du mauvais temps, de leur chien malade ou bien de leurs enfants turbulents. Cela me semble insignifiant comparé à ma peine.

Je suis moins triste qu'avant, mais quand les pleurs reviennent - moins souvent heureusement - c'est comme une lame de fond qui m'entraîne plusieurs semaines en arrière, et je ressens à nouveau la douleur à son paroxysme. Submergée par le chagrin, j'ai l'impression de ne pas pouvoir m'en sortir.

Lorsque la tristesse se retire, j'entre dans une phase de colère intense. En colère contre la vie qui m'a pris ce que j'avais de plus cher. En colère contre la société qui voudrait que mon deuil soit maintenant terminé. En réalité, c'est terriblement difficile de reprendre sa vie exactement comme avant, comme s'il ne s'était rien passé. On nous conseille de faire des voyages, de réfléchir à de nouveaux projets. Mais comment peut-on à nouveau avoir confiance en la vie après cette trahison, cette injustice ?

\*

Aujourd'hui, cela fait 9 mois que Lucie est partie. Ce qui signifie que depuis sa conception, nous avons vécu plus de temps sans elle qu'avec elle. Cette pensée m'attriste, mais plus de la même manière qu'avant. Je ressens un apaisement et une fierté d'avoir porté la vie. Même si l'avenir nous semble terrifiant, Clément et moi avons continué d'avancer, plus soudés que jamais. Et aujourd'hui, je me résous enfin à faire ce que je repousse depuis quelques jours. Au fond de moi, je connais le résultat. Mais tant que je n'ai pas fait le test, cela n'est encore qu'une éventualité. Quand je ressorts des toilettes, je montre à Clément la croix sur la bandelette et il comprend immédiatement. Nous nous enlaçons, les larmes coulent sur nos joues. La joie et la tristesse se mélangent, bientôt rattrapées par une peur fugace. Une autre aventure nous attend, bien moins insouciant, bien plus houleuse que la précédente. Mais nous sommes déterminés à croire que, cette fois, l'issue sera heureuse.

# T'es toi donc

ANNABELLE LOURAGINI (2<sup>ÈME</sup> PRIX)

Une chanson dans la tête, la fin d'un amour, on ne sait comment ça arrive. Ça arrive c'est tout. Faire avec, ou sans.

Ce matin, une musique tourne en boucle sans avoir la joie d'une valse à 3 temps. « Ne me quitte pas », le ton est donné, un matin déguisé en dimanche soir.

Je suis à tes côtés, tu t'éveilles doucement et tends la main vers moi. Elle est encore chaude de sommeil, un croissant à elle seule. Je tremble. Tes doigts ne sont plus étreinte, dans ce lit se confirme l'évidence, c'est fini.

Brel vole ce qu'il reste de souffle entre nous et repart pour un tour.

L'amour dure sept ans dit-on, pas deux, alors je pensais que nous avions le temps, encore. Un matin ordinaire, je t'aurais raconté que le frère Jacques aurait écrit cette chanson pour sa maîtresse, Suzanne Gabriello, chanteuse comme lui. On aurait disserté sur les différentes façons de magnifier le mal, on aurait... Mais ce n'est pas un matin normal. Mes histoires te lassent. Qu'y a-t-il de pire ? La trahison ou l'ennui dans les yeux de l'être aimé ?

Brel refusait de quitter sa femme, sa maitresse a eu le courage de clore leur relation. Je ne pense pas le pouvoir. Et je n'ai pas ce talent pour que ma lâcheté devienne belle au moins aux yeux des autres. Ne me quitte pas Les mots sont justes, ils résonnent.

Tu te retournes et regardes ailleurs, ironie des expressions.

Certains diraient que j'aurais pu m'en douter puisque c'est ainsi qu'a commencé notre relation. Tu venais dans cette boutique du Cellier, rue du Tipi je crois, pas souvent mais pour les grandes occasions. Je t'y voyais déambuler, tantôt d'un pas lent, tantôt virevoltant, avec toujours dans le regard une pointe de désir envers mes proches.



Tu les approchais, les frôlais, tu t'intéressais, te lassais, je t'ai même vu en caresser un une fois, furtivement certes, mais quand même. Ils étaient grands, brillants, performants et tellement lumineux, tu ne pouvais rester insensible aux possibles qu'ils te promettaient. Qu'avais-je à t'offrir, moi ? Petit, simple, banal pourrait-on dire, ce n'est pas une insulte, c'est ainsi, je suis sans appareil. Il aura fallu un geste malencontreux en te retournant, tu m'as bousculé et même fait tomber. Te confondant en excuses, tu as tendu la main vers moi et m'a regardé pour la première fois. Je ne saurais jamais vraiment pourquoi mais c'est avec moi que tu es partie ce jour-là. Tu m'as demandé où aller, il faisait un froid glacial, je t'ai guidé jusqu'à cette brasserie qui sentait le bois et la fermentation. Nos premiers contacts, tes yeux, tes mains, j'étais déjà à toi.

Ainsi, nous avons passé la soirée ensemble et veillé jusqu'au petit matin, 6h27 exactement. Impossible de nous séparer, jusque dans les toilettes où tes fesses étaient devenues progressivement chaudes et rouges. En quelques jours, nous commençons à avoir nos habitudes : réveil par une douce musique, rappel d'un rdv chez le dentiste ou penser à acheter des fleurs pour l'anniversaire de ta soeur, le tout avec des petits coeurs deci delà, tous ces petits riens qui comblent nos solitudes.

Cette douceur, cette légèreté me changeait de Caroline, mon ex. Elle savait ce qu'elle voulait, ça se sentait, et ça m'avait plu. En ce temps-là, j'avais besoin de quelqu'un qui me prenne en mains pour éviter de me perdre je crois. Caroline (non, je n'ai plus son numéro je te l'ai déjà juré), m'avait fait le coup de « *ce que j'aime chez toi c'est ta curiosité, la façon dont on peut parler de tout* », quite à en rajouter : « *les sujets se lient tous seuls, on part d'un et on arrive sur un autre et encore un autre, on ne voit pas le temps passer* ». Nous semblions bien partis pour faire un bout de chemin ensemble. C'était sans compter sur ce jour où j'ai compris que les destins s'écrivent à chaque instant.

Nous étions partis pour une balade sur la rive Nord de la Loire. Ayant remarqué que depuis ces dernières 48h, elle râlait davantage, était plus brusque dans ses paroles, ses gestes - j'avais mis ça sur le compte d'un syndrome grippal - j'avais mis du coeur à l'ouvrage pour cette escapade. J'avais préparé des cartes, des itinéraires de randonnée, repéré le café sympa où boire un chocolat chaud ensuite ; elle n'avait plus qu'à profiter. Est-ce toute cette énergie engagée qui a fait que je me suis assoupi un instant ? Ou quelques virages qui m'ont déboussolé ? Je ne sais pas, toujours est-il que j'ai dû partir dans les nimbos quelques secondes je pense, une à 2 minutes tout au plus. Et là, le silence fut interrompu par des aboiements. Oui, ses aboiements. Pas d'autres mots. Elle vociférait que tout était de ma faute, qu'on était perdus à cause de moi, qu'on ne pouvait se fier à moi, qu'elle serait en retard... J'ai hésité à rétorquer mais ai préféré fermer mon clapet et laisser passer la déferlante.

Je n'aurais peut-être pas dû car peu après, sans bruit, elle m'a tout simplement pris par la main, ramené et laissé là où nous nous étions rencontré! Pas un regard, juste un soupir, moins de 7 jours, fin de l'histoire. Gougeate, ça se dit pour une femme ?

Nous, toi, c'était différent.

Epatée par la connivence que nous avons établi en peu de temps, tu avais l'impression que je savais tout de toi. C'était vrai. Pas de sujet tabou entre nous, aucun, même ceux qui font rougir les uns et pâlir les autres. J'acceptais tout ce qui venait de toi, tu portais attention à toutes mes propositions, suggestions. Nous défions le temps et l'espace, voyages dont nous finissions épuisés et ivres de toutes ces heures passées ensemble. Tes proches ne comprenaient pas ce que tu me trouvais, j'étais habitué. J'aimais quand face à eux tu prenais ma défense.

Le temps est passé. Tes amis, nous les avons moins vus. Au début cela m'allait bien. Tous les deux, encore et toujours. Tu as commencé à moins sortir, tu ne voyais plus l'intérêt disais-tu. Aller dans la foule, le froid, la chaleur, attendre, tout était effort. Alors j'ai commencé à répondre à la moindre de tes attentes, alimenté chacune de tes envies, comblé le moindre vide. J'ai menti pour toi, supporté les annulations, les excuses bidon envoyées au dernier moment pour justifier tes absences aux repas des copains ou de la famille. Puis, tu t'es mise à moins me regarder, au profit de ta maudite tablette ou de ton ordinateur. Les yeux rivés dessus, tu oubliais les heures, mangeant devant, vite fait. J'étais devenu transparent. Télétravail disais-tu au début, tu t'es confortée dans ce mensonge. Moi aussi probablement.

Et il y a eu ce jour où tu as accepté l'invitation de Lucie à son mariage. Je t'avais aidé à lui trouver un cadeau répondant aux exigences de « original et pas trop cher », t'ai donné des idées de tenue, de coiffure, tu voulais être à la hauteur de l'exception. Malgré tout, tu restais insatisfaite de ce que je te proposais. Tu n'en n'avais finalement fait qu'à ta tête, avais choisi dans ta garde-robe le pull bleu et la jupe blanche, noué une queue de cheval, mis un brin de rouge à lèvres, tu étais magnifique. Alors j'ai laissé passer. Cette envie retrouvée de voir tes amis valait bien ces heures perdues. J'avais préparé quelques vidéos et musiques qui sauraient agrémenter la soirée et ravir même les danseurs les plus récalcitrants. C'était une très chouette journée. C'est ce que tu diras le lendemain, du fond du lit, encore assommée par cette soirée trop arrosée. Moi, je voyais rouge. Pierre m'avait ramené chez nous, car toi, sans scrupule, tu m'avais demandé de réserver un taxi et tu étais rentrée, sans rien dire. Sans moi. Je te crois lorsque tu répètes encore maintenant que tu m'as cherché partout quand tu t'en es aperçue mais quand même.

Avant, tu serais revenue me chercher, tu aurais demandé à quelqu'un dans la rue de me contacter, moi qui m'enorgueillissais d'être le seul dont tu connaissais le numéro par coeur. Là, rien ne t'avait empêché de dormir et ça c'était nouveau. Tu te sers de moi, tu me fais tout porter, les moindres détails de ta vie, tes humeurs, tes états d'âme, tes avis, tes colères, tes lubies. Je sature, tout simplement, je manque d'espace.

Ta nouvelle histoire avec Max ? Le comble, c'est grâce à moi que tu l'as rencontré ! Comment pouvais-je faire autrement ? Tu étais triste, il te faisait rire, la joie te chauffait les oreilles après ces heures passées ensemble à discuter. Brûlants, nous, nous ne l'étions plus que lorsque nous allions à la plage alors que tu savais que je ne supportais pas ça. Avec lui, tu retrouvais un autre rouge aux joues, aux lèvres, au coeur, alors je n'ai rien dit ni tenté de court-circuiter votre relation.

« *Ne me quitte pas* » chante encore le belge gauche, envie furieuse de le faire taire, ne l'écoute pas, quitte-moi ! s'il te plait. Je ne peux pas le faire alors toi, trouve le courage ! Oui, certains feront des commentaires, tout le monde a toujours quelque chose à dire aujourd'hui, surtout sur la vie des autres. Et alors ? Oui, j'existe à travers toi, grâce à toi, mais sache que rien n'est unilatéral.

Regarde.

A force d'être tout le temps ensemble, tu n'arrives plus à rien faire par toi-même. Tu es là et passes ton temps à te cacher derrière moi. Je dicte ta façon de conduire ta vie, où tu vas, comment, je palie au moindre effort de mémoire en te rappelant tout, tout le temps, même l'important. Tout ça, en te donnant l'illusion que c'est toi qui décides. Tu ne sais plus attendre sans moi, les silences deviennent épidermiques, la solitude n'en parlons pas, même pour respirer correctement tu fais appel à moi. Tu as désappris. Et moi, je n'y suis pour rien, quoi que certains disent.

L'un prend souvent le dessus sur l'autre dans les couples, ça arrive sans le vouloir vraiment. On n'y a pas échappé, ça voulait dire qu'on était ensemble au moins. Je n'ai pas l'illusion de croire que je serais le dernier alors utilise-moi une dernière fois stp, appelle Max pour lui dire « oui » et vis ! Sans fil invisible, sans filtres, et remet-moi stp à la place où je dois être et reprends la tienne. Je ne suis qu'un téléphone, je te rappelle.

# Premiers pas

LIA NAULEAU (3<sup>ÈME</sup> PRIX)

La torpeur qui m'embrume le cerveau se dissipe et mes yeux se décolent malgré moi. Sur le côté, au chaud sous ma couette, un pied encore dans mes rêves, le halo lumineux s'estompe et le réveil me crache à la rétine une réalité implacable faite de chiffres rouges, format bâtons : 6 h 27.

« Oh toi, je t'ai pas sonné ! C'est trop tôt ... en plus c'est dimanche », dis-je en refermant les yeux. Je souffle et me retourne pour découvrir que le soleil pénètre dans la chambre à travers les interstices de mon volet et dessine sur mes murs des milliers de points lumineux.

« Encore un peu, laisse-moi y croire », demandé-je avec une voix pleine de sommeil pour apitoyer celui qui me sort de mon lit sans même m'apporter un croissant. Alors, comme un enfant pas sage j'enfouis mon visage sous mon drap façon cape de nuit et lui vole un répit.

\*

Mes talons battent le pavé à mesure que mon coeur bat dans mes tempes, ils résonnent sur la pierre des murs épais de la chapelle des Ursulines. J'aime bien cet endroit, il est reposant et j'aime à me remémorer que cet endroit, celui qui a vu mes premiers pas, a été un lieu dédié à l'éducation des jeunes filles.

Comme à chaque fois, la lune, cette vieille amie, m'accompagne dans mes escapades. Avec elle, la nuit me protège des jugements hâtifs, elle dissimule mon apparence sûrement trompeuse. Ainsi je marche à des heures qui n'ont pas de nom, je me promène à chaque fois que c'est possible, comme si ma vie en dépendait, je parcours seule les rues à la recherche d'une illusion qui me permet de concrétiser un rêve que je peine à réaliser.

Ainsi je pars à la découverte de moi-même, j'accomplis des voyages à la recherche de ma sérénité, à la rencontre de ma nature profonde, à l'encontre du destin qu'on avait tracé à ma place ; je marche pour ma vie, contre l'avis de tous.

Certains disent que je suis atteinte du syndrome de Benjamin, me dis-je avec amertume. Je hausse les épaules et je reprends en me disant que c'est une façon pour eux de classer l'impensable en cachant sous le tapis de la psychiatrie ceux qui pourraient déranger l'ordre établi. Merci je vais bien, en tout cas je fais tout pour le rester. J'ai bien conscience que je ne suis pas comme vous, mais alors, si je ne suis pas ordinaire c'est que je dois être extraordinaire.

Malheureusement on nous apprend tout jeune à nous méfier de ce qui peut sortir du lot. Les bien-pensants rejettent ceux qui ne pensent pas comme eux, pour ne pas perdre la face ni changer d'avis, pour ne pas faire évoluer le monde qu'ils se sont bâtis : un monde fait de parois en étriquant toujours plus le champ de leurs possibles.

Nous sommes le fruit d'une facétie de Dame Nature, et moi j'ai subi une erreur de livraison, pour laquelle j'ai pris perpète. Porter réclamation et me pourvoir en cassation, clamer que je suis emprisonnée dans le corps d'un autre serait me condamner à la camisole. Notre société n'aime pas les faibles et les différences, marche et tais-toi, reste dans le rang. Pour qui ? Pour quoi ?

Alors, pour moi, toujours en cachette, je marche, seule. Je marche en attendant ma renaissance et je me répète que je ne suis pas une victime, que je suis légitime ; je redresse alors ma poitrine, l'âme fière, mes bras pareils au balancier d'un funambule, gracieuse comme une ballerine, je marche de Deneuve en Marceau, je minaude et je pose de Deauville à Cannes, inlassablement je répète mes pas sur le parvis d'une chapelle d'Ancenis-St Géréon. Ici et en pleine nuit, seule, je rêve ma vie et au jour où je me produirai devant nos semblables.

Je me remémore les premiers instants où ma féminité est entrée dans mon existence. Au début, Elle n'était pas une évidence, elle était arrivée de façon insidieuse au printemps de ma vie, elle était comme un ange tombé du ciel, entre bénédiction et malédiction. Faire sa rencontre s'était révélé surprenant, à cause d'Elle, j'allais découvrir ma boîte de Pandore, et grâce à elle plus rien n'allait être comme avant ; ainsi j'allais connaître Vice, Folie, Orgueil et Douleur mais sans eux je n'aurais jamais touché du doigt Bonheur et Félicité. Dès lors la féminité que j'avais enfouie au fond de moi allait devenir mon étrange Passion. Au fur et à mesure, Elle devenait un continent que je ne soupçonnais pas, un vaste monde pour lequel je n'avais eu de cesse de repousser les limites. Elle était un autre système solaire à explorer dont je ne connaissais rien, une galaxie en perpétuelle expansion, changeant de forme, mutant au fil des années.

Enfin elle sera le trou noir dans lequel je me perdrai, puis l'étoile lumineuse autour de laquelle je me retrouverai, elle sera toujours le nord de ma boussole.

Elle me procurera l'ivresse des sensations, celle que l'on ressent quand on est repue de joie, ou en apesanteur sur la mer de la Tranquillité.

Tandis que la robe noire du ciel s'embrase à l'est annonçant un nouveau matin, je me surprends à vouloir ralentir la course du soleil pour que cette nuit dure tout un jour.

« *Encore un peu, laisse-moi y croire* », demandé-je au ciel.

Sans attendre de réponse je redescends sur terre et fonce me mettre à l'abri aussi vite que la hauteur de mes talons me le permet. C'est au pas si vite que je retourne dans mon boudoir où seules mes solitudes m'attendent, au moins avec elles les secrets sont bien gardés.

Sur le chemin mes talons martèlent le bitume et crient à la face du monde que j'existe, pourtant je ne souhaite rencontrer personne, je ne me sens pas prête à ça. Alors, avant de croiser un étranger je change de trottoir, traversant avec un petit sautillement de gazelle, je longe les murs à la manière d'une petite souris, je me contemple d'une oeilade de biche dans les vitrines, mes sens à l'affût du moindre bruit, sursautant à la vue d'un chat tout gris. Les voitures m'éclairent brièvement de leurs phares puis me replongent dans une pénombre sécurisante.

Je me concentre. Je fais de petits pas sur la pointe des pieds, quand je passe sous les fenêtres des braves gens endormis, car je ne voudrais pas les réveiller. J'évite les écueils dispersés sur le trottoir et contrains toujours plus mes chevilles. Mes nouveaux escarpins reçus par correspondance taillent petit et privent mes orteils de sang, des fourmillements me grignotent. La raideur de mes souliers sera-t-elle le cercueil de mes pas si petits pieds ?  
« *Cesse de geindre, me dis-je. Tu es presque arrivée et puis ne faut-il pas souffrir pour être (b)elle ?* ».

Je profite de ces derniers instants qui me sont offerts, je me concentre sur le moment présent, la température est parfaite pour un matin de juin, une légère brise s'imisce sous ma jupe comme une caresse, le sillage de mon parfum m'évoque des notes florales de pivoine fraîche et les pétales de cerisiers qui volent au vent. Mes cheveux me chatouillent furtivement la nuque. Je suis heureuse ... enfin je crois.

À regret, pas trop vite mais pas trop tôt, j'arrive sur le seuil de ma porte. Mettre la clé dans la serrure sonne la fin de mon escapade. J'ouvre la porte et la frustration qui semblait vouloir m'envahir est aussitôt balayée par la nécessité de retirer ces foutus souliers. Une fois la porte close, je jette mes clés et mon sac, mes cliques et mes clopes sur la tablette. Je pourrais ôter mes douloureux souliers, mais je choisis - de retarder l'instant où ... - de prolonger encore un peu ce moment de féminité.

Le son que produisent mes talons sur le parquet permet à l'éphémère de durer encore un peu. Je retire ma veste, encore trois pas avant de passer à la salle de bain, ... deux, un. Ah ! Délivrance !

Je sens que la fatigue souhaite me prendre, que mes paupières se chargent du sable du marchand. Je me démaquille et endosse le costume dans lequel je me sens à l'étroit, le déguisement que je porte chaque jour pour que mon monde continue de tourner rond, une apparence rassurante pour ne pas qu'ils aient des questions à mettre en face des réponses ; car les questions perturbent les nuits de ceux qui pensent détenir une vérité acceptable. En attendant le spleen m'envahit et je tente de le faire passer avec les caresses d'un coton imbibé de lait hydratant. Tandis que mes yeux sont recouverts d'un dépôt noir de mascara coulant, je fredonne Aznavour :

« J'ôte mes cils et mes cheveux comme un pauvre clown malheureux ».

Dans le miroir je suis confrontée à la réalité de mon image, le reflet d'un visage pathétique me rappelant qui je suis vraiment, un monstre né d'un caprice de la nature, laquelle a fait de moi un « mâle » un jour et me fait « mal » chaque jour.

La tête basse, le coeur lourd, je me cache sous mes draps froids, dans un lit bien trop grand pour une seule personne. Je cherche le réconfort et me raccroche aux sensations présentes, je frotte mes jambes nues et goûte au soyeux d'une peau parfaitement épilée, mon visage est parfumé.

Enfin j'éteins la lumière et ferme les yeux ... sans que la douceur de ma nuisette puisse effacer de ma mémoire le reflet de ma réincarnation dans le miroir.

\*

Pendant que mon coeur bat mes tempes comme des talons frapperaient le pavé, un sanglot m'étreint la gorge pour m'empêcher de crier qui je suis, une larme coule sur mon visage devant cette injustice et finit sa course sur mon oreiller. Alors je repense, une fois de plus, je refais le film qu'aurait été ma vie si j'étais née dans le corps d'une fille. Je ne veux plus m'infliger ça, je ne veux plus souffrir.

Je soupire et je continue ma réflexion en me demandant si la vie vaut d'être vécue quand elle n'est vécue qu'avec la mauvaise moitié.

« Qu'attends-tu ? ... Tu as toujours eu la réponse en toi », me dis-je.

Alors mué par un instinct oublié, je remplis mes poumons comme au premier jour, l'oxygène m'éveille, je trouve la force de m'extirper de mes draps couleur chrysalide, la fraîcheur me saisit et finit de me réveiller. Il est 6 h 28, c'est aujourd'hui que je renais au féminin, je pose mes pieds au sol, je me lève, prête à me révéler au monde diurne, décidée à leur présenter Suzanne.

# Au bout du voyage

SYLVIE ANDRÉ

Dimanche, 6h27, direction gare du Nord. J'ai enfilé ma vareuse avec des boutons dorés acheté au puce lorsque j'étais au lycée, mon vieux jeans délavé avec quelques trous, une paires de sneakers pour avancer rapidement, dans mes poches mon portable, mes papiers et je caresse cette vieille clé en or. Elle n'est pas vraiment en or, mais depuis mon enfance je me le suis imaginé.

Je presse le pas, un sac à dos pour les prochains mois, les prochaines années, le minimum pour un nouvelle vie.

A cette heure matinale le train est presque vide. La sonnerie retentit, top départ.

Je suis Arthur N, fils de la célèbre écrivaine, et je suis un vaurien. C'est les médias qui l'ont dit, ils savent eux qui je suis, mais moi pas.

Pour fêter mes 18 ans et mon bac, avec ma bande de potes on a fait une teuf mémorable. Beaucoup d'alcool, un peu de dope, premières expériences, la folie totale. Je vous le donne en mille, dès lelendemain, je faisais la une de la presse people. « Le fils de Mm N est un bon à rien, alcoolique et drogué ». Ma première grosse fête, gamin paumé sur son avenir comme tant d'autres, j'ai décidé de leur donner raison, d'où ma descente en enfer. J'ai abandonné l'école, ma mère est partisane de laisser les enfants tracer leur chemin; elle ne m'a donc jamais imposé quoi que ce soit. Ça fait 2 ans que je ne sors pratiquement plus de mon appart. Pas de but, pas d'avenir.

C'est pour cela que je pars vers le Nord là ou personne ne me connaît, anonyme, c'est le seul objectif que je me suis fixé. Je m'échappe pour respirer, pour apprendre la vraie vie, découvrir comment se nourrir, survivre puisque je n'arrive plus à vivre. Je veux devenir un homme.



Pourquoi ne pas travailler le bois, fabriquer des bateaux. Je n'ai jamais tenu un seul outils dans mes mains, à part tailler mes crayons de couleurs, je n'ai jamais bricolé, mais il faudra bien que j'y arrive. Je souffre du syndrome du bon à rien, je doute surtout de mes capacités, donc je ne fais rien par peur de l'échec. Casque sur les oreilles, yeux clos, musique à fond. Le paysage défile, l'odeur de mon café me transporte loin, dans mon enfance. Pour me protéger ma mère m'a caché chez ma grand-mère Suzanne. Elle m'emmenait en balade dans les vignes de Ligné. Après la pluie, nous chaussions nos bottes en direction du bois à la recherche de champignons qu'elle nous cuisinait avec les oeufs de ses poules. Sans bruit elle buvait son café, en me caressant les cheveux avec tendresse. Une existence simple, douce.

Quel choc à mon arrivée à Paris, l'effervescence de cette ville, du bruit en permanence, la foule partout, mais un vide, ici on peut être entouré de centaines de personnes et se sentir si seul. Je n'ai qu'une demi identité, j'ignore qui est mon père. Quand la presse a connu mon existence plus rien n'a été pareil. Il m'en ont inventé pléthore. Un chanteur, un acteur, un journaliste, un homme politique, même mon pédiatre. La bonne blague. Ma mère, elle me dit qu'elle ne se souvient plus, qu'à cette époque, elle n'avait pas souvent les pieds sur terre. Je ne la crois pas. Elle sait forcément, elle ment. En son absence j'ai fouillé sa chambre, j'espérais trouver une photo, des lettres, des indices, rien. J'ai interrogé ma grand-mère, la famille, les amies de maman, rien.

Premier arrêt du train, quelques personnes montent, in-extremis, une fille pas bien grande avec un sac à dos aussi gros qu'elle et un autre sac qui semble peser un âne mort. Elle avance et s'installe, j'hallucine, le wagon est quasiment vide et elle vient squatter le siège face à moi. Elle retire son gros bonnet à pompon, qui porte ça de nos jours ? Ça lui donne un air de petite fille, elle a de grands yeux noirs en amande, des cheveux châtain légèrement bouclés, des mains minuscules, elle n'est pas vraiment jolie, mais ses joues rosies par le froid et son sourire la rendent intéressante à regarder. « Léa » ses lèvres ont bougé, elle réitère, à contre coeur je retire mon casque. Elle répète « Léa » « ah ok, moi c'est Arthur » et je mets mon casque. Ses lèvres s'agitent de nouveau. Je comprends qu'il va falloir parler. Non seulement elle envahit mon espace dans ce huis clos pesant mais en plus il faut avoir une interaction sociale. Je n'avais pas prévu cette intruse dans mon voyage. Je finis par retirer mon casque, elle comprend aussitôt que c'est un accord non verbal pour entrer en communication.

*«Je suis végane, à 12 ans j'ai compris que ce que mes parents mettaient dans mon assiette, c'était des animaux morts, élevés et tués par une espèce qui se croit supérieure à tout sur cette terre. À 16 ans j'ai commencé à être active, j'ai participé aux manifs. Je milite aussi pour la protection des forêts. Tu sais que certains pays coupent des milliers d'hectares pour planter des palmiers pour l'huile, et planter des OGM à grand coup de pesticides. »*

Je hoche régulièrement la tête, je fais des « ah » des « oh », oui comme tout le monde j'en ai entendu parler, mais moi dans la vie je suis un passif, pas un actif. Je n'ai pas trouvé de combat à mener, ça ne m'est pas venu à l'esprit, je la regarde, elle a l'air si vivante, si pleine d'énergie, ses yeux brillent, son corps tout entier vibre lorsqu'elle raconte ses voyages, ses luttes.

Comment des êtres comme elle peuvent s'investir dans tant d'engagements...

Elle est de toutes les batailles, le plastique qui polluent tous les océans, le pétrole dont l'exploitation est le grand mal. Que voudrait-elle ? Que l'on en revienne à se déplacer à cheval ? Que l'on ne mange que des graines et des fruits ? Elle a un côté si excessive, si extrémiste, je ne sais pas si cette fille est pleine de bon sens ou dangereuse. Enfin, elle se calme un peu et se tait regardant le paysage défilé.

D'un coup elle se lève, « *je vais aux toilettes, tu gardes ma place, et tu surveilles mon sac, et pas touche* ». Je n'ai pas le temps de répondre quoi que ce soit, Léa a déjà tourné les talons, quelle sansgêne, vraiment culottée cette nana.

Comme si quelqu'un allait venir s'asseoir à sa place, il y a juste quelques familles éparpillées, un petit groupe à l'autre bout, sûrement d'autres militants, on les reconnaît à leurs apparences, à leurs vêtements. Cette fille est dingue.

Et ce sac que contient-il de si précieux ? Vu le poids, pas des fringues. Mon imagination s'emballe, est-elle une dangereuse activiste qui prépare un coup d'éclat ? Une terroriste qui ferait sauter le train pour sauver la planète ? Avec ces gens il faut s'attendre à tout. Elle me fait flipper avec son air angélique et sa voix douce. Léa se laisse tomber sur son siège. « *Et les baleines, je t'ai parlé des baleines* », je secoue la tête négativement, pourquoi j'ai fait ça, c'est lui indiqué que je suis prêt à entendre la suite. Elle embraye, les dauphins, les tortues, le plastique. Pendant sa plaidoirie je ne lâche pas ce sac du regard. Elle est fascinante par la passion qu'elle dégage. Elle sort sa gourde en ouvrant si peu son bagage. On fini par somnoler un peu, bercés par le roulis du train.

Après la broderie et le tricot, j'apprends le crochet puis la couture à la machine. Mes compétences sont modestes, mais ma progression dans ces activités reflète le chemin entrepris pour remonter la pente. Ce qui n'était d'abord qu'un moyen de garder la tête hors de l'eau, devient finalement une passion.

Léa se lève, elle prends son sac « *je reviens* ». là mon coeur se met à cogner plus fort dans ma poitrine, ah j'en ai donc un, il y a si longtemps que je n'ai plus d'émotion.

« *Attends Léa* » c'est la première fois que je m'adresse vraiment à elle.

« *Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ?* »

Elle s'arrête, me regarde sans bruit, puis scrute tout le wagon. Elle chuchote comme si on pouvait l'entendre de loin malgré sa petite voix.

« On va faire un coup médiatique énorme »

« Qui s'est on ? »

« Eux là bas et d'autres » en pointant du menton les gens à l'autre bout de la rame.

« Vous allez commettre un attentat ? J'ai lu que les activistes extrémistes sont capables du pire »

« Non mais t'es dingue Arthur, nous on est des pacifistes, nous voulons réveiller les consciences. »

« Alors pourquoi tu parles si bas ? »

« A cause des flics qui nous surveillent , les politiciens sont main dans la main avec les lobbyistes.Ols n'ont pas envie de changer le monde. »

Il émane d'elle une sorte d'aura incroyable, ses yeux noisettes pétillent de malice.

Elle ouvre lentement son sac, mon pouls s'accélère, mon coeur cogne plus fort dans ma poitrine, je sens des gouttes de sueurs couler entre mes omoplates et sur mon front,. Léa sort une blouse blanche, l'enfile et se retourne. Au dos une inscription en lettres rouges « Sauvons la planète », elle me montre une grosse chaîne et un cadenas. Elle sort également son téléphone et me montre des vidéos, des photos où ils sont attachés à des grilles les blouses salies de ketchup, des pancartes écolos « sauvons les océans », « sauvons les animaux » etc. Elle se rassoit et me détaille les événements et comment ils procèdent. Ils préviennent discrètement la presse pour ne pas se faire arrêter avant. C'est aussi pour cela qu'ils voyagent en groupes séparés.

Être le plus discret possible jusqu'à l'objectif final. Il y a un congrès à Bruxelles avec des dirigeants politiques.

Le train ralentit, l'annonce nous informe de l'arrivée imminente sur la capitale belge, elle me lance une blouse, « allez Arthur bouge toi, vient avec moi. »

Qu'irais-je faire avec ces gens, avec elle? Me faire remarquer une fois de plus par la presse ? Elle est debout devant moi et attends une réaction, je lève mon visage vers elle, nous échangeons un long regard, un sourire se dessine enfin sur mes lèvres, j'attrape mon sac et je lui emboîte le pas.

Pour une fois une cause me semble juste, et si mon nom pouvait servir alors je rendrais peut-être ma mère fière de moi. Debout près de la porte du train, nos corps se frôlent, je repousse doucement une mèche de cheveux, cette fille a déclenché en moi tant d'émotions en si peu de temps. Entre l'agacement du début, la peur de ce qu'elle allait faire, l'envie qu'elle a provoqué de sentir mon coeur vibrer, je me sens vivant, J'ai décidé de suivre cette femme si énergique, si remplie de conviction. J'ai envie de m'enchaîner avec elle, d'avoir un destin qui mettra un point final à mes doutes, à mes solitudes.

# Au gré des vents

HÉLÈNE GOISET

6h27.

Suzanne n'avait pas pris le train depuis vingt ans au moins.

Départ de Paris 6h27- Arrivée 9h32 à Ancenis. Il lui avait fallu se lever très tôt et un certain brin de folie pour entreprendre ce périple.

Plus encore un dimanche, elle qui détestait ce jour depuis la disparition de son époux à l'heure où ses amis sortaient leur chien ou entraient dans l'église.

A l'aube, la lune semblait ouvrir son chemin vers un destin inattendu : retrouver Armand. La reconnaîtrait-il ? Des échanges de mails et quelques échanges téléphoniques lui avaient donné l'envie de franchir le pas des retrouvailles.

Armand avait vingt et un ans, et elle en avait dix-sept lorsqu'ils s'étaient rencontrés lors d'un séjour de voile au Lac de Vioreau. Il était animateur et elle était stagiaire. Une amourette qu'elle n'a jamais oubliée. La première. La plus belle, car remplie d'insouciance et de moments volés.

« Bonjour Madame, Gare de Montparnasse c'est ça ? » lui souffla le chauffeur de taxi à peine réveillé. Le « oui » exprimé d'une voix fébrile respirait autant le doute que la certitude d'aller vers cette destination à l'issue vague et hasardeuse.

Suzanne avait menti à son fils. Elle a prétexté rendre visite à une vieille amie qui avait refait sa vie dans la région nantaise. Au yeux de tous ses proches, Suzanne était plus proche de la fin d'une vie qu'à l'aube d'une belle histoire.

C'est lui qui avait acheté son billet de train et s'était occupé de ce périple. S'aventurer sur le Chemin de Compostelle avait été presque plus raisonnable finalement.

A 6h, Suzanne n'imaginait pas croiser tant de monde et observer tant d'agitation à la gare. Mais ce n'était rien à côté du tourbillon qui la traversait des jambes à la tête.

Il est des douleurs de l'âme et de l'âge qui se travestissent en énergie solide lorsqu'il s'agit de rêver.

Suzanne roulait sur le quai B sa petite valise mauve qui lui rappelait avec confiance le temps passé à travers les quelques voyages faits avec Victor.

Victor souriait toujours de voir son épouse s'asseoir sur sa valise trop pleine pour la fermer. Elle n'était pas seule, sa valise et ses souvenirs lui tenaient la main et le coeur.

Il ne lui a pas fallu beaucoup de temps pour monter dans le TGV et trouver sa place, près de la fenêtre. Elle trouvait cela très romantique. Presque plus qu'une danse corps à corps. A cet instant elle flirtait avec le rêve telle une adolescente la veille d'une boum de promo. Ces trois heures de train marquaient l'espace qui la reliait à cet autre temps.

Elle avait envie de bouger. L'intervalle laissé entre les sièges lui paraissait trop étroit. Le syndrome des jambes sans repos traduisait son impatience à arriver et marcher jusqu'à lui...

Le flyer sorti de sa poche indiquait que l'exposition ouvrait à 15h à La Chapelle des Ursulines à Ancenis. Armand y exposait ses peintures depuis une semaine. Et c'est ainsi qu'elle avait retrouvé sa trace. Presque par hasard.

Au Grand Palais Ephémère, il y a quelques mois, elle avait échangé avec la programmatrice du centre d'art de Montrelais qui lui a parlé des expositions à venir. Elle a découvert avec surprise le nom d'Armand...

Depuis sa retraite, Armand s'était installé en Bretagne et il faisait de la peinture. Des voiles et du vent au gré des marées...

Il lui avait dit sa difficulté, au bout du fil, lorsque sa femme l'avait quitté, à trouver de l'intérêt à vivre seul et son attrait pour la peinture qui était devenu une passion qu'il exposait désormais.

A Ancenis ce mois-ci. Dans le pays de leur jeune amourette du lac.

Suzanne avait alors décidé d'aller voir cette exposition et retrouver Armand sur place. Il s'en était réjoui quelques jours auparavant.

Des quelques échanges partagés les semaines précédentes, il lui avait raconté sa vie sur l'île de Bréhat, proche de sa fille et de ses petits-enfants qui vivaient à Saint Briec. Il avait fait sa vie à Chateaubriant. D'animateur à 20 ans, il était devenu directeur du service Enfance Jeunesse de la ville puis responsable de la programmation culturelle dans les dernières années de sa vie professionnelle. Il lui avait brièvement parlé du Théâtre de Verre et de rencontres culturelles et artistiques qui l'avaient naturellement amené à la peinture. Et la peinture qui l'avait fait naviguer vers les espaces marins dans La Manche au milieu de son île. Des années après avoir pratiqué la voile quand Suzanne et lui avaient flirté. De Saint Nazaire à Vioreau, en passant par quelques virées en canoé sur la Loire, l'eau avait jalonné son histoire.

9h32.

Le TGV arriva en gare d'Ancenis. Loin de l'agitation parisienne, Suzanne retrouva avec étonnement, face à elle, le café de la Gare. Arrangé et coloré mais le troquet qu'elle avait bien connu à ses dix-sept ans.

Puisqu'elle avait du temps avant d'accéder à son hôtel, elle entra s'asseoir et prendre un café. « Madame, Antoine pour vous servir, que puis-je pour vous » lui lança gaiement le serveur derrière le bar.

Qu'il était bon de se sentir particulière, presque attendue ici.

La vie parisienne a l'avantage de donner le sentiment de proximité de tout et de tous. Mais Suzanne ne s'était pas sentie aussi vivante et aussi femme depuis très longtemps. Elle imaginait presque que tous les anceniens croisés lisaient la raison de son voyage sur son visage.

Même Antoine avait un petit sourire complice en lui apportant son expresso. Il est des solitudes qui se croisent et se comprennent en quelques instants.

Suzanne dû traverser le centre-ville pour se rendre à son hôtel.

Il lui restait de vagues souvenirs d'Ancenis. Lointains et nostalgiques.

Elle était si jeune, si fraîche, si légère. Et le printemps arrivé ces derniers jours, les fleurs et les oiseaux renaissant lui donnaient l'envie de croire que ce printemps était aussi le sien. Coloré, heureux et plein de vie.

Pourtant elle s'interrogeait « *Comment Armand pourra-t-elle la reconnaître après tant d'années ?* »

Peu importe... Ce voyage était porteur de désir autant que de nostalgie. D'espoir autant que de tristesse.

Un chemin léger vers l'inattendu, vers un souvenir de jeunesse, vers Armand, vers une jeunesse insouciante, vers la vie, vers l'amour sans lendemain. Celui d'un hier lointain.

Arrivée dans sa chambre d'hôtel, Suzanne put enfin défaire ses chaussures et allonger ses jambes impatientes sur le lit fraîchement fait.

Elle n'aurait probablement jamais imaginé oser partir seule, un jour, à la découverte de ses souvenirs.

Sa vie parisienne, entourée de voisins bienveillants et d'amies retraitées, était rangée et organisée. Confortable et rassurante.

Pourtant, à ce moment même, dans cette chambre inconnue, elle se sentait vivante et reliée à son histoire.

Les trois heures qui suivirent lui étaient consacrées exclusivement. Des huitres avec un verre de muscadet local et un café gourmand. Une douche et un peu de maquillage pour tenter de masquer les rides et marques de ses soixante-dix-huit ans.

Elle ne cacherait pas ses longs cheveux gris ni ses taches brunes sur ses mains : c'est ainsi qu'elle aimait vieillir paisiblement.

En longeant la Loire pour arriver jusqu'à l'exposition, Suzanne se remémora cette aventure à Vioreau. Armand était un jeune homme gai et rieur. Elle ne l'imaginait pas différent.

C'est un peu fébrile qu'elle arriva dans le quartier Rohan. Une affiche annonçait l'exposition de son ami « Au gré des vents ». Ça lui ressemblait ; et elle avait le sentiment que ce vent l'avait portée jusqu'ici. Pas un souffle, mais un vent de Nord-Ouest vivifiant et audacieux. Elle ne connaissait pas la Chapelle des Ursulines avant d'y entrer. Le lieu était calme et solennel et elle se mit à douter : « *que fais-je ici, quelle folie de croire qu'il sera heureux de me voir ?* »... Elle aperçut un groupe de personnes au fond de la salle et n'osa pas s'avancer. Elle l'avait

aperçu... Il l'avait vue entrer. Impossible de se tromper ; il n'avait pas vraiment changé. Vieilli certainement mais avec la maturité et la classe d'un artiste serein et abouti.

Telle une adolescente à la veille d'une rencontre arrangée, Suzanne avait le coeur haletant et les joues rosies par la déraison du moment.

Alors, instinctivement, naturellement, fébrilement, et sans bruit, elle se mit à contempler les oeuvres exposées. L'océan et l'horizon, tantôt bleus et gris, tantôt calmes ou agités. Toujours mouvants et impressionnants de contrastes. La vie et la mort à travers des coups de pinceaux qui mêlaient chaud et froid, bleu et gris, épurés de tout mouvement terrestre. La cinquième peinture sur sa gauche dénotait des quatre premières.

Une peinture sans vague ni sel. Pas de plage de sable fin.

Mais une jeune fille blonde au regard innocent et un jeune homme aux cheveux bouclés au coeur d'une étendue d'eau, chacun sur une planche avec pour seule couleur de peinture, le reflet cuivré de la pleine lune entre deux voiles enlacées ...

# Capucine

SOLÈNE QUÉMÉNER

Dimanche dernier, Nanami vint me rendre visite. Elle revenait de l'étang de la Provostière où elle avait pêché des anguilles jaunes qu'elle voulait que je prépare en sushis pour la fête des voisins.

J'affûtai mon couteau et commençai à préparer le poisson sous le regard vigilant de Neko miaulant de gourmandise. C'est alors que Suzanne déboula dans la cuisine :

— *Papa ! Je suis prise à la fac d'Umeå !*

Je me figeai, couteau suspendu, bouche muette, à tel point que Neko en profita pour chiper un bout de poisson.

— *C'est génial !* m'écriai-je les larmes aux yeux, j'aurais bien sûr préféré que tu développes un syndrome de Peter Pan et que tu restes près de ton papa, murmurai-je en la serrant dans mes bras afin de calmer le pincement qui me titillait le cœur.

Suzanne m'embrassa et fila joyeusement, toute à ses rêves de grand Nord et de voyages ; quant à Nanami, sa chaise était vide. Les sushis prêts, je remplis la glacière et filai vers le jardin de Mathieu où les tables débordaient déjà de salades, de tourtes, de fromages et de pâtés dont les odeurs auraient rendu fou mon Neko.

Je saluai Roger, puis Mathilde et Sylvestre ainsi que leur petite dernière qui s'essayait cahin-caha à ses premiers pas. Avec sa bouille joufflue, elle me rappelait Suzanne presque vingt ans auparavant.

— *Alors comme ça, Suzanne s'en va,* dit Mathilde.

— *Oui,* lui-répondis-je, j'en avais d'ailleurs fait autant au même âge. J'étais parti en Espagne.

Ma mère était dingue ce qui, du reste, m'avait un peu agacé. Maintenant, je comprends !

— *Et toi ? Où iras-tu quand tu seras grande ?*

Les petons de la petite se mirent à gigoter et Sylvestre lui rendit bien vite sa liberté. Mathieu remplit les coupes de malvoisie et trinqua à l'amitié villageoise.

Le bruit des verres et les éclats de rire réchauffaient l'atmosphère. Ce qui m'étonnait, c'était que Nanami ne soit pas là. Suzanne, elle, devait certainement traîner avec Timéo, ce jeune dont le chien sentait spécialement mauvais.



Après l'entrée, les gogues furent servies avec des frites dont la texture croquante fondante était la signature de Sylvestre. Mes papilles, aux anges, me faisaient presque oublier les solitudes à venir.

— *C'est trop bon, Sylvestre, tes frites ! s'écria un gamin.*

Au moment du fromage, des sonorités chaudes et boisées me sortirent de mes rêveries :

— *Sasa no ha sara sara nokiba ni yureru.*

C'était Suzanne qui chantait.

Les étoiles scintillent, scintillent Grains de sable d'or et d'argent. Cinq voeux j'ai écrit. Ohoshi-sama kira kira sora kara miteru Léo l'accompagnait aux claves, Timéo à la guitare et Nanami à la nōkan. Sous les ramures des arbres, leur musique dansait dans les fanions colorés et les parfums de nos mets. Nous applaudîmes et Mathilde vint demander à Suzanne quels étaient ses voeux.

— *Je rêve d'apprendre le nyckelharpa pour pouvoir vous en jouer à la prochaine fête des voisins ; de me rendre là où les fêtes sont aussi joyeuses qu'ici ; de collecter de savoureuses recettes ; de vous les faire goûter. Le dernier voeu est encore secret. A plus tard !*

J'avais le souffle suspendu à ses lèvres mais Suzanne alla s'asseoir. Léo aux claves, Timéo se mit à slamer :

— *Suzanne / De toi / On est fan*

*Mais Umeå / C'est ton / Destin !*

*Suzanne / Fêtons / Ce voyage*

*Fêtons / Ton départ / Par ce / Festin !*

Tout le monde applaudit. Timéo avait raison. Il fallait fêter cela.

— *Allez mon gros, dit Mathieu en me servant une part de son merveilleux tiramisu, croque la vie à pleines dents, fais-toi plaisir. Tu verras, voir ses enfants faire leur propre chemin, c'est comme une récompense. Et puis, tu vas pouvoir t'occuper de toi, profite ! C'était vrai ça, ce vide nouveau n'était pas triste ; il ouvrait même l'imagination. Je pourrais me remettre au dessin ou m'initier à la pêche à la carpe ou encore faire la route des frites en Belgique.*

— *Sers-moi un cappuccino, Mathieu, ce sera parfait avec le tiramisu de Mathilde.*

A ce moment-là, je sentis un mouvement souple et chaud derrière ma chaise. C'était Neko qui venait s'y frotter en ronronnant.

— *Alors, Neko, tu as trouvé de quoi te rassasier sous la table ?* lança alors Nanami qui vint s'asseoir à mes côtés. Puis, elle se tut, grattant le chat derrière les oreilles.

— *Nanami, connais-tu l'autre voeu de Suzanne ?*

— *Tu en sauras plus demain, me souffla-t-elle dans son sourire nacré. En tout cas, elle chante avec tant de sensibilité qu'elle va faire craquer les Suédois !*

Roger s'installa sous les lampions avec son accordéon. Mathilde et Sylvestre se mirent à danser, bientôt accompagnés de tous les voisins. Même la vieille Thérèse s'essaya à quelques pas de polka :

— *Ah, c'est plus d'mon âge mais c'est t'y pas tellement plaisant !*

Le temps glissait sur nos joues tiédies par le vin et l'air chaud de juin. Les heures défilèrent et je rentrais fort tard chez moi. Il était précisément 2 h 16.

6 h 27. Je fus réveillé par les miaulements de Neko qui voulait sa pâtée. Ah, les animaux ! Ce sont eux nos maîtres. Ils nous taquinent, ils nous enquiquinent mais on les aime tant. Il fallait donc que je me lève pour m'occuper du matou. Et de quel mal de crâne j'héritais, aïe, ouille. Je me recouchai bien vite.

7h34. Suzanne toute ébouriffée arriva traînant des pieds dans la cuisine. Elle aussi semblait avoir trop bu.

— *Tu veux un petit café ? Un verre d'eau ?*

— *Mmm, un café.*

Je ne sais pas lequel des deux était le plus fatigué. Je me mis à rire en savourant l'idée que nous avions tous les deux le même goût pour la fête. Mon rire entraîna le sien et je me sentis heureux.

8 h 42. Un klaxon retentit dans l'allée. Je tirai le voilage et regardai au dehors. Il y avait là un vieux camping-car au volant duquel se trouvait Nanami.

— *Tiens, c'est nouveau, ça ! m'exclamai-je.*

Suzanne et moi sortîmes pour voir l'engin de plus près.

— *Salut Nanami ! Qu'est-ce-qui t'amène ici de bon matin ? Et d'où te vient ce camping-car ? On peut visiter ?*

Nanami éteignit le moteur, sauta du véhicule et nous invita à visiter l'habitacle. Ce que les rideaux pouvaient être vieillots ! Tout y était absolument vintage ; très ingénieux aussi. En fait, j'adorais !

— *Allez, venez à la maison, lança Suzanne. Ce matin, c'est café et petits gâteaux. En Suède, ils appellent cela faire fika.*

— *Faisons fika dans le camping-car, proposa Nanami.*

Café fumant et madeleines fondantes, nous voici bien installés.

— *Alors, Nanami, fais-nous part du pourquoi de ton achat, dis-je.*

— *Eh bien, je vais aller de lacs en plans d'eau, de mers en rivières. Je pêcherai ma pitance de chaque jour, complétée par quelques spécialités locales. Je reviendrai fin septembre.*

Quelle chance elle avait ! Elle allait partir au gré de ses envies et des paysages, se laisser porter par ses découvertes et le fruit de sa pêche.

— *Il y a deux couchages à bord. Je vais peut-être proposer à Roger de venir. Il aime voyager. Il faudrait juste que son accordéon n'effraie pas les poissons.*

Je me sentis presque jaloux de Roger ; je rosis légèrement puis me ressaisis parce qu'il le fallait bien.

Il y a de très beaux lacs en Suède, par exemple le lac Taveljsjön, dit Suzanne. Tu viendras me voir, Nanami ? Et puis, si Roger vient, nous ferons de la musique sous l'auvent du camping-car.

Je me sentis tout déconfit.

— *Ça va, Papa ?*

— *Oui, ma chérie.*

— *Parce qu'en fait j'aimerais bien que...*

— *Que quoi ?*

— *Que tu viennes me voir en Suède et...*

— *Oui, oui, bien sûr, avec plaisir.*

— Je me sentais quand même bien seul. Il faut dire aussi que je ne faisais rien pour sortir de cet état. Allez, zou, du nerf, j'allais m'acheter des billets d'avion et organiser ce voyage et puis, non ; quitte à aller en Suède, je m'y rendrais à vélo !

— Si je pars maintenant à bicyclette, je devrais à être arrivé en Suède dans un mois et demi. Je m'imaginai déjà rouler lentement, râlant comme une machine à vapeur dans les côtes, et me faire doubler par un camping-car pépère conduit par le binôme Nanami-Roger.

— Ou bien je pourrais peut-être emprunter le camping-car de Jacqueline et Patrick...

J'essayai de ne pas le montrer mais je me sentais bougon, grognon, ronchon.

Ce fut donc un baume au coeur quand j'entendis Nanami dire :

— Je n'ai encore rien proposé à Roger. En fait, je me dis que tu pourrais être mon compagnon de route, car tu cuisines merveilleusement. En fait, je croyais que tu tenais trop à ta vie sédentaire ; je me suis trompée. Veux-tu venir ?

Mon visage s'éclaira d'un immense sourire et je lui répondis tout simplement :

— Oui !

— Cool ! s'exclama Suzanne, mon cinquième vœu sera exaucé ! Je voulais que cela soit avec toi, Nanami, que Papa vienne me voir en Suède.

10 h 56 : c'était décidé, nous allions voyager ensemble. Nous roulerions à travers la Belgique, la Hollande, le Danemark avant d'atteindre la Suède. Je dormirais dans la capucine, Nanami à l'arrière. Je ferais les frites, elle pêcherait ; je randonnerais, elle bouquinerait ; je dessinerais, elle chanterait.

— Et Neko ? Restera-t-il ici ? Je ne sais pas si un chat peut être heureux à bord d'un campingcar.

Mais j'avais mieux. Le coquin de minet serait très heureux chez Sylvestre et Mathilde, en espérant que leur petite n'essaye pas trop souvent de lui tirer la queue.

— Et la maison ?

— Oh, tu sais, papa, je crois que Timéo aimerait loger ailleurs que chez ses parents. Il pourrait dormir ici et prendre soin de la maison.

— A condition que son toutou malodorant dorme dans le jardin !

12 h. J'ouvris un jus de pomme bien frais et nous trinquâmes aux voyages à venir.

Puis, Suzanne prit le bus pour rendre visite à sa mère et je restai sous la tonnelle à dresser une liste de matériel avec Nanami.

Mon mal de tête était passé, ma joie de vivre bien réveillée. Mathieu avait raison, j'allais croquer la vie à pleines dents.

# Destin d'enfant

« *Suzanne, Suzanne réveille-toi* » Ma bouche est pâteuse, j'ai mal à la tête, et... qui hurle mon nom comme ça ?

J'ouvre les yeux avec un gémissement pour me retrouver nez à nez avec mon petit frère, qui du haut de ses 7 ans me surplombe.

« - *Casse-toi Victor, laisse-moi dormir ?* »

« - *Maman veut qu'on descende tous maintenant* »

« - *Pourquoi ?* » je me tourne vers mon réveil et vois avec stupéfaction qu'il n'est que 6h27 du matin, je n'ai dormi que 4h, super.

« - *Il est six heures et demi putain Victor tu soûles* »

« - *Eh bien va le dire à Maman et arrête d'être grossière sinon tu vas te faire rouspéter* » dit-il en s'enfuyant de ma chambre.

Il laisse la porte de ma chambre grande ouverte et je peux voir mes autres frères et soeurs passer devant en baillant. Je suppose que ça doit être important si tout le monde est convoqué. Je passe un pull et un vieux jogging et me presse dans les couloirs pour arriver dans le salon. Maman et ses enfants sont tous assis à table. Il n'y a pas de bruit dans la salle, tout est silencieux, ils devaient m'attendre alors je m'empresse de rejoindre ma place, à côté de Maman.

« - *Bien. Les enfants, je suis au regret de vous annoncer le décès de Martin.* »

Un grand souffle de stupeur résonne. Martin est notre plus grand frère, il a quitté le foyer à sa majorité il y a presque 1 an. Il était plutôt silencieux mais adorait prendre des photos de nous – ses frères et soeurs. Je l'appréciais beaucoup, c'était le seul qui me surpassait en âge et nous avons une relation forte. On s'écrivait beaucoup, il me racontait ses voyages et me montrait ses photos, celle dont il était le plus fier montrait un joli étang, l'étang de la Provostière.

J'ai reçu sa dernière lettre hier, mais je ne l'ai pas lue, j'étais trop occupée à préparer ma fête du soir. J'aurais dû la lire, je suis stupide, peut-être qu'il me dit quelque chose d'important.

Je déglutit et demande, vacillante « - Comment est-il décédé Maman ? »

« - Suicide » répond-t-elle. Maman est froide et antipathique. Elle nous a adopté ; je ne sais pas pourquoi, mais ce que je sais c'est que nous sommes juste des gosses, fardeaux utiles seulement pour l'argent qu'elle gagne de notre garde.

- Bien, dispersez-vous, le petit déjeuner est servi à 7h30 »

Je m'empresse de remonter dans ma chambre pour lire la lettre de Martin.

*Coucou Suzie, j'espère que tu vas bien. Je suis de retour à Calchester. J'ai découvert un truc sur tes parents et mes parents. RDV demain dimanche à 8h sur la place de la mairie. Bises, Martin.*

C'est la première fois que j'ai une note aussi courte, était-il pressé ? Qu'est-ce qu'il sait sur mes parents et les siens ? Pourquoi est-ce qu'il n'est pas seulement venu à la Maison pour me voir ? Est-ce qu'il en a été empêché ? Quand est-ce qu'il est mort ?

J'entends quelqu'un entrer dans ma chambre mais je suis trop dans mes pensées pour penser à lever la tête.

« - Tu pleures ? » demande Victor.

Effectivement, je pleure, je ne m'en étais pas rendue compte.

« - Moi aussi j'ai envie de pleurer mais tu m'as toujours dit qu'il faut prendre soin des autres et c'est pas en pleurant que je vais prendre soin de toi Su'. Est-ce que tu veux un câlin, ... ou un bout de chocolat ? »

Il a réussi à me faire sourire le morveux.

« - Viens là toi » dis-je en le serrant de toute mes forces dans mes bras.

« - Est-ce que ça te dit d'aller te promener sur la place de l'église ce matin Vic' ?

- Si ça peut te faire aller mieux, je veux bien

- Tu as faim ?

- Non pas trop

- Allons-y maintenant alors, habille-toi, je vais prévenir Maman qu'on va se promener. »

Il file dans sa chambre en courant, excité à l'idée de sortir de la Maison. Je descend en attrapant mon manteau. Maman est dans le salon.

« - Maman ?

- Oui, parle, j'ai autre chose à faire que de t'écouter

- Je vais me promener avec Victor, est-ce que ça pose problème ?

- Tu as fait tes tâches ménagères ? Ta lessive et le nettoyage dans le couloir ?

- Oui hier » C'est faux mais elle ne peut pas le savoir.

« - Où est-ce que tu vas te balader ? Pourquoi tu veux sortir ? »

Maman ne pose jamais autant de questions, c'est bizarre. D'habitude elle dit juste oui et me laisse partir.

*« - On va dans le centre-ville pour profiter de la solitude qu'on n'a pas ici et se changer les idées, on peut aller au marché si tu veux.*

*- N'allez pas dans le quartier de la mairie, il y a des gangs là-bas, c'est interdit, c'est clair ?*  
Je hoche la tête. Victor est prêt et m'attend devant la porte. Dis-moi juste que tu es d'accord Maman.

*« - Bien prend moi des tomates et revient. Va. Tu as intérêt à être de retour à 10h d'accord ?*

*- Oui Maman, à plus tard. »*

Je sors rapidement de la maison avec Victor. Maman a agi bizarrement ce matin, peut-être que le décès de Martin l'a affecté finalement.

*« - Viens Victor on va prendre des tomates au marché et après il faut que je passe à la mairie pour faire des papiers pour quand j'aurai 18 ans*

*- D'accord »* dit-il en me prenant la main.

Nous passons prendre un kilo de tomate chez le maraicher et file vers la place de l'église. J'ai pas envie de comprendre que le destin de Martin était de mourir, j'ai envie de me rendre à notre rendez-vous-même si je sais qu'il ne sera pas là. La main de Victor dans la mienne me rassure, lui est vivant, et bien vivant puisque qu'il me tire le bras vers le Nord. Il se met soudainement à courir :

*« - Martin, Martin »* cri-il

Je me décide à tourner la tête et, il y a Martin, est-ce une hallucination ? Non ce n'est pas possible puisque je le vois prendre mon, notre petit frère dans les bras. Je me fige de stupeur et il vient à ma rencontre.

*« - Tu es si contente de me voir que tu en pleures Suzie ? rigole-t-il*

*- Tu, tu n'es pas mort ? »*

Il s'esclaffe en me demandant pourquoi est-ce que je pense ça.

*« - Ben, Maman ce matin a dit que tu t'étais su-i-ci-dé »* répond Victor en articulant de trop, il dit ça depuis qu'il a découvert qu'on ne disait pas « suicidé » mais « suicidé ».

*« - Maman n'est pas une personne de confiance, venez il ne faut pas rester chez elle, on va aller rencontrer nos vrais parents Suzie. J'ai découvert que tu es ma soeur biologique il y a une semaine, quand j'ai été approché par notre père. Il est très sympa, tu verras »*

Il me faut un temps pour digérer tout ce que viens de me dire Martin.

*« - Tu veux dire qu'on est des vrais frère et soeur ?*

*Oui, viens il faut se dépêcher, nos parents sont en ville pour peu de temps »*

Il attrape Victor et commence à marcher. Je les suis, trop hébétée pour faire autre chose. Nous arrivons, après quelques minutes de marche devant un hôtel. Martin nous fait entrer et nous montons au cinquième étage où nous attend une femme et un homme. Mes parents ; la dame m'enlace en répétant mon prénom. Puis le monsieur nous amène à l'intérieur de la grande chambre et nous installe sur un canapé.

*« - Bonjour Stéphanie, bonjour Arthur, c'est Suzanne et Victor, notre petit frère adoptif »* commence Martin.

*« - Nous partons demain les enfants, Victor peut venir avec nous aussi je suppose*

*- Attendez Arthur, je ne peux pas partir, je viens d'apprendre en quelques heures que mon frère est mort et que en fait non, que j'ai des parents biologiques et que Maman nous a enlevés quand on était petit, c'est ça non, elle nous a enlevés ?*

- *Malheureusement oui me répond Stéphanie. Quand vous aviez 2 et 4 ans nous vous avions fait garder par une nourrice pour une semaine. Mais quand on est revenus, la nourrice avait disparu et vous avec. Il s'est avéré que cette dame n'existait pas et qu'elle avait falsifié son identité après avoir volé beaucoup d'argent. Il y a deux semaines on nous a appelé car Martin a fait un test ADN en ligne pour connaître son ascendance et il correspondait à notre enfant disparu. Nous n'avons jamais cessé de vous chercher.*

- *Mais pourquoi moi je suis avec elle alors ? demande Victor.*

- *Nous avons découvert qu'elle a enlevé des dizaines d'enfants. Elle présente différents syndromes psychiatrique qui pourrait signifier un grave trouble psychique qui lui donne envie de posséder, d'avoir des humains. C'est horrible murmure-je. Je ne peux pas laisser nos frères et soeurs là-bas. Il faut prévenir la police.*

- *C'est déjà fait me dit Martin, ils ont appelé tous les parents des enfants et ils vont à la Maison à midi pour être sûr que tout le monde est rentré. C'est dans 20 minutes, nous devrions peut-être y aller dit-il en se levant.*

Maman doit s'inquiéter, j'avais dit 10h et il est 11h40. Nous traversons la ville, Victor, Martin, nos parents et moi. Les policiers sont déjà devant la Maison, Maman est dans une de leur voiture et quand elle me voit elle se met à hurler en me disant qu'elle m'aime et que je ne dois pas la laisser s'en aller. Je ne la regarde même pas, elle n'a pas besoin de mon attention. Les enfants sont tous devant la Maison, hébétés, ils me regardent tous avec des regards d'incompréhension, puis voient Martin derrière moi et se précipitent pour l'enlacer, je me retrouve dans le mouvement et nous voilà tous collés les uns aux autres. Je leur demande de m'écouter et leur raconte comment Martin n'est pas mort et que Maman nous a fait croire ça pour ne pas que j'aie le voir. C'est là que je comprends qu'elle avait probablement lu ma lettre. Je dis à mes frères et soeurs que leurs vrais parents sont en vie et les attendent. Je leur montre l'attroupement d'adultes en larme devant nous. Mes frères et soeurs commencent à reconnaître leurs parents et les parents reconnaissent leurs enfants. Il ne reste que Victor qui attend qu'un parent dise son nom, mais personne ne lui prête attention. Un policier vient alors nous voir :

<< - *Victor, c'est ça ?*

Il hoche la tête

- *Je suis désolé mon grand, tes parents sont décédés dans un accident de voiture il y a deux ans. Viens avec moi, tu vas aller dans une maison avec d'autres orphelins en attendant de te trouver une famille.*

- *Non je ne veux pas aller dans une Maison dit-il en me cramponnant la jambe, pleurant. C'est alors que ma mère s'avance et dit :*

<< - *Nous allons l'adopter, nous ne pouvons pas le séparer de sa grande soeur*

- *Merci maman j'arrive à dire dans un souffle en prenant Victor dans mes bras. Je t'aime Vic', ... mon frère. ».*

# La camomille

MARYLINE GUÉRY

Julie est née dans le Chemillois, pays de la capitale des plantes médicinales depuis plus d'un siècle. Cette particularité de la région date de 1888. A cette époque, le phylloxéra dévore les ceps de vigne et ses grappes de raisin. Pour se reconvertir, les agriculteurs arrachent la vigne et se lancent dans la production de la camomille. C'est une plante qui produit de petites fleurs blanches très odorantes. Au fil du temps, d'autres plantes médicinales s'ajouteront à la camomille. Les plantes médicinales peuvent soigner beaucoup de maladies et en particulier certains syndromes. Par exemple la mélisse améliore la digestion ; la passiflore améliore le sommeil ; la bardane purifie la peau. Une herboristerie existe même depuis cette époque, créée par Monsieur Cailleau. Ce magasin vend encore aujourd'hui plus de 800 plantes différentes. Aujourd'hui, il reste encore 800 hectares de plantes médicinales en Anjou.

Dans chaque ferme, tout autour de Chemillé, il était cultivé un carré de camomille, dite camomille romaine. Cette plante est bien connue pour soulager entre autres, les affections des yeux mais a aussi des vertus cosmétiques. Les parents de Julie, André et Simone, cultivateurs à Neuvy en Mauges, au nord de Cholet ne faisaient pas exception à cette particularité de la région. C'était donc leur destin de cultiver de la camomille, autant pour occuper les enfants que pour augmenter les revenus de la ferme. Chaque année, les mêmes étapes pour récolter cette fleur se reproduisaient. Au tout départ, il y avait la plantation de la camomille en avril. Toute la famille était monopolisée pour cette étape bien particulière. Une trentaine de pieds avaient été laissés en terre suite à la récolte de l'été précédent. Pour préparer la plantation de la camomille, les filles de la famille décortiquaient un ancien plant en plusieurs pousses.



Elles rassemblaient cinq pousses ensemble en les ficelant à la manière d'un petit fagot mais sans réaliser de noeud à la ficelle. Le noeud n'aurait pas permis à la plante de se développer. Pendant ce temps là, André avait labouré la parcelle choisie pour la plantation, après avoir épandue une bonne dose de fumier. Chaque année, cette parcelle changeait d'endroit. On appelle cette action, la rotation des cultures dans le vocabulaire agricole. Comme dans un jardin potager, les plantes se développent mieux si elles ne sont pas travaillées chaque année sur la même parcelle. Après cette étape de labourage, André passait la herse dans le champs afin de préparer au mieux la terre. Une fois leur camomille mise en paquets, ils pouvaient passer à l'étape de la plantation. Deux d'entre eux, s'asseyaient sur la planteuse, attelée derrière le tracteur. Celui-ci conduit par André avançait à faible allure pendant que les planteurs mettaient en terre les paquets de camomille à intervalles réguliers. Cette planteuse servait également à planter des pommes de terre, des betteraves ou des choux. Chaque année, au fur et à mesure que les enfants quittaient le domaine familial, le nombre de rangs diminuait. Les frères de Julie préférant la récolte du tabac chez un oncle voisin, ne voulaient pas trop participer à la cueillette. Comme Julie était la jennamine de la famille, c'était un moment de grande solitude quand elle voyait encore tous ces rangs qu'il lui faudrait arpenter sans l'aide de ses frères et soeurs. En attendant la récolte au mois d'août, ils passaient plusieurs fois la bineuse entre les rangs. La camomille poussait tout doucement pour finir par atteindre sa maturité début août.

Ils pouvaient alors commencer à ramasser les fleurs . Chaque jour ils arpentaient les rangs pour ne cueillir que les fleurs bien avancées mais pas desséchées. Cette opération ne pouvait se faire que les jours sans pluie et quand les fleurs avaient fini de se débarrasser des gouttes de rosée. Donc pas question de se lever avant 6h27 et je dirais même plus, Julie et ses soeurs pouvaient dormir jusqu'à 9h. Autant vous dire qu'elles étaient ravies les jours de pluie. Quand il ne pleuvait pas, il fallait supporter les grosses chaleurs sous lesquelles elles passaient leurs après-midi à remplir leur sac. En période de grand rendement, elles prenaient un tabouret pour ramasser les fleurs mais dans le cas contraire, leur dos était mis à contribution pour cueillir une fleur ici où là. A la fin de la journée, elles spéculaient pour savoir qui d'entre elles aurait le sac le plus lourd. Quand elles avaient dépassé les dix kilos, elles étaient satisfaites de leur journée. Le travail ne s'arrêtait pas là car il fallait étendre les fleurs sur de la toile de jute pour les faire sécher. La camomille séchait dans le grenier. En trois ou quatre jours, elle pouvait être mise en sac car bien sèche mais en période un peu humide, elle pouvait mettre dix jours à sécher. Dès la rentrée passée, Julie et ses soeurs passaient parfois leur mercredis et samedis à ramasser les dernières fleurs. Mi-septembre, la récolte était terminée. Un négociant en plantes médicinales passait alors pour acheter toute leur récolte. En fonction de la qualité des fleurs, le prix pouvait varier assez considérablement. André et Simone n'avaient pas un assez grand carré pour employer d'autres personnes que Julie et ses soeurs.

D'autres exploitations qui avaient fait de cette activité un revenu non négligeable, employaient du personnel pour le plus grand bonheur des certains enfants qui voulaient se faire de l'argent de poche. Le kilo ramassé pouvait rapporter cinq francs. Une personne avantageuse pouvait donc gagner jusqu'à cent francs par jour. Je me souviens de ma jeune voisine prénommée Suzanne qui atteignait difficilement les cinq kilos à la fin de la journée. Autant vous dire que la notion de rendement n'était pas synonyme de richesse pour tout le monde. Cela permettait à certains de s'offrir des voyages. Bien entendu, le dimanche était jour férié. Pas question de travailler ce jour là, même s'il avait plu toute la semaine.

L'avantage de ce travail était qu'aucun bruit ne venait troubler leurs déambulations sauf les jours où elles apportaient un transistor pour écouter les hits de l'époque. Pour avoir fréquenté plusieurs bibliothèques du pays d'Ancenis comme la bibliothèque d'Ingrandes-Le Fresne sur Loire, la bibliothèque Les Mille et une page, à Mésanger, sans oublier la bibliothèque de Varades, Julie ne se souvient pas d'avoir emprunté un livre qui relate l'histoire de ces plantes médicinales dans le pays où elle est née.

Quelques quarante ans plus tard, elle a encore des souvenirs où la cueillette ne les empêchait ni de bavarder ni d'exposer leur dos aux brûlures des rayons du soleil ; sans oublier cette amertume qui restait sur les doigts à la fin de la journée. Elle se souvient encore des noms de ceux qui avaient osé tricher en lestant leur sac de cailloux pour faire monter plus haut l'aiguille de la balance. Mais chut ! Il y a prescription.



# Le cadeau

FANNY B.

En ce beau dimanche d'automne, Suzanne a froid. Il est 6h27, elle attend son train sur le quai de la Gare du Nord, accompagnée de ses parents. Elle marche de long en large pour se réchauffer, se tenant bien droite et la tête haute, semblant défier le destin, insensible au bruit de la foule qui se presse et s'agite autour d'elle. Ses parents se rendirent vite compte que dans sa tête, Suzanne était déjà loin. Elle piaffait d'impatience, bien qu'elle ne le montra pas, car dans quelques minutes, elle se préparait à monter pour la toute première fois dans un train, seule, direction la Loire Atlantique, où habitent sa tante et ses cousins. Elle attend ce voyage depuis tellement longtemps qu'elle ne veut rien manquer.

Suzanne est une jeune adulte peu ordinaire. Malgré la modestie de son milieu, elle rêve constamment de voyages et ce, depuis son plus jeune âge. Elle a écumé toutes les bibliothèques de son département pour assouvir sa soif de découvrir d'autres régions, pays et cultures. Enfant déjà, elle était un peu sauvage et solitaire. Tandis que ses semblables jouaient à la poupée, elle remplissait ses carnets de croquis, inventant des paysages, des lieux, des personnages, s'appuyant sur ce qu'elle avait lu dans les livres ou dans les encyclopédies qui jonchaient les étagères de la grande bibliothèque de feu son grand-père qu'elle adorait. Ce dernier avait lui-même beaucoup voyagé et l'abreuvait constamment de ses anecdotes de voyage, qu'elle buvait comme un élixir.

Malgré cet héritage familial, face à l'entêtement de sa fille unique, sa mère s'inquiéta et finit par solliciter l'intervention du médecin de famille alors qu'elle avait à peine dix ans. Il rendit rapidement son verdict, net et sans appel : Suzanne souffrait du syndrome de Wanderlust, une maladie au nom étrange qui la poussait de manière obsessionnelle à vouloir voyager, ce qui lui valut beaucoup de solitudes et de souffrances, tout au long de son enfance et de son adolescence.

Suzanne a continué de grandir en essayant de masquer sa différence, faisant mine de s'intégrer au monde extérieur, s'adaptant aux codes et aux comportements des autres autour d'elle, se construisant ainsi l'image d'une jeune fille irréprochable. Elle réprimait de toutes ses forces ce feu qui couvait en elle, cette volonté perpétuelle de partir, bien qu'elle se soit toujours sentie aimée et protégée dans le cocon familial. Cependant, Suzanne éprouvait le besoin de bouger et de voyager, personne ne pouvait rien y changer. Résignés, ses parents lui ont finalement promis qu'elle pourrait voyager, mais seulement à partir de vingt-et-un ans, car ils estimaient qu'elle devait d'abord terminer ses études et murir son projet, avant de quitter la maison.

Pour meubler l'attente causée par le retard du train, elle déplie et relit la lettre que sa tante lui a envoyée pour son anniversaire, accompagnée du billet de train. Sa tante lui explique dans son courrier qu'elle l'attend pour lui faire découvrir sa région. La lettre est toute froissée et toute abîmée, tant elle l'a lue et relue, inlassablement, si bien qu'elle connaît par coeur chaque mot et chaque syllabe. Au début, ses parents ont hésité car elle avait tout juste dix-huit ans et donc ne remplissait pas les conditions qu'ils avaient fixées. Cependant, souhaitant faire plaisir à leur fille et la sachant en sécurité auprès de sa tante, ils donnèrent leur accord pour un voyage de deux semaines, pendant les vacances scolaires.

Son tout premier voyage prenait des allures de grande traversée, elle avait le sentiment de parcourir le monde tellement elle se laissait emporter par son imagination galopante. L'arrivée du train lui fit briller les yeux. Tous ses sens étaient en éveil, elle n'avait quasiment pas dormi la nuit précédente et sentait la fatigue lui peser lourdement sur les épaules. Elle se précipita alors à proximité de son wagon, après une courte étreinte à ses parents restés sur le quai, qui la regardaient, émus, monter dans son train. Dans cette famille, on parlait peu de ses sentiments mais ils étaient forts et sincères.

Suzanne monta enfin à bord du wagon, avec sa toute petite valise, trouva son siège, s'y installa confortablement et s'endormit profondément, le sourire aux lèvres et la lettre sur les genoux, épuisée mais heureuse.

Le sifflement du train qui entra en gare d'Ancenis la réveilla en sursaut, elle réalisa alors qu'elle avait dormi durant tout le trajet et s'en voulait un peu de n'avoir pas profité des paysages, qui avaient défilé derrière la vitre où elle avait appuyé son front. Elle avait pourtant pour projet de les dessiner dans son carnet, en vue d'en faire de belles aquarelles à son retour et de les offrir à ses proches. Elle se dit alors que tant pis, y voyant là le signe d'une prochaine fois, ce qui suffit à la ragaeillardir.

Elle cherchait des yeux la silhouette de sa tante sur le quai et la repéra sans peine, cette dernière agitant les mains avec un immense sourire aux lèvres, au moins aussi impatiente et enthousiaste qu'elle ne pouvait l'être elle-même.

peine descendue du train, elle se précipita, et sa tante l'embrassa sur les deux joues, la serrant fort contre son coeur, n'ayant pas vu sa nièce depuis presque un an. Leur première préoccupation fut de trouver un endroit agréable pour déjeuner et discuter ainsi du programme que sa tante lui réservait durant ces deux semaines de liberté.

Elle lui promettait notamment de longues promenades dans les vignes à Ligné et à l'étang de la Provostière à Riaillé, ainsi que la découverte de la fabrication du pain au Moulin de la Garenne à Pannecé. Suzanne s'intéressant beaucoup à l'architecture et aux monuments religieux, elle formula la demande de visiter la Chapelle des Ursulines, à Ancenis-Saint-Géréon. Et comme Suzanne adorait les livres, sa tante avait également prévu de l'emmener dans la grande bibliothèque Les Mille et une page, à Mésanger.

Enfin, Suzanne ne le savait pas encore mais sa tante lui avait préparé une magnifique surprise pour conclure son séjour : la visite guidée du parc et du Château de la Droitière, au Cellier, où avait vécu son écrivain préféré, Jules Verne.

Elle ne pouvait pas imaginer plus beau cadeau.



# Le dimanche de Lison

ANELAINE

Lison avait emménagé récemment dans la résidence des Ursulines. C'était un petit appartement T1 au 3ème étage, l'aménagement y était simple comme sa vie. Sur les murs blancs éclairés de fenêtres hautes elle pouvait admirer les magnifiques ciels du sud ouest. Cette orientation la protégeait des vents froids de Nord. Lison y faisait voyager ses images, ce qu'elle avait vu ou photographié lors de ses promenades, ou encore pour les artistes de spectacle vivants qu'elle accompagnait. Quand elle sortait de chez elle, elle cheminait dans de longs corridors aux tommettes de terre cuite puis descendait toujours l'escalier, cet espace majestueux comme une spirale carrée illuminée de ses quatre côtés et de son sommet. Elle y aimait le sentiment d'élévation qui s'en dégageait.

Sa semaine avait été bien occupée, principalement à du tri et du retraitement de ses prises de vues. La veille, elle était allée se détendre avec ses amis autour d'un verre et cela s'était prolongé assez tard. Pour ce dimanche, Lison avait simplement le projet d'aller voir l'exposition en cours à la chapelle juste à côté. Elle appréciait généralement d'aller y rencontrer le travail d'autres artistes et quand ils étaient présents, de pouvoir échanger avec eux.

Elle dormait encore d'un sommeil profond quand un bruit la réveilla brutalement. Un coup d'oeil à son téléphone : 6h27, bien trop tôt pour un dimanche ! Elle se pelotonna à nouveau sous les draps mais le bruit se prolongeait. Était-ce un rêve ou la réalité ? Dans sa tête ? Cette cloche qui tintait doucement, où était elle ? Depuis qu'elle logeait ici, elle n'avait jamais entendu de cloche. Ça lui rappela soudain son enfance ... quand le son des cloches disait de se lever...



Alors, elle se leva et se prépara à sortir. Réveillée pour réveillée, peu lui importait l'heure ! Et puis, la Loire n'était pas loin. Une promenade le long du fleuve était toujours agréable bien qu'il faisait encore nuit. Ça lui ferait peut être passer ce mal de tête qui prenait de l'ampleur depuis son réveil brutal.

Comme à son habitude, elle descendit le grand escalier au son de ses pas sur les marches, dans cet espace si clair et lumineux le jour. Mais était-ce son mal de tête ? Elle avait la sensation de multiples solitudes autour d'elle. L'air se déplaçait différemment de d'habitude et elle percevait d'étranges froissements monter vers la lucarne supérieure. Pourtant il n'y avait pas d'animal : ni souris, ni chauve souris, ni insecte ni autre bestiole. Lison accueillait pourtant cette sensation sans crainte particulière. Elle se mit à fredonner un air de style plutôt ancien.

Arrivée dehors, ses pas ne la menèrent pas directement vers la Loire. Elle emprunta d'abord vers l'est, le long corridor de l'ancien cloître. Elle se sentait enveloppée par cet espace de pierre qui abrite du soleil ou des pluies. Son esprit se régala généralement des vues successives sous chacune avec, quelques souvenirs de ses parents. Ils avaient tenu commerce à Pannecé tout près de l'église Saint-Martin puis s'étaient installés au hameau de la Bourdinière à proximité des ruines de l'ancienne église Saint-Pierre. Elle et sa soeur, avec leurs poupées, avaient beaucoup joué à la messe dans ces ruines.

De ces jeux, elle en gardait la légèreté de l'enfance. Elle se souvenait également de son école tenue autrefois par des soeurs, car les écoles de la République ont mis du temps à s'implanter dans ces campagnes. Lison aimait toujours y retourner. Elle était fière notamment des clichés pris du moulin de la Garenne avec ses grandes ailes tournant dans un ciel bleu d'été. Ses pensées faisaient des vaguelettes légères à la surface de l'eau quand à nouveau, Lison perçut une présence à ses côtés. Une présence unique cette fois. Elle se leva, regarda tout autour d'elle : non, il n'y avait personne. Elle aspira un grand bol d'air et se leva, inquiète. Elle ne se sentait pas bien et sa tête lui tournait un peu. Elle reprit sa marche, le coeur au bord des lèvres pour rentrer chez elle sans passer par les allées couvertes. Elle se sentait comme suivie depuis sa halte. Malgré son malaise, elle monta les trois étages à pied. Elle entendait à nouveau ces froissements d'ailes et les cloches, ce qui ne la rassurait en rien. Arrivée chez elle, elle appela sa soeur pour échanger sur leurs souvenirs d'enfance, leurs jeux, les chemins parcourus entre les maisons et les bâtiments de ferme de la Bourdinière. Sa soeur se souvenait en particulier que Lison aimait à se déguiser en blanc quel que soit le personnage inventé, celui de religieux lui dit elle, était le plus fréquent. Lison n'avait elle, que des souvenirs de ces messes, pas des costumes, mais aussi des jeux à courir dans les prés et de sa soeur sautant de toute élévation possible. Elles rirent de bon coeur à ces évocations croisées, chacune apportant des précisions plus ou moins brodées à l'autre. Quand Lison raccrocha, elle était apaisée. Un pâle rayon de soleil d'hiver lui tenait chaud et elle s'endormit dans son fauteuil. Elle rêva. Un long rêve de voyages à pied entre Pannecé et Ancenis à différentes saisons, le rêve d'une jeune religieuse dont les parents habitaient la maison que sa propre famille avait occupée, de cérémonies dans une église qui semblait très grande avec des fresques au dessus du choeur comme celui de la chapelle.

C'est le froid et le battement de la pluie aux vitres qui la réveillèrent. Sa sieste avait été longue et l'avait revigorée. Cependant l'après midi était déjà bien entamée. Elle se fit un thé et se força à manger un peu. Sans enthousiasme, elle jeta un oeil au prospectus de l'exposition puis à son agenda. Ce dimanche était bien le dernier où elle pouvait y aller et ses amis avaient assuré que ça en valait vraiment la peine. Sur le palier, elle croisa un voisin et bavarda un peu avec lui, ils continuèrent la conversation dans l'ascenseur, puis sortirent vers la rue. Guidée par cette rencontre, Lison avait ainsi évité les endroits où le matin, elle avait eu ces sensations étranges.

Son voisin la quitta pour aller à la gare tandis qu'elle se dirigea vers l'entrée de la chapelle. L'agent d'accueil n'avait pas de lien avec l'artiste exposé, elle ne pourrait donc pas échanger beaucoup au sujet des oeuvres. Il lui donna le flyer de l'exposition. La chapelle résonnait d'une musique de chœurs féminins qu'elle reconnut aussitôt et Lison alla s'enquérir du nom de cette pièce musicale. Mais quand l'agent lui demanda de quelle musique elle parlait, Lison réalisa que celle-ci était dans sa tête, comme le matin ! Lison pâlit puis se ressaisissant, partit à la rencontre des peintures abstraites suspendues aux murs de pierre. Elles étaient particulièrement lumineuses et pouvaient toucher chacun personnellement. A nouveau, elle sentit cette présence à ses côtés. Elle s'arrêta longuement devant l'immense pièce maîtresse placée sous les vieilles fresques, complètement hypnotisée par les lignes de forces et de fractures des couleurs et des épaisseurs de matière qui venaient comme en écho à son étrange journée. Peu à peu tout se mit à bouger devant ses yeux mais son corps lui, restait comme statufié jusqu'à ce que la personne de l'accueil vienne lui signifier qu'elle allait fermer. Lison ne savait plus où elle était et n'avait plus notion du temps. Elle rentra chez elle très lentement soutenue par cette présence à ses côtés. Une fois la porte de son appartement refermée, elle s'écroula dans son fauteuil. Elle entendit alors très distinctement une voix féminine qui s'adressait à elle.

« Bonsoir Lison. Je sais que je t'ai beaucoup bousculée aujourd'hui et je te demande pardon. Je te remercie infiniment de m'avoir ainsi « hébergée » tout le jour. Je me présente : je suis Suzanne. Je suis née à la Bourdinière dans la maison que tu as habitée avec ta famille. J'allais aux offices en l'église où tu aimais jouer avec ta soeur. Puis je suis entrée dans les ordres et vécu dans la cellule qui correspond à l'espace de ton séjour actuel. Comme toi je contemplais les ciels. Ma vie ne m'a pas offert beaucoup de liberté et j'ai eu envie de vivre quelques heures dans la peau d'une autre femme. C'est ce que tu m'as offert. J'ai senti le vent, les lumières du bord de la Loire. J'ai joué dans tes souvenirs d'enfance et revu le beau moulin de la Garenne qui me fascinait, petite ; il avait alors des ailes de voiles blanches. J'ai vu des peintures pleines de forces et de grâces que je n'aurai jamais pu imaginer. En échange, je t'ai partagé un peu des chants qui inondaient mes heures de prières, j'espère qu'elles t'ont permis de me supporter ! A présent, je m'en retourne d'où je viens et je ne t'importunerai plus. J'espère que tu garderas un bon souvenir de notre rencontre ! »

À ces mots, Lison voulut répondre, connaître quel avait été son destin, mais elle sentit cette étrange présence s'évanouir laissant sur son visage fatigué, un sourire indescriptible... Elle apprit plus tard qu'elle venait de vivre un syndrome de biais perceptif.



# Le syndrome de l'historien

AGNÈS STÉPHAN

Je suis enseignante, ou plutôt je l'étais jusqu'à l'année dernière encore. Professeur d'histoire-géographie, en lycée professionnel. Je suis partie en retraite en douceur, usée par un métier passionnant mais éreintant. Il était temps : je ne comprenais plus les adolescents qui m'étaient confiés. Leur indifférence pour le passé, leur avidité pour des nouveautés creuses et sans intérêt. Depuis, je me consacre corps et âme à ma ville, Ancenis, fouillant son histoire riche et tumultueuse au sein d'une association, l'ARRA. Je suis aussi bénévole comme guichetière pour l'un de ses joyaux : la chapelle des Ursulines ou chapelle Saint Joseph.

En ce moment, nous accueillons un artiste local, Gabriel Godard. Originaire du Nord-Est de la France, nous avons eu la chance de le voir s'installer aux bords de la Loire. C'est une exposition monumentale qui prend toute sa place au sein des murs sacrés de la chapelle. Trois toiles sur plus de neuf mètres sur trois, intitulées le Supplice, l'Epouvante et la Mort, évoquant le massacre d'Oradour-sur-Glane. Ai-je besoin de vous en dire davantage ? Les mots parlent d'eux-mêmes. Je dois cependant vous décrire l'émotion qui m'a saisie face à ces corps tordus par les flammes, ces bras tendus, ces bouches qui hurlent l'horreur et la douleur. Un vertige, qui vous écrase, qui vous tord le ventre et vous force à regarder ces femmes, ces enfants, dans les yeux. Une expérience profondément marquante. L'ignominie étalée, qui donne d'ailleurs son nom au dernier des tableaux de l'artiste. Les visiteurs déambulent en silence, respectueux, presque recueillis. Parfois, un rayon de soleil perce les vitres du chœur des Ursulines, l'une des ailes de l'exposition, caresse les visages et l'on croit à un miracle. Mais non, rien hélas ne pourra ramener à la vie ces pauvres âmes innocentes.

Les femmes et les enfants semblent nous apostropher : ironie qui veut que leur supplice s'éternise dans une chapelle, eux qui ont péri dans l'église qui les a baptisés. J'aime à rester seule une fois les visiteurs partis. J'ai les clefs, et les tableaux pour moi. Ce soir, la lumière est douce et j'observe à nouveau les personnages de la toile. Je les connais par coeur et porte le fardeau de chaque victime, de chaque visage.

Soudain, un détail me frappe. Là, dans la main crispée de cette femme, une croix minuscule mais bien visible. Je m'approche, incrédule. Le métal est légèrement tordu, l'un des bras du Christ a disparu mais c'est bien un pendentif en forme de croix, ancien, à n'en pas douter. Probablement fin XVIIIème. L'artiste avait-il choisi de dissimuler ce détail dans l'immensité de sa toile ? Pour quelle raison ? Je m'assois face au tableau et réfléchis. J'ai déjà vu cette croix quelque part... Les minutes passent. La lumière change brusquement. La pièce s'assombrit et je me lève alors pour allumer les projecteurs. Je scrute le pendentif. Cette croix est différente des autres, le Christ est d'un réalisme saisissant : la plaie à son côté saigne, une couronne d'épines épaisse ceint son front. Un flash, je me souviens : soeur Suzanne. Hier soir, j'ai consulté les archives du couvent des Ursulines, accolé à la chapelle. Soeur Suzanne était la supérieure à l'époque où un incendie avait ravagé les lieux. Apparemment d'origine criminelle. Elle était morte dans les flammes, comme une dizaine de religieuses à l'époque. Et elle portait cette croix. J'en suis certaine maintenant. Je ne comprends pas. Quel rapport entre cet incendie et le massacre d'Oradour ? Etait-ce un bijou identique qu'une de ces femmes aurait porté ? Peu probable. Je n'en avais jamais vu de semblable. Je décide de rentrer et de consulter mon ordinateur.

Le lendemain, je constate que la croix est toujours là, plus visible encore. Je frotte mes yeux fatigués : hier soir, j'ai veillé tard, à la recherche de réponses. Nous sommes dimanche et de nombreux visiteurs se pressent sous les voûtes de la chapelle. Je remets mon enquête à plus tard. Une fois rentrée, je me replonge dans l'histoire du couvent. De page en page, je retrouve la présence de Sainte Victoire, cette martyre dont les reliques ont été transmises aux bons soins des religieuses d'Ancenis. Une femme au destin tragique, déjà victime de la barbarie des hommes. Tuée sur ordre de son fiancé, morte si jeune. J'observe ce visage serein, paisible malgré l'atrocité. Victoire... pour les Catholiques ce nom est sans doute adapté mais pour moi, ce n'est qu'un affront de plus fait aux femmes. Je baille : il est l'heure de me coucher. Demain, je retournerai voir le tableau, la chapelle sera fermée au public.

6h27. Je ne croise personne. J'ouvre et la porte grince. La chapelle semblait m'attendre. Tout est calme. Sous les lumières crues, les morts semblent vivants. Je me dirige vers le tableau. Un coup de poing. Je vacille. C'est impossible ! En face de moi, un visage. Défiguré par la douleur mais reconnaissable pourtant. Sainte Victoire. J'en suis sûre. Son diadème, la palme des martyrs dans sa main gauche. C'est elle ! Mon esprit s'affole. Que m'arrive-t-il ? Je suis folle. Ou malade. Ou très fatiguée. Je sors précipitamment, respire l'air humide du matin. Face à moi, la façade austère de la chapelle me surplombe. Rien n'a changé. C'est donc moi qui change. Ma perception du monde est altérée. En particulier à l'intérieur de la chapelle.

Face aux tableaux. M'armant de courage, je retourne dans le bâtiment. Sainte Victoire est toujours là, la croix aussi. Je pars, fuyant mes angoisses.

Je veux en avoir le coeur net. J'appelle Gabriel Godard. Il m'écoute patiemment, j'ai le sentiment de ne pas être crue.

- Vous connaissez le syndrome de l'historien ?

Je crois à une plaisanterie.

- Je l'ai déjà rencontré lors de mes voyages à New-York. Là-bas, des historiens passionnés se sont laissé entraîner par leurs recherches, au point de croire apercevoir les personnages qu'ils traquaient.

- Qu'ils traquaient ?

- Oui. Les morts n'aiment pas être dérangés vous savez.

Je raccroche, mal à l'aise. En quoi est-ce que je pouvais « déranger » les morts ? Je repense à ce que m'a dit ma fille hier soir. Elle m'a sentie très agitée au bout du fil. Confuse même. Elle s'inquiète pour moi. Depuis que mon mari est décédé, je consacre beaucoup de temps à mes recherches. Pour moi, c'est un loisir, pour elle une obsession. Elle ne comprend pas pourquoi je suis captivée par ce couvent, cette chapelle et son choeur. Elle trouve que je ne passe pas assez de temps avec elle. Suis-je obsédée par le passé ? Je ne saurais dire. Depuis toujours, il me fascine, en particulier les événements tragiques. Je crois que j'essaie de donner du sens aux drames qui nous frappent. C'est un moyen pour moi de rendre hommage à ceux qui ont été emportés par une mort injuste et imprévisible. Comme les villageois d'Oradour-sur-Glane.

Ce soir, nous sommes jeudi, j'ai su par un SMS pressé que ma fille sort, l'ai accepté même si mon réflexe d'enseignante tique un peu car demain, il y a cours. Ma fille est étudiante, après tout, elle a de bons résultats, et surtout elle est majeure ! Je dois apprendre à lâcher du lest. Je mange rapidement devant le journal de 20 heures et consulte le programme télévisé : nul, comme toujours. Je suis habituée à ces solitudes d'hiver mais ce soir, ma fille me manque. Je me lève et prends mon manteau : c'est plus fort que moi, je dois retourner voir le tableau.

Je ne tiens pas à ce que l'on remarque ma présence à une heure aussi tardive alors je me sers de mon téléphone pour m'éclairer. L'ambiance est tout autre dans la chapelle. Les ombres s'étirent, les recoins m'épient. Je frissonne. Les morts sont autour de moi, je sens leur présence. Un bruit me fait sursauter : ce n'est que la vieille charpente qui craque sous les assauts du vent. Malgré moi, j'ai peur. De quoi ? Je l'ignore mais un sentiment d'angoisse me saisit. La sonnerie de mon téléphone perce le silence. Ma voix résonne dans l'édifice.

- Allô ?
- Madame Cordier ?
- Elle-même.
- Gendarmerie d'Angers.

Mon coeur se décroche.

- *Votre fille a été victime d'une agression.*

Le souffle court, j'oriente lentement la lumière de mon téléphone vers le détail qui vient d'apparaître à mes yeux. Un son inhumain sort de ma poitrine : à côté de Sainte Victoire, son regard rivé au mien, désespéré, ma fille me fixe tandis que sa bouche lance un dernier cri. Et là, dans cette chapelle, ce cri va rejoindre celui de la foule immense, celui des damnés de la terre.

# Le vieux chien

EMILIE SCHNEIDER

La gueule posée sur ses deux pattes avant, l'animal gémit. Le poids des années semblait s'accumuler sur ses paupières tant il peinait à les ouvrir.

— *Allez Merlo, on ouvre les yeux ! On se réveille mon gros !*

Merlo, c'était le nom que lui avait donné son premier humain. Il avait conservé la médaille autour du cou, mais pas son humain. Ils étaient quelques-uns à s'être occupés de lui, mais depuis trois ans, il s'était sédentarisé. C'était Suzanne qui veillait sur lui à présent.

— *Allez, un petit effort ! Le coq m'a réveillée à 6h27, moi. Tu ne l'entends même plus, toi, on dirait !*

Le chien percevait le ronronnement de la machine à laver, couvert par les cris des enfants voisins qui se chamaillaient au jardin. Suzanne déposa une assiette de restes de la veille devant la truffe de Merlo et accompagna son offrande de quelques caresses sur les flancs de l'animal. Celui-ci se redressa difficilement sur ses pattes et avala la totalité du contenu en quatre coups de langue. Il n'avait plus sa vigueur d'antan mais avait conservé son appétit. Merlo s'était toujours dit qu'il ne finirait pas sa vie ici. La vie sédentaire était confortable, certes, mais il avait toujours le rêve de passer ses vieux jours près de l'océan. C'était Ronald, un berger allemand qu'il avait croisé dans le Nord quelques années plus tôt, qui lui en avait parlé. Il n'était pas toujours facile de le comprendre car cet animal était atteint d'une maladie commune chez les chiens : le syndrome de la Tout-Rex. Pour Ronald, l'océan c'était le paradis : du sable sur les pattes et des vagues.

Or, Merlo le sentait, ses articulations étaient plutôt claires avec lui : son mandat de chien de compagnie touchait à sa fin. Après quelques lapées d'eau fraîche, il attendit que Suzanne s'absente et sauta sur l'occasion pour sortir par l'allée qui bordait la maison.



Quelques secondes plus tard, Merlo trotta sur le goudron. Mû par une irrésistible excitation, il se revoyait, trois ans auparavant, sur d'autres routes, sous d'autres arbres et retrouvait la même sensation de liberté. Dans sa jeunesse, il lui était arrivé d'errer sans but en profitant des rencontres heureuses qu'il faisait. Aujourd'hui, il avait choisi son destin, le dernier de ses voyages, guidé par les souvenirs de ses conversations avec Ronald : — *C'est bien simple, pour trouver l'océan, TETE D'HUMAIN, il faut toujours descendre, tu finiras par trouver de l'eau. Après, tu n'as plus qu'à trouver le sable. CHAT. Et tu y es. Bien sûr, en langage animalier, le vocabulaire était un peu plus limité. Mais l'idée était là. Chemin faisant, il goûtait les flaques, grattait le sol couvert de feuilles mortes et repartait, la queue battant l'air. Avec les années, il avait été conditionné à longer les routes plutôt qu'à les traverser. Après quelques centaines de mètres, il huma une odeur familière. Chaque vendredi soir, il passait par là avec Suzanne. Au point qu'il reconnaissait le nom lorsqu'elle lui proposait :*

— *On va faire un tour au Tipi ?*

Suzanne venait y vider quelques bières pendant que Merlo restait bien sagement à côté d'elle. Ils repartaient en milieu de soirée, l'animal guidant son humaine titubante. Merlo marqua une courte pause devant l'établissement avant de s'approcher de la route nationale.

Ce dimanche matin, les voitures étaient peu nombreuses, souvent occupées par une unique personne. Merlo s'imagina à leur place, derrière le volant, puis songea :

— *Solitude... Solitude... Solitude... Solitudes...*

Tant qu'à être seul, il préférait marcher et ne comprenait pas l'intérêt de s'enfermer dans une boîte. De nouvelles bribes de conversations avec Ronald revinrent à son esprit :

— *Mais si ça ne descend pas ?*

— *Et bien, FILS D'HUMAINE, tu vas tout droit.*

Il attendit un moment de calme puis s'empressa de traverser la route nationale et de longer le chemin d'en face. Un véhicule noir s'approcha et ralentit. La fenêtre s'ouvrit et une femme salua :

— *Salut mon beau ! Qu'est-ce que tu fais là, tout seul ?*

— *Je vais voir l'océan.*

C'est ce que Merlo répondit, mais l'humaine entendit :

— *Wouf. Wouf. Wouf.*

— *Oh ça va, faut pas s'énerver, hein !*

La fenêtre se referma, le bruit du moteur s'amplifia et la voiture s'éloigna. Merlo repartit clopin-clopant. Son train arrière commençait à le faire souffrir, comme lors de chacune de ses dernières promenades. Il s'assit sur le bas-côté et hésita à s'allonger. Songeant aux difficultés qu'il avait eu à se lever quelques minutes plus tôt, Merlo préféra continuer. Il tendit la truffe et huma les odeurs alentour. Il n'avait jamais été un limier, plutôt un épicurien attiré par les humains chaleureux et les gamelles débordantes. Cependant, il savait reconnaître les parfums des fleurs, du fumier ou du lapin qui traversait devant lui.

Il l'interpella :

— *Salut toi, sais-tu où se trouve l'océan ?*

Ces animaux ne sont guère bavards. Aussi, dès ces quelques mots aboyés, l'herbivore, craignant sans doute d'être pris en chasse, s'enfuit-il ventre à terre. Déconcerté, Merlo prit la course pour une invitation et suivit la même direction sur une centaine de mètres, tout en pestant :

— *Comment veux-tu que je te suive ? Tu vas trop vite pour moi !*

Lorsque l'odeur du lapin se fut dissipée, Merlo stoppa sa poursuite et aperçut un chemin caillouteux menant à un bâtiment d'où émanaient des bêlements de chèvres. Alors qu'il approchait, un autre chien apparut derrière les barrières de bois. Sa méfiance pouvait se lire sur sa gueule.

— *Que fais-tu là ?*

— *Je cherche l'océan.*

— *C'est quoi, l'océan ?*

— *De l'eau et du sable.*

— *C'est quoi, du sable ?*

— *Je ne sais pas exactement. Mais ça chatouille les pattes.*

— *Y'a pas de ça chez nous.*

— *On m'a dit qu'il fallait descendre pour trouver de l'eau.*

— *Qui ça, on ?*

— *Ronald.*

— *Je ne connais pas.*

— *Il habite le Nord.*

— *C'est quoi, le Nord ?*

— *C'est loin.*

— *Si tu veux voir de l'eau, passe par le petit bois. Tu trouveras un chemin sous les arbres, il suffit de le suivre.*

— *Ce petit bois, là ?*

— *Oui. Il y a de l'eau en bas.*

— *Merci pour ton aide.*

Le gardien se rassit et demeura silencieux. Merlo reprit sa route, réjoui d'avoir enfin une piste claire à suivre. Suivant les indications, il parcourut le petit bois et trouva un chemin couvert par des arbres. Le sentier était en pente douce descendante, ce qui semblait indiquer qu'il conduisait vers de l'eau, si Ronald ne s'était pas trompé.

Merlo finit par débarquer sur une grande route. Des groupes de cyclistes se suivaient. Sa longue expérience de l'être humain lui avait enseigné qu'on ne devait pas pourchasser les vélos, malgré l'envie irrésistible que cela pouvait provoquer. Il n'avait pas bien compris pourquoi, mais ils étaient pris de panique lorsque les animaux les poursuivaient en jappant. Il continua sa promenade, ses pattes arrières usées, et suivit une route qui faisait une boucle sous un pont. C'était la seule route qui descendait. Il croisa un nouveau chien, tenu en laisse, celui-ci. Merlo se hasarda :

— *Tu sais où je peux trouver de l'eau et du sable ?*

Le second chien s'excita :

— *J'EN REVIENS ! C'EST GÉNIAL ! C'EST TOUT DROIT, SUR LE CHEMIN !*

L'humain qui le tenait abattit violemment un bout de laisse sur la truffe de l'animal qui couina. Merlo eut à peine l'occasion de remercier qu'il se fit dégager par un coup de pied sur son arrière train déjà douloureux. Il glapit et s'enfuit sans demander son reste.

Tant bien que mal, il se traîna le long du chemin.

Un bruit de fond se faisait davantage présent à ses oreilles. Si son congénère avait dit juste, cela pouvait être le bruit de l'océan. Merlo continua et déboula sur une étendue d'eau qui coulait à flots vers sa droite. Des pierres étaient éparpillées sur un sol qui chatouilla immédiatement les pattes de l'animal.

Épuisé, Merlo posa son derrière dans le sable, remua la queue à ras de terre, puis s'allongea et posa sa gueule sur ses pattes avant. Il soupira de plaisir et ferma les paupières.

# Le nez de Jean

Il ferma la fenêtre de sa chambre après avoir distingué la nouvelle lune et quelques étoiles. Il revenait du printemps des poètes et avait écouté Tahar Ben Jelloum. Il se coucha et pensait acheter quelques livres de l'auteur bientôt. Jean allait avoir 40 ans et il avait un gros nez. Un long et grand nez, opulent. Ce matin - là, comme tous les autres matins, il se regarda dans le miroir, lui et sa barbe de trois jours. Il vit les rides qui s'incrustaient jour après jour sur sa face. Il était musicien mais surtout chômeur et assez seul. Il avait bien réussi à travailler pour ce grand groupe qu'était Bouygues mais en vain. L'homme passait ses après - midi chez Suzanne. Il aimait bien ce bar, il s'y sentait bien. Il y buvait des cafés et fumait des roulées en refaisant le monde avec les habitués.

Jean s'était réveillé à 6h27 exactement. Il devait prendre le train et se rendre à Lille pour rendre visite à sa mère. Quelle belle invention ces téléphones portables multi - tâches ! Le presque quadragénaire décida de se désinscrire des réseaux sociaux. LinkedIn ne voulant pas de lui car il n'avait pas de photo de profil. Si, il avait bien emprunté une photo de Paris vu d'avion de nuit qui avait été supprimée. Ne parlons pas de Facebook et de ses pseudos - amis qu'il n'avait pas vus depuis des lustres. Il ne voulait en aucun cas montrer son visage, il n'y arrivait pas alors à quoi bon rester sur ces réseaux ? Son tarin ne s'était pas développé tout de suite. Ce n'est qu'à l'adolescence qu'il avait pris conscience de son volume. Il était long, asymétrique avec des poils qui sortaient des narines et quelques points noirs. Quelle disgrâce ! C'était son complexe, le syndrome du gros nez. Il avait bien pensé à la chirurgie esthétique et à la possibilité de s'offrir un nouveau visage. N'ayant pas l'argent pour une telle opération, son nez était de toute façon devenu lui et il était devenu son nez. Si ce dernier disparaissait, que resterait - il de lui ? Le destin allait en décider autrement.

Quelques mois auparavant, Jean commença, non sans une certaine joie, à porter un masque moche en tissu bleu : un virus venant d'une contrée lointaine était en train de contaminer les humains les obligeant à se protéger le nez et la bouche. Cette muselière représentait une privation de liberté pour certains. En revanche, pour lui c'était une petite révolution.

Il passerait inaperçu. Son gros nez caché, quelle victoire ! La vie venait de lui faire un cadeau hors de prix. Il pouvait désormais se cacher des autres..

Il arriva à la gare de Nord, rentra dans le Relay et acheta La plus haute des solitudes de Tahar Ben Jelloum. Le titre l'avait interpellé. La solitude était sa compagne, sa complice mais parfois aussi sa folie. Jean se sentait seul et ne travaillait pas, il était isolé dans sa petite existence sans ancrage. Il rêvait beaucoup et parfois même il se coupait totalement des autres comme si il souhaitait rencontrer Dieu et le grand tout. Sa mère lui disait souvent : « *Accepte – toi Jean, ton nez est l'un des symboles de la famille, ton grand – père avait le même !* » Il y avait dans cette solitude un tel désarroi que peu d'êtres la comprenaient. Peut – être un vieil ami qui pensait que les hommes ne sont pas faits pour vivre tout seul mais qu'ils ne savent pas comment faire pour vivre ensemble. Il essayait de relativiser et de s'accepter ne serait – ce qu'un peu. Car oui, il savait que tant que le petit Jean ne serait pas consolé, il ne pourrait pas s'épanouir et vivre en paix. Il aspirait à la paix. Il était encore temps, lui chuchotait sa petite voix intérieure. Ces nombreux voyages pour aller rendre visite à sa mère souffrante le fatiguaient, d'autant plus que respirer avec le masque représentait un grand défi pour le fumeur invétéré qu'il était.

Dans le train, les yeux des anonymes se scrutaient. Les regards se croisaient. Il distingua soudain un groupe de jeunes. Ils riaient en parlant fort et eux ne portaient pas le masque. Jean fixa son attention sur une fille du groupe, son regard se figea. Ses yeux étaient marrons noisette, sa bouche fine comme son nez, et son rire ressemblait à celui d'une petite fille. Elle portait une pancarte avec écrit dessus : Non au pass sanitaire ! Non à la vaccination obligatoire ! Elle se rendit compte qu'il la regardait de ses grands yeux verts interloqués. Elle s'approcha de lui et lança :

- *Tu y vas aussi à la manif ?*

Surpris, Jean lui répondit d'une voix à peine audible à cause du masque :

- *Euh, non, je n'ai pas prévu d'y aller.*

Elle sourit. Il la trouva belle. Elle qui ne le portait pas. C'est ce qui l'attira, cette fougue et son combat. Il n'était pas vacciné non plus mais il ne se battait pas. Il allait chez Suzanne, il composait un peu et bouquinait. Le train arriva en gare de Lille, sa mère devait l'attendre chez elle. Il était partagé entre l'idée d'enlever ce truc qui lui cachait le pif pour mieux respirer et fuir pour cacher sa tronche ou faire un pas vers cette belle inconnue. Une main effleura son épaule, il se retourna et croisa le regard de la jeune femme qui lui dit :

- *Allez, viens donc manifester avec nous !*

Il la regarda timidement, si elle savait que sous ce masque se cachait l'horreur, elle fuirait elle aussi. Cette obsession nasale l'avait souvent empêché de commencer des relations avec les femmes. Il était bien seul après tout, en tête à tête avec son nez. Ce membre avait pris le dessus sur lui pendant si longtemps qu'il ne savait pas comment s'y prendre pour la séduire. Cette insupportable vision de lui – même forgée par les années et les remarques désagréables des autres à l'école puis plus tard au collègue l'avaient bien amoché. Tout ceci amplifié avec l'image que véhiculait la société sur l'importance de la beauté et du pouvoir d'agir grâce aux publicités, aux catalogues et aux gens célèbres.

Il n'avait jamais eu confiance en lui, on n'apprenait pas ces choses – là eux enfants. Dès son plus jeune âge, il lui avait fallu se débrouiller et tâtonner au risque de tomber mais surtout il avait fallu se relever maintes et maintes fois. Ne pas sombrer et tenter d'exorciser le mal en l'expulsant et avec un peu de chance le transformer. C'est ce qu'il avait tenté de faire en jouant du piano. Ses mains étaient plutôt délicates et fines, sa dextérité exercée après des années de pratique où il trouvait refuge dans la musique. Il faut être le plus fort, les garçons en faisaient les frais. Et malheureusement, les filles aussi. Il la regarda, elle aussi. Tel Cyrano fou d'amour pour Roxane, il décida de l'enlever après être sorti de la gare. Il appela sa mère pour la prévenir du contre – temps et courut en direction du groupe.

- *Je préfère ça !* dit – elle en le regardant fixement. Médusé, il rangea son téléphone et la suivit.

- *Je m'appelle Keren, et toi ?*

- *Jean, répondit – il.*

Il ne put quitter ni ses yeux ni sa bouche. En fait, il passait de ses yeux à sa bouche en un quart de seconde. Il se sentait pousser des ailes. Jean était un grand romantique et un coeur d'artichaut. Là, il sut. Cette fille – là l'appréciait, malgré son nez. Il ressentit alors en lui une chaleur intense partant du ventre allant jusqu'à la gorge, une énergie nouvelle qui le poussait en avant et lui permettait de continuer à parler à la jeune femme sans se saboter. Ils manifestèrent dans Lille. Ils étaient nombreux et ils faisaient du bruit. C'était festif. Le groupe prit un verre en terrasse. Elle lui donna son numéro de téléphone.

Jean rentra chez lui le dimanche. Le trajet du retour vers la banlieue parisienne lui permit de se remettre les idées en place. Il le sentit dans ses tripes. Il était tombé en amour pour cet être, non pas d'une idée romantique de l'amour mais de cette fille douce qui l'avait vu, au – delà de son nez. Cette nouvelle perspective d'engagement contre le masque et le pass sanitaire donna soudain un sens à ses journées jusque là mornes. Il décida, les jours qui suivirent sa rencontre avec Keren d'arrêter de le porter. Il devint un hors – la – loi et jouissait de cela.

Keren était ligérienne. Ils s'envoyèrent quelques texto quand deux semaines plus tard, elle l'appela pour l'inviter à passer un week-end chez elle au Cellier. La peur s'empara de Jean quant à l'idée de ce tête – à – tête. C'était bientôt son anniversaire, Jean repensa à sa mère qui l'avait mis au monde le 1er avril 1981. Même sa date de naissance était une farce. Des poissons d'avril que les enfants aimaient célébrer en se collant des poissons en papiers dans le dos. Il reprit sa respiration et sourit quant à l'évocation de sa mère qui allait mieux. Elle avait attrapé le virus mais heureusement s'en remettait doucement. Il prit le métro direction gare Montparnasse. Il sentait que sa vie prenait un tournant mais sa peur se transformait peu à peu en excitation contrôlée. Dans le train, l'homme s'endormit quand, soudain, les annonces du contrôleur le réveillèrent : le TGV arrivait en gare d'Angers. Il ne lui restait plus qu'une demie – heure pour atteindre sa destination. Keren l'attendait sur le quai. La joie que ressentit Jean en l'apercevant annula son angoisse. Ils s'enlacèrent. Elle le conduisit au Tipi, un tiers – lieu solidaire implanté au Cellier depuis peu.

Le printemps qui s'installait amenait de la douceur et des couleurs grâce aux premières fleurs qui avaient commencé à éclore. Il faisait bon respirer l'air printanier accompagné des embruns du fleuve. Jean se sentit tout de suite à l'aise dans cet endroit. Un concert était donné. Le groupe La Rue Ketanou entonna une chanson avec quelques paroles qui émurent Jean à tel point qu'il serra fort la main de Keren : « Quand on passe à côté des autres, on passe à côté de soi - même. » Le public se mit à danser. Un verre à la main, Jean s'assit au piano accompagnant la guitare et l'accordéon en souriant.

# L'éphémère passagère

FLORENCE DANIEL

Il se souvenait ... Il y avait quelque temps déjà... C'était un dimanche...

Il se souvenait d'une jeune femme à l'allure gracile, tout juste sorti de l'adolescence.

Il se souvenait de son look punk élégant à la Vivienne Westwood, du contour de ses yeux souligné au eyeliner très, très noir ... et de ces 2 petites tâches rouges qui étaient crayonnées dans le prolongement des paupières et apportaient une note de gaieté sur ce visage blême... Malgré les frimas de ce petit matin d'hiver, elle portait une courte veste noire à capuche qui se mariait à ravir avec une jupette plissée écossaise. Ses boots rouges maculées de terre contrastaient avec le chic de sa tenue. Tout de suite repérées et summum de l'élégance pour lui, des mitaines noires résille laissaient à découvert le bout de ses doigts fins aux ongles courts et vernis en noir.

Elle était rêveuse, comme perdue dans ses pensées, seule et sans bagage...

Ils s'étaient croisés dans un train, celui de 6 h 27, ligne du TER Angers-Nantes... Pouvaient-ils parler de destin ? Lui qui n'y croyait pas jusque là... et pourtant en ce moment précis, une curieuse sensation l'avait envahi, quelque chose d'indicible. Certes, il était dans un état de somnolence dans ces premières heures de l'aube givrée, bien engoncé dans son manteau... errant entre rêve et réalité, un état qu'il appréciait particulièrement. Ensommeillé par la chaleur suffocante du train, il laissait son esprit vagabonder pensant surtout à ses récents voyages... Il rentrait au pays comme l'on dit, riche d'aventures, de rencontres... Il en avait avalé des kilomètres, vu des saisons, du Nord au Sud, d'Est en Ouest...si bien que son sac à dos éculé demandait à faire une pause! Et il avait tant de choses à raconter à ses copains, à sa mère...



Tous pensaient qu'il était atteint du syndrome de Peter Pan et aucun n'avait été surpris quand il leur avait annoncé son départ à la découverte du vaste monde! Difficile pour lui de grandir... Impossible de s'installer une fois ses études terminées, dans une vie plan-plan et de se projeter dans la vie quotidienne d'un « vrai » adulte ! Alors oui, ça avait été compliqué de quitter le cocon familial, de partir, seul, sac sur le dos. Mais il le fallait, il LUI fallait réaliser ses rêves d'enfant, rêves d'aventurier surtout, nourri de toutes ces vies merveilleuses qu'il avait lues ou inventées, le nez tout le temps fourré dans les bouquins, fuyant l'ennui de son quotidien d'écolier !

Enfant, il s'imaginait en train de fumer le calumet de la paix- sans toussoter- avec Sitting Bull, sous un Tipi au Cellier ou mieux encore, dans les grandes prairies du Far West. Il s'imaginait aussi chevaucher au grand galop, comme Ivanohé, les terres anglaises ou bien encore être sagement accroupi en compagnie de Davy Crockett près d'un feu dans les vastes forêts du Tennessee...

Puis ses lectures de « grand enfant » l'avaient persuadé de vouloir parcourir le monde tel un Vasco de Gama, une Ella Maillart, un Nicolas Bouvier et d'autres encore... Ces noms qu'il aimait tant prononcés, qui le propulsaient aussitôt vers un ailleurs, des étoiles plein les yeux. Lui ce jeune globe trotter d'aujourd'hui, idéaliste et doux rêveur, voulait pouvoir garder son âme d'enfant toujours émerveillé par de nouvelles découvertes, par les beautés naturelles du monde. Mais aussi et surtout il voulait garder intacte son envie de rencontres, d'échanges avec ces hommes et ces femmes, citoyens de la planète Terre comme lui...Et continuer de croire, coûte que coûte, en l'humanité !

Elle était descendue du train, soudainement, à l'ancienne gare d'Ingrandes-Le Fresne sur Loire -qui, depuis était devenue bibliothèque municipale, remplie des livres d'aventures de ses héros préférés, sans aucun doute ! - Tandis qu'elle marchait d'un pas léger sur le quai, sa silhouette évanescence se dissipa peu à peu dans un léger brouillard venu de la Loire qu'on devinait proche... La vitre s'était embuée et frénétiquement, du revers de sa manche, il essayait de redonner de la transparence à cette paroi qui le séparait à présent de la jeune femme. Il l'avait suivie du regard autant qu'il avait pu, subjugué par cette créature énigmatique, surgie de nulle part comme dans un songe...songe d'une nuit d'hiver ! Comme il aurait aimé lui parler, rien qu'un mot, un seul, juste pour entendre le son de sa voix avant qu'elle ne le laisse poursuivre son chemin... Un profond mystère émanait d'elle, elle semblait porter de nombreuses solitudes... Cela l'intriguait vraiment ! Et comme de l'imagination, il en avait à revendre, ça allait bon train dans sa tête ! Qui était cette créature mystérieuse et solitaire ? Quel secret cachait-elle ? Mais soudain le doute l'envahit : était-elle un personnage né de son imaginaire un peu embrumé, une créature tout juste sortie d'un manga, lui qui avait dévoré ces lectures au Japon ? Puis une angoisse : avait-il perdu un peu de sa raison au cours de quelques expériences illicites vécues en Amérique du Sud ? Pourtant non ! Il l'avait vraiment vue, vue de ses yeux vue !

Il se déplaça alors jusqu'au siège où elle était assise et là, il inspira, les yeux fermés, l'effluve de son parfum qui se dissipait peu à peu : un moment des plus suaves, inscrit à jamais dans sa mémoire... Deux de ses sens confirmaient la présence réelle de cette passagère éphémère. Il en fut pleinement rassuré et réjoui. Le retour de l'enfant prodigue, dans sa ville ligérienne d'Ancenis, fut à la hauteur de ce qu'il avait imaginé là aussi: attendu, questionné de toutes parts sur ses extraordinaires aventures, félicité, adulé presque ! Distillant du rêve à tout son entourage, il faisait du bien ...et tout aurait pu aller pour le mieux ! Mais au plus profond de son être, il se sentait insatisfait et ce rendez-vous manqué dans ce modeste TER en était la raison, lui qui avait voyagé de par le monde, à pieds, à cheval et par bien d'autres moyens de locomotion ...

N'y tenant plus, quelques jours après son « retour au bercail », bien ancré dans cette réalité et ses préoccupations qui lui rendaient la vie de plus en plus maussade, il décida qu'il...que « Peter Pan » devait croire en son destin. Alors il se mit en tête de retrouver cette belle inconnue, peut-être celle qu'il avait cherchée en vain tout autour du monde ! Incroyable qu'elle se soit présentée là, précisément, fatidiquement même, le jour de son retour, dans ce train fendant péniblement la bise de l'hiver, comme pour apporter un peu de chaleur à cette décision de retour sur les lieux de son enfance, après ces quelques années de voyages...Il commençait à se persuader qu'il n'y avait pas de hasard ! Et il avait besoin de cet espoir, de cette bouffée d'oxygène pour tenir le coup avant d'envisager, sinon, un nouveau départ.

Alors pendant plusieurs semaines, régulièrement et surtout le dimanche, comme pour célébrer un anniversaire ou comme d'autres vont à la messe, il revenait à la gare d'Ingrandes- le Fresnes écouter le bruit des trains qui ralentissaient avant leur entrée en gare, un rituel qui lui permettait d'imaginer une nouvelle rencontre avec la passagère tant espérée ! Plusieurs fois, il crût l'apercevoir, sans doute le fruit de ses désirs. L'attente était longue et souvent vaine sur le « quai des pas perdus », ainsi l'avait-il dénommé résumant ainsi la triste ironie de son sort ... Moments d'attente romantiques certes mais parfois insoutenables. Des instants nourris chaotiquement d'illusions et de désillusions. Des transitions émotionnelles à vitesse Grand V comme le train du même nom qui le décoiffait violemment à chaque passage.

Pourtant, un jour, enfin, alors qu'il commençait à perdre espoir et à vouloir renoncer à son rêve devenu depuis le plus cher, - « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé ! » C'est bien connu ! - elle fit son apparition, légère et délicate. Elle descendit lentement du TER, ses yeux noirs aussitôt plantés droit dans les siens, tels des banderilles ...Un véritable électrochoc le saisit dans tout son être, accompagné de frissons et d'une sensation de vertiges...

vertiges...Son coeur se mit à battre la chamade à l'instant même où un léger parfum qu'il reconnut aussitôt, parvint jusqu'à ses narines aux aguets. C'était bien Elle, fidèle à elle-même, avec son look surprenant, totalement assumé, qui lui allait si bien, comme un gant...résille !

Puis, après cette puissante déferlante d'émotions qui l'avait totalement chamboulé, pire que les sensations d'un tour sur le grand Huit de la Foire de Nantes, une sensation de grande plénitude l'envahit soudain.

Il se dit qu'il avait enfin trouvé sa Wendy Darling ...

Elle s'appelait Suzanne !

# Par choc

PRISCILLIA GY-GANDILLON-MOUSSIÉ

— *Papa tu fais quoi ?*

Zoé me tira par le bras, déclenchant la mécanique de mes jambes. Je montai les marches, mais mon âme bouleversée restait sur le parvis, hypnotisée. Mon champ de vision s'était concentré autour de toi. Rien que toi. Plus que toi. Jeanne. Le destin m'avait saisi là, dans l'entrée de la chapelle des Ursulines. A quelques mètres de moi, au guichet, se tenait ta silhouette familière. Tout revint dans le plus grand foutoir : nos années lycées, notre premier baiser, nos premières vacances, les petits riens et les grands tous... Et puis ce putain de jour de printemps, ta fuite, la tôle froissée, mes remords, ton amnésie, ma lâcheté. Carambolage cruel dans ma tête. Soudain, je craignis l'instant où nos regards allaient se croiser. Je savais déjà ce qui se passerait. Ou plutôt ce qui ne se passerait pas. Ta voix flûtée me parvint à mesure que nous approchions. Tu remerciais un visiteur. Ramenant une mèche derrière ton oreille, tu écoutais un instant ta collègue puis tu te tournas vers nous, dans la direction indiquée par cette femme. Ton regard se posa quelque part sous les voûtes. Puis tes yeux mordorés me passèrent dessus sans s'arrêter pour fixer un autre point. Dix ans plus tard, la vie me poignardait une nouvelle fois.

\*

J'effleurai ta main en récupérant mon billet. Frisson. Tu remplis ton registre. J'étais un visiteur. Le vingt-sixième. Inspirant profondément, je me jetai à l'eau :

— *Vous n'avez pas de chaise. Vous restez tout l'après-midi debout ?*

Tu levas la tête vers moi et me regardas enfin. Une douleur incommensurable me foudroya : même les yeux dans les yeux, je restais un inconnu.

— *Oui, j'aime ça, répondis-tu dans un délicieux sourire.*

Je sais, aurais-je aimé te dire. Avec difficulté, je ne laissai rien paraître de mon trouble :

— *Ça doit être agréable de reposer vos jambes une fois la journée terminée. On ne savoure le plaisir qu'après avoir enduré la douleur.*

Soudainement intéressée, tu soufflas être complètement d'accord. Puis tu scrutas la file derrière moi. Il y avait beaucoup de monde, accélère mon gars.

— *Accepteriez-vous de partager ce moment avec moi ce soir ? - J'hésitai un court instant, était-ce honnête ce que je m'apprêtais à faire ? Mais après tout, pourquoi n'aurais-je pas le droit à une seconde chance ? - On sert un très bon malvoisie tout près d'ici et c'est ouvert le dimanche.*

— *Oh j'adore le malvoisie. C'est mon vin préféré.*

Je réprimai un sourire. Tes dents mordirent furtivement ta lèvre inférieure comme si tu regrettais cette confiance. Toujours diablement sexy. Une houle exquise inonda mon bas ventre. Dans la naissance de ton cou, je voyais palpiter ton émotion. Et juste à droite, sous ton chemisier, une bretelle fine et satinée que j'avais déjà fait glisser. Je déglutis discrètement, ma gorge était si sèche.

— *Nous fermons à 19h, ce ne serait pas avant 19h30. Et je ne pourrai pas rester longtemps.*

— *D'autres obligations ?*

— *Oui.*

Je n'en saurais pas plus.

— *Ce sera parfait.*

— *Je vous souhaite de passer un bon moment aux Ursulines. Suzanne reste à votre disposition si vous avez des questions.*

Tu mis fin très professionnellement à ce que tu ne savais pas être nos retrouvailles.

— *Merci, à ce soir donc. Dans six heures et vingt-sept minutes exactement.*

Tu acquiesças et accueillis la famille impatiente derrière moi. Zoé entreprit de butiner chaque oeuvre, papillonnant dans les allées. J'errai.

\*

Je m'étais installé à la même table qu'à notre habitude. Habitude violemment projetée dans le passé, comme ta voiture contre ce platane, le 31 mars 2013. Lorsque tu entras dans le bar, il te fallut un temps un peu trop long pour me trouver. Le poignard gagna quelques centimètres dans ma chair. Je te regardai venir à moi. Je n'aimais pas la légère différence dans ta démarche. Me levant, je tirai ta chaise.

— *Merci, soupiras-tu.*

Le spectacle de ton corps qui s'abandonnait s'offrit à mes yeux. Tes bras tombèrent de chaque côté des accoudoirs. Sexe d'homme après l'extase. Les boutons de ton corsage tirèrent le tissu, ouvrant des fenêtres sur ta peau crayeuse pendant que tes cuisses, oppressées, criaient l'étroitesse de ton jean.

— *Bien assise ?*

— *Oh que oui ! Mes jambes en tremblent. Quel bonheur.*

Mais tu te redressas trop vite. Pudeur ? Tu t'étais laissé aller bien des fois à moi pourtant.

— *Vous n'étiez pas accompagné d'une petite fille ?*

— *Elle passe la soirée chez sa grand-mère.*

— *Ah. Tu observas ensuite la pluie en train de marteler la vitre et j'en profitai pour te dévorer des yeux encore. Sans transition, tu m'interrogeas de nouveau : qu'est-ce qui vous a donné envie de visiter cette exposition ?*

— *Son nom. « Voyages » et « solitudes » ne vont pas ensemble selon moi.*

— *Vraiment ? Surprenant...*

Ta main s'était posée non loin de la mienne. J'eus envie de la caresser, comme avant. Antonio déposa à cet instant notre commande sans me laisser le temps de développer.

— *Madame, Monsieur, malvoisie du Domaine des Galloires.*

In vino veritas ? Nous trinquâmes alors silencieusement. Puis, tu inspiras le vin. Le coeur battant, j'attendais le moment où le liquide allait entrer en contact avec tes papilles et ta mémoire. Malgré cela, je tentai d'expliquer mon opinion. Tes yeux plongés dans les miens, tu m'écoutais vraiment. Enfin, tu l'aspiras. Ta langue joua avec entre deux petites bouffées d'air. Moi, je retins mon souffle.

— *Il est divin !*

— *Oui ?*

— *Ah vraiment. Je n'ai jamais rien bu de pareil.*

Rien bu de pareil ? J'en avais la nausée.

\*

Lorsque vint le moment de se quitter, il pleuvait toujours. Je proposai de te raccompagner, même si tu habitais tout près. Dans la portière, l'album Nord sud. Dernière carte ? Paris risqué. Je glissai le CD dans le lecteur. Ta ceinture enclenchée, tu entrelaças tes doigts devant toi et je nous revis sur la route de Bréhat. Ta robe légère et courte, ma main glissant dessous. Tu n'avais pas bronché, éloignant tes genoux l'un de l'autre, cette fois-là. Le premier titre commença. J'allumai le moteur et manoeuvrai pour sortir du parking. Notre morceau devrait débiter au début de ta rue.

— *Vous habitez Ancenis ?*

— *Non Oudon. Face à la boulangerie. Mais ça m'aurait plu de vivre entre Loire et Quartier Libre.*

Le solo. Il restait une minute, pas plus.

— *Je pense qu'il y a beaucoup d'endroits où l'on pourrait se sentir bien par ici. Moi j'aime la proximité avec le monde, le bruit de la vie, les logements exigus et mitoyens Ma meilleure amie appelle ça le syndrome de Jeanne. C'est mon prénom.*

Tu semblais de plus en plus détendue

— *Très joli.*

— *Merci. Et vous d'ailleurs ? On ne s'est pas présentés ?*

— *C'est vrai. Bruno.*

J'espérais ne pas avoir à le faire Jeanne. Soudain la musique se tut. L'intermède silencieux dura des secondes trop longues. Quand les notes suivantes retentirent, je me garai devant chez toi. Fixant mon volant, je sentis naître une tension dans la voiture. J'hésitai, puis en même temps que le quatuor entama son chant, je me décidai à t'affronter. Ce que je vis me figea. Il y eut d'abord de la surprise sur ton visage, puis très vite de la panique qui se mua en terreur. Mes doigts devenus moites glissèrent du volant pour se raccrocher à toi. Je voulais te serrer contre moi, te sentir, te posséder, que tu ne m'échappes plus. Mais tu me repoussas et tentas de te détacher. Abasourdi, je te regardai t'énerver sur la ceinture sans parvenir à te délivrer, puis tambouriner à la fenêtre. Je devins hors-de-contrôle, ma sidération laissa place à l'excitation. Je posai une main dans ton dos. Tu crias si fort que j'en sursautai. Tes yeux révulsés se plantèrent dans les miens comme un animal pris au piège. Tu réussis enfin à défaire la ceinture, ouvris violemment la porte. Le poignard me transperça les entrailles. Tu n'allais pas partir comme ça encore ! La colère envahissait mes veines. Je plongeai vers toi. Ma main, étau avide de sa proie, se referma dans le vide. A nouveau, tu ne fus plus qu'une silhouette. Courant, perdue, s'effaçant dans la rue sombre sous le rideau de pluie. Tu te souvenais. Oh que oui, tu te souvenais. Mais pas des bons moments.

# Pierrot de la Lune à la Lune

FRÉDÉRIC SATTLER

*« Pluton ! L'heure Saturne... Allez, encore Neptune petite Jupiter ! Un Mars et ça repart ! »*

Pierrot avait tendance à traîner au bar de la Lune les soirs de trop plein... ça commençait par l'achat d'un ticket Astro, d'un demi, et il n'y avait pas besoin d'une année-lumière pour que Mercure soit atteint. Un Monaco suivi d'un Ricard, un Sauvignon et un Picon, et la pression montait jusqu'au bouquet final...

C'est sa Suzanne qui allait lui shampouiner la tête, lui passer un savon, un sacré Cadum même !

Ce ne sont pas des cierges à la Chapelle des Ursulines, où il garait sa mobylette, qui allaient lui sauver la mise. Depuis quelques temps, de messes point. Il avait plus de chance d'y croiser des courants d'air qu'un guide de conscience. On y étalait désormais de l'art contemporain (sortes d'ovnis artistiques) dans la nef dépouillée de ses oripeaux.

Dans la vie, la régularité ne paie pas toujours. La preuve, il s'y connaît en constance, le Pierrot : jamais il n'a dévié d'un pouce. Lever tous les matins à 6h27, pas trop d'études, pas trop de travail, pas trop de bruit, pas trop de femmes, pas de voyages.

Un destin morne et rabougri, sans boussole pour donner un Nord qu'il a perdu depuis bien longtemps ; en supposant qu'il l'ait connu un jour. Pas d'étoile polaire, pas de berger, rien ! Un grand vide, comme un dimanche de novembre pluvieux dans une ville de plaine quelconque. Comme les verres alignés devant ses yeux, là sur le bar.

*« Pierrot... ? Pierrot ! Tu dors, ma parole... »*. Jean-Pierre, le patron est au bout de sa journée. Il a torchonné tous ses verres, remis les étiquettes de ses bouteilles bien devant - une petite maniaquerie pour un bar de quartier loin d'être luxueux - et commencé à éteindre la moitié des ampoules. Il a aussi baissé le son de la radio qui diffuse à longueur de journée ses tubes empruntés à des temps plus ou moins lointains, aux moments de gloire de ses clients. Là, l'Affaire Louis Trio module *« Chic Planète, dansons dessus... »* et Pierrot est parti bien loin. Lui qui s'endort généralement dans son lit, la tête bien calée sur son oreiller, là sur le zinc, c'est décollage immédiat ! Il survole un monde parallèle, plus coloré.



C'est Las Vegas, ou Los Angeles, ou peut-être bien Saint-Jean-de-Monts, finalement. Un type sort d'un immeuble, élégant avec son haut de forme, un piercing dans le nez, une lime à ongles dans sa poche. Il salue les commerçants sur le pas de leur porte, ses voisins sur le trottoir, les passants intrigués par ce type aux allures de vieux banquier. C'est dimanche, le ciel est dégagé, le soleil brille, l'air est frais. Il porte fier ses 88 ans, il sautille, il vole, comme s'il marchait sur la lune. Pierrot sourit au zinc pendant qu'il rêve. Il vient de voir le nom de son quidam sur la plaque fixée au mur : Pierre – Poète artiste astrologue. En regardant de plus près cet énergumène semblant atteint du syndrome de Peter Pan, Pierrot voit une sorte de double, une possibilité d'évasion de son quotidien. Et son sourire s'élargit encore un peu plus...

C'est ce moment que choisit Lucette, une collègue de comptoir, ivre morte elle aussi – soit dit en passant – pour se jeter sur notre dormeur-rêveur! – «Pierrot ! Oh... ! Pierrot ! J'ai un truc à te dire ! Allez, réveille-toi ! Et toi, JP – Jean-Pierre, le patron – aide moi à le remettre sur pieds au lieu de serpillier ! C'est super important... un message top secret de la NASA ! » Et Pierrot est réveillé par une dernière bourrade qui lui fait comme s'il avait percuté le mur du son de face. Sauf que là, c'est la Lucette, bien énervée, qui continue de le secouer en lui hurlant qu'elle peut lire l'avenir et que là, elle a un truc pour lui. Ça commence à faire beaucoup de secousses et de bruit pour le pauvre diable de Pierrot.

- « Oh... ! OOOhhh... ! Mais c'est quoi ce fracas d'entrée dans l'atmosphère ? Vous pouvez pas me laisser un peu d'oxygène ? Ça y est ? C'est plus possible de rêver un peu ? »

Et Lucette, qui sent une ouverture d'espace-temps, s'engouffre dans la faille et commence à faire une mise à jour à un astronaute d'opérette qui aurait atterri en catastrophe après une perte de connaissance de plusieurs heures.

Comme un débriefing après un vol. Lucette se lance, relance, ne laisse pas un instant de répit. Pierrot se redresse tout doucement, par à-coups, par saccades, finit par donner l'impression qu'il est sur une rampe de lancement. Mais que peut-elle bien lui dire ? Un mécanisme semble s'enclencher et le pauvre pilote fatigué pourrait désormais ressembler à un Thomas Pesquet paré pour l'aventure, presque...

Et tout à coup, une étincelle, les réacteurs commencent à cracher des flammes, de la fumée s'échappe de dessous le comptoir et Pierre s'éjecte soudainement, sort comme une fusée, visiblement pressé de laisser derrière lui ce décor et ces personnages de série B, ou magnétiquement attiré par une nouvelle mission. Ses neurones sont activés par le rêve, et le corps agité par le réveil brutal sur le tabouret du bar. Il cherche une galaxie plus accueillante, plus douce, plus calme avant d'envisager affronter le système solaire Suzanne qui, à l'heure qu'il est, doit continuer à bouillonner.

Il est tard, une nuit claire, les étoiles tentent de la disputer à la lune qui brille. Sur sa piste de décollage, son bout de trottoir mouillé, Pierrot se propulse tant bien que mal, remonte la rue comme en apesanteur et s'arrête devant le petit restaurant asiatique qui brille sur le chemin du retour. Il est presque arrivé chez-lui mais un élan irrésistible le pousse à rentrer dans ce qui ressemble à un placard éclairé de mille feux, rempli de victuailles qui s'empilent sur des étagères jusqu'en haut des murs.

Il y a juste la place pour une petite vitrine réfrigérée dans l'axe de la porte, et trois sièges surélevés qui permettent de s'appuyer sur une planche qui sert de tablette sur un côté de la pièce.

C'est clair, aussi brillant que les emballages métallisés des nouilles déshydratées aux goûts improbables qui s'amoncellent autour de lui. Aussi lumineux que le néon claquant qui inonde ce minuscule cargo étalant sa cargaison « made in China ». Pierrot sent une nouvelle énergie dans sa tuyauterie, une envie de conquête spatiale, d'aventures intergalactiques. Son semi burnout, Pierre le vieux fou excentrique de son rêve, les prédictions survitaminées de Lucette, l'éclat de la lune dans le caniveau, les projecteurs mégawattés du bouiboui, l'air de la sonate au clair de lune qui lui trotte dans la tête... il n'y a pas de hasard : une nouvelle ère est arrivée. Même les nems gris à peine réhaussés d'une feuille de salade verte sous blister lui font penser aux rations de survie qui lui serviront de carburant dans son épopée.

Bouche essuyée, baguettes ramassées dans l'assiette décorée, patronne rapidement saluée. Pierrot est prêt pour sa nouvelle mission. Il sort, tourne à droite dans la rue, marche d'un air déterminé jusque chez-lui et s'enferme dans son garage. Il entend Suzanne gronder au moment où il termine de faire coulisser la porte dans un bruit d'enfer. L'Enfer, il en prend peut-être le chemin. Mais en cet instant, il a plutôt envie de fuir celui de son quotidien. Alors il se met au boulot. Et d'abord papier, crayon, dessiner, raturer, gommer, tracer... puis le bois, mesurer, scier, percer, assembler, poncer... du métal, découper, tordre, ajuster, visser, riveter, souder... En le trouvant ainsi, on aurait pu reconnaître un être hybride entre Léonard de Vinci, Géo Trouvetout, le Facteur Cheval et Wallace (de Wallace et Gromit), voire le Doc de Retour vers le Futur... plus faim, plus soif, plus de contact avec l'extérieur. Ca y est, Pierrot a enfin l'énergie nécessaire pour s'extraire de sa condition, il a le matériel (ou presque) et confiance en son savoir-faire et son moyen, ce sera une fusée ! Pas de demi-mesure, rien que ça : un engin spatial fait maison, dans sa maison.

A un moment, alors que la fièvre retombe un peu, Pierrot a la sensation de perdre pied et de s'effondrer. L'idée qu'il doive embarquer Suzanne lui a traversé l'esprit. Leur relation n'étant pas fluide ces derniers temps : ça bug.

Alors il met les bouchées doubles, ce disant que ce serait une magnifique occasion de raviver la flamme. Il reprend de plus belle afin de boucler son projet au plus vite. Plus la fusée prend forme sous ses mains et devant ses yeux, plus Pierrot se redresse, porte de plus en plus fier son bleu de travail, comme une combinaison.

Une dernière baisse de tension alors qu'il finit de souder le nez de la fusée, et il se sent prêt à proposer à Suzanne une place de copilote.

Mi conquérant, mi timide, conscient de l'Everest qui l'attend, il gravit lentement les marches en bois qui mènent au logement. Comme en proie au mal de l'altitude, il fait une pause au moment où il pose la main sur la porte qui le sépare de la suite de son aventure. Il inspire un grand coup et apparaît sur le palier. Suzanne est là. Tout son corps exprime la curiosité, l'impatience, l'incrédulité. Pierrot ne voit aucune colère, aucune animosité dans ses yeux.

Alors il lui tend la main et lui lança : « viens Suzanne, on y va ! »

Lorsque son syndrome réapparaît une nouvelle fois (vertige, sueur au front, baisse de tension), le bruit de la fusée est tellement assourdissant qu'il ne s'en préoccupe pas. Il ne serait pas dit qu'il avait reculé au dernier moment. Pierrot enlevait Suzanne pour l'emmener avec lui dans le désert des solitudes sur la face cachée de la Lune.

Les turboréacteurs du vaisseau atteignent leur pleine puissance.

« Je t'aime, et je t'emmène ma Suzanne » crie Pierrot

« Je t'aime aussi, mon Pierrot » hurle Suzanne

« 5-4-3-2-1 » décompte Pierrot

« T'es prête ? »

« Go ! »

Au moment où l'aéronef s'élève, pas plus l'un que l'autre n'est préparé à ce moment.

Et Pierrot se demande s'il a envie d'arrêter les bipbips du réveil ou s'il ne ferait pas bien de reporter le moment d'atterrir.

# Se consumer

Neuf mois, plus de neuf mois qu'elle ne dormait plus ou presque. Pour une grosse dormeuse, cela relevait du miracle. Elle percevait cependant que ce miracle ne durerait pas bien longtemps. Des signes, d'abord infimes et qu'elle n'avait pas su détecter se multipliaient, s'entremêlaient et formaient à présent une solide corde bel et bien visible, à laquelle elle était comme suspendue au-dessus du vide.

Cette corde la maintenait au-dessus du gouffre mais déjà son corps commençait à montrer des signes de faiblesse, une douleur de plus en plus présente lui écrasait aussi la gorge, les poumons... Elle était à fleur de peau, ne savait plus décoder le réel, sentait qu'elle perdait son discernement, se demandait même à chaque instant si elle n'était pas en train de perdre la raison. Il était clair pour Suzanne qu'il lui fallait trouver de l'aide ou elle tomberait.

Elle était assise sur un gros rocher et ressentait presque ce rocher diffuser des ondes, comme des vagues de chaleur. Elle leva les yeux et aperçut au loin un oiseau survoler lentement l'étang de la Provostière. Sa respiration s'allongea et elle ressentit un léger apaisement, fugace mais tangible.

Comment n'avait-elle pas réagi plus tôt ? Pourquoi s'était-elle aussi peu écoutée : d'abord ces problèmes de sommeil, l'intranquillité de l'esprit devenue quasi permanente, puis soudainement, le manque d'appétit, la désorganisation de ses actions, son cerveau qui se déconnectait du réel par intermittence, le coeur qui s'emballait de plus en plus souvent, sa poitrine qui l'oppressait de façon permanente, la transpiration excessive, et par-dessus tout l'incapacité à prendre du recul, à ne pas tout rapporter à sa situation.

Elle avait pensé que ce nouvel emploi, riche en nouveautés, son environnement si différent de ce qu'elle avait connu jusqu'alors était la cause de ses insomnies. La stimulation intellectuelle, l'envie de faire ses preuves, et l'open space si difficile à supporter pour elle, tout cela pouvait constituer une explication à cet état de veille prolongée qui dominait sa vie.

Elle n'avait pas vu les signes et elle s'en voulait. Ses plaques rouges sur sa peau depuis plusieurs mois... Et si son corps était en train de l'alerter, lui disait de fuir, que cet environnement était nocif pour elle ? Et si elle était en train de perdre les pédales ? Elle se croyait suivie en dehors de ses heures de travail par un des sbires de l'entreprise. Elle ne comprenait plus ce que lui disaient ses collègues, ses proches. Une seule phrase pouvait la tenir en éveil une nuit entière : Qu'a-t-il voulu dire ? Que sous-entendait-il ? Est-ce une façon de me faire un reproche, de me transmettre un message ?

Même son conjoint lui devenait suspect. Il avait soudain changé de coiffure: plus ras sur les côtés. Ça lui donnait, avec cette barbe fraîchement taillée, un air de gangster, d'homme violent et malveillant. Elle ne savait plus quoi dire à qui ? Elle était tellement seule et elle avait tellement peur.

Cette pause dans la nature ne lui avait pas apporté l'effet escompté. Elle quitta les bords de l'étang déçue de constater que le calme du paysage n'avait cette fois-ci pas fait cesser le petit vélo dans sa tête, qui pédalait, qui pédalait, qui perdait les pédales.

A 10h30, elle se dirigea vers sa voiture, elle serait un peu en avance au rendez-vous avec le magnétiseur qu' Edwige lui avait conseillé d'aller voir.

\*

Le sourire sur son visage, sa chaleur humaine. Ses gestes protecteurs. Les vagues de bien-être qui l'envahissent. Son regard si touchant, si perçant. Le nuage gris au-dessus sa tête qui s'est éloigné et la phrase qu'il lui dit : « Tu étais sur le point de rejoindre ton père. Mais il ne t'attend pas. Tu restes ici, lui doit partir. Il t'aime. » Elle reste scotchée, sans voix, les larmes aux yeux. Il ne la connaît pas, il ne sait rien de son histoire.

Comment a-t-il pu toucher la vérité d'aussi prêt ?

Elle se sent plus légère quand elle sort de chez lui, elle flotte, le poids sur sa poitrine s'est allégé, sa solitude dans cette épreuve est moins lourde à porter. Une phrase lui tourne dans la tête : « Ecoute ton intuition, ne te laisse pas faire, défends-toi. »

\*

Il est six heures vingt-sept, cela fait deux heures qu'elle ne dort plus, elle rêve éveillée, elle se prépare à reprendre le travail aujourd'hui. Quatre jours à tenir et elle sera en congés. Elle partira en voyage, en Afrique !

Ça y est, elle pénètre dans ce lieu sombre, froid et électrique. Elle est à peine installée à son poste de travail que la tension monte en elle, elle se met à transpirer, elle a du mal à se concentrer, elle perçoit tous les bruits, tous les mouvements, toutes les énergies qui circulent autour d'elle. La porte qui grince, le mouvement de l'air à chaque passage d'un collègue dans l'allée, l'odeur si forte de la moquette poussiéreuse, le clapotis des touches qu'on frappe, les discussions, le brouhaha. Son écran palpite, les fenêtres de son ordinateur se superposent, s'interchangent, lui flashent au visage.

Elle commence des mails, ouvre des dossiers, elle les perd avant de les terminer, les cherche dans ses brouillons, ne les trouve plus. Elle saute d'une fenêtre à une autre, elle ne parvient plus à lire, elle vacille, sa tête tourne.

Suzanne entre en salle de pause, elle croise un collègue et l'entend dire à son voisin : « Je ne sais pas qui manipule qui ». Sa colonne vertébrale est parcourue de frissons. Elle ne comprend pas si cette phrase lui est adressée. Les discussions sont énigmatiques, tout le monde semble comprendre sauf elle. Les regards se tournent vers elle puis vers son chef. Une animosité dirigée vers lui est palpable. Dans les toilettes, après la pause, sa collègue lui redemande si son chef l'a malmenée ! Elle ne comprend rien. Elle ne veut plus chercher à comprendre. Elle a peur, elle fuit.

Elle rentre et tente de commencer à préparer les bagages pour le voyage. Tout est au ralenti. Tout lui prend une éternité. Elle reçoit un message de son ami qui vit en Afrique qui lui dit d'emmener des gourdes. Elle se demande si c'est un message codé. S'il ne lui indique pas qu'un plan pour l'éloigner de son conjoint malveillant n'est pas derrière tout ça. Tout fait enfin sens. Elle pense ensuite à ses amis de Nantes qui lui prêtent leur maison la veille du départ. Elle leur écrit alors un message et demande s'ils peuvent lui prêter des gourdes. La réponse ne tarde pas. Elle en trouvera dans le placard. Elle s'imagine que lors de l'excursion prévue dans le parc national au Nord du pays, un convoi viendra l'enlever et lui fera passer la frontière. Elle sent le reproche de son ami Africain à travers le message suivant : « laisse les gourdes, nous en avons ». Elle se dit qu'il n'est finalement pas dans son camp et qu'il a compris que sa femme et elle avaient l'intention de s'enfuir, de s'extraire de leur domination masculine mais qu'il a tout compris et qu'il fera le nécessaire pour que cela ne se produise pas... Au journal télé, le soir, elle voit un reportage sur les jihadistes qui roulent tous en pick-up Toyota. Elle tremble. Tout est lié, le complot vient de son employeur. Ils sont de mèche avec son ami Africain. Ils viendront l'enlever dans le désert au moment où elle tentera de fuir, le pick up Toyota poussiéreux la fera échouer juste avant d'atteindre la frontière. Elle évoque avec le psychologue l'impression que tout est lié à son histoire, de la moindre émission de radio au dernier Walt Disney visionné avec ses enfants, tout lui transmet des messages. Il la rassure et lui dit que c'est normal. C'est le but de l'art, de nous aider à vivre. Il lui parle encore du syndrome de stress post-traumatique dont elle semble souffrir et qui aurait été ravivé par un choc émotionnel. Elle se sent entendue.

\*

La lumière ocre, le sourire des gens, la beauté des paysages. L'Afrique! Les voyages la bercent, l'inspirent. Elle n'a plus peur malgré les nombreux véhicules Toyota qui circulent ici. Elle a repris confiance grâce au soleil et à l'éloignement.

Son amie prend soin d'elle, l'emmène au yoga, lui offre une séance de reiki. La praticienne perçoit son état alarmant, elle lui dit en fin de séance: « Écrivez pour les enfants, je ne sais pas pourquoi mais écrivez pour les enfants ». C'est étonnant car, la veille, en voiture, lors d'un jeu avec les enfants, elle avait inventé toute une histoire qui tenait la route, elle s'en souvient dans les moindres détails. L'histoire d'un chat qui vit dans la solitude et rejoint une ruelle sombre où vivent des tas de chats bagarreurs. Son arrivée va bousculer la vie de cette tribu en leur montrant le pouvoir de l'art. Elle danse tous les soirs sur un fil téléphonique et les bagarres s'estompent peu à peu, à mesure que le public s'épaissit. Ce chat a la force de rester lui-même, de cultiver sa différence, d'ignorer les critiques, de briller dans la pénombre de cette ruelle. Faut-il qu'elle rédige cette histoire ? Ou bien doit-elle écrire SON histoire afin de laisser à ses enfants la possibilité de comprendre leur mère lorsqu'elle sera partie pour toujours ? Son destin était-il celui d'écrire ? Elle y avait souvent rêvé mais n'avait jamais osé, ne s'y sentait pas autorisée, ne se sentait pas légitime.

\*

Dimanche soir : demain, retour au travail. Elle fera ce qu'il faut pour que cela tienne. Elle a pris suffisamment de distance en Afrique pour revenir plus forte mais consciente de ses faiblesses et de ses forces. Elle savourera ses solitudes méridiennes, ne restera pas le midi sur site, ira manger seule ou nager. Elle portera son casque anti-bruit. Elle fuira les gens qui la mettent mal à l'aise. Elle fera plus de sport. Elle cultivera sa différence, sans se justifier, entretiendra son bien-être.

Un nouveau départ. Le début d'une renaissance, qui prendra plusieurs années, fera des ratés, mais deviendra de plus en plus lumineuse. La faible lueur qui vacillait deviendra une flamme vive qui la réchauffera peu à peu et lui permettra d'éclore aux premières lignes de ce récit.

# S'engager

ELENA ROUSSEAU

10h02, j'ouvris les yeux.

Comme à son habitude depuis plusieurs jours, Boule était nichée en moi ; si je prêtais l'oreille, l'entendrais-je ronronner ?

Boule, comme je la nomme et on applaudira l'effort de réflexion, est cette familière petite sensation au creux de l'estomac, étrange fruit d'une crainte et d'une excitation. Nous ne sommes pas vraiment amies Boule et moi, enfin.. pouvons-nous réellement parler d'amitié ? Il conviendrait mieux de nommer cela : «domination/soumission» - non, trop SM - plutôt «cohabitation et apprivoisement» - voilà qui est mieux. Ainsi, je tente d'accepter son arrivée, de faire avec, en la prenant en main pour ne pas me transformer en pelote de nerf - entendez, par là : je m'essaye à la méditation à chacun de mes réveils. Pour l'instant, cela ne marche guère.

Tantôt c'est la crainte qui se fait capitaine de la journée, tantôt l'excitation. Le responsable : mon futur mariage.

Quand Boule est entrée dans ma vie, je n'ai d'abord pas compris ce qui m'arrivait. Excitée comme une puce, ça, je m'y attendais et m'en réjouissais mais la crainte... je n'avais pas anticipé cet état. J'ai d'abord mis cela sur le dos de tout ce que nous avons à préparer et effectivement, j'étais fréquemment éreintée par ce charmant champ de bataille qu'est la préparation d'un mariage mais la crainte que Boule me faisait ressentir était d'un autre ordre, quelque chose que je ne parvenais pas réellement à identifier, peut-être ce que ma mère entendait par «tu sais, la promesse d'une union peut faire naître de nombreux doutes chez les futurs mariés, ce n'est quand même pas rien de sceller un tel pacte pour je ne sais combien d'années, il est donc normal que ton cerveau s'agite et que ton corps fait naître en toi des hésitations inconfortables», ma foi, on dira qu'elle a raison



Pourtant, je sais que je veux épouser Alex et je rêve de me marier : la dernière marche à atteindre, le triomphe d'une belle relation stable après avoir rampé dans d'anciennes relations amoureuses et cela, il n'y a qu'Alex pour me l'offrir. Et moi, je dois avouer que je déplacerais des montagnes pour qu'il se sente bien à mes côtés, soutenu et apaisé.

En parlant du loup, en voilà la queue.. tiens, c'est l'excitation qui est le capitaine aujourd'hui. Mon chéri déposa un baiser sur mon front alors que je rêvais de tout, sauf d'un baiser sur mon front : «*Tu ne veux pas m'embrasser autre part ? - T'as appelé le traîtreur ?*». Alex avait sa manière à lui de gérer les événements, surtout ceux contrariants ou importants. Dès qu'il devait organiser une réunion, satisfaire le cahier des charges d'un.e client.e ou encore composer avec un.e collègue un peu désinvolte, il suait le stress et avait besoin de s'en décharger, ce que je comprenais parfaitement : on se sent parfois plus léger une fois notre état partagé. Ainsi, il pestait, faisait les cent pas, me prenait à parti, bouillonnait. Il réagissait également comme cela lorsqu'on recevait des pubs malgré l'écriteau sur notre boîte ou lorsque les voisins ne répondaient pas à son salut. Il avait à coeur de bien faire et que l'on fasse preuve de respect. Il faisait corps avec ses valeurs, c'est ce qui m'avait fait tomber sous le charme, même si je me serais bien passé de la mauvaise humeur qui allait avec et de cette lueur de cinglé qu'il avait dans les yeux parfois, tant il s'énervait. En revanche, je détestais au plus haut point lorsqu'il insultait vulgairement sa mère, j'avais beau le lui dire, il me rétorquait : «*Suz, t'es adorable mais j'peux te jurer que tu ne vois qu'une facette d'elle...si tu connaissais son vrai visage, tu m'donnerais raison. Et puis, tout le monde insulte de nos jours ; c'est la spécialité de notre siècle*». J'acquiesçais en silence mais cela me dérangeait quand même. Pour autant, j'avais espoir de lui faire réaliser la gravité de ses propos, d'ailleurs il y avait du progrès : désormais, il ne jurait plus qu'une fois sur deux.

«*Si mais je suis tombée sur la messagerie, j'ai laissé un message bien sûr mais je crois déjà te l'avoir dit hier...*» - «*Bah justement, c'était hier, t'as pas rappelé depuis ?!*». J'aimerais qu'Alex soit plus relax pour la préparation du mariage ; d'accord, j'ai parlé de champ de bataille mais même si tout n'est pas simple, on pourrait, je ne sais pas, en rire ? Au lieu de gaspiller de l'énergie dans des drames futiles. Souffle, Suzanne, souffle, tout va bien se passer. Vous l'aurez compris, je suis l'arbre du couple, bien ancré dans ses racines pour affronter toutes les tempêtes à venir.

Je l'entends maugréer dans son coin, dans la salle de bain, ce qui m'arrache un sourire - «*Non seulement je ne t'entends pas mais en plus, tu prends trop de temps Mimi*». Un silence puis le bruit d'un verre que l'on brise, celui du porte-savon ; c'est lui qui vient de l'éclater au sol. Comme le précédent quand sa mère lui avait annoncé qu'elle n'avait pas encore participé à la cagnotte du mariage. Excédée par son attitude puérile, je soupire. Il sort, le regard fumant et, pris dans son pas de course d'ours mal léché, il me heurte. Je me prends le coin du meuble violemment dans la hanche. Il se retourne. J'ai le souffle coupé. Impassible, il me sonde. «*Bah, t'excuse pas surtout !*» parviens-je à articuler. Il me toise, sans me répondre ; est-ce un rictus narquois que j'aperçois au coin de ses lèvres ? Et ce regard...

Une pensée, longtemps rejetée, s'impose alors de plein fouet : comment réagira-t-il le jour où ce ne sera pas sa mère mais moi qui l'irritera un peu trop ? Est-ce un préquel ? Les yeux ne sont-ils pas le miroir de l'âme ?

10h02, «*Madame Suzanne Aurore Faure, voulez-vous prendre pour époux Monsieur Alex Martin Faivre ? - Oui, je le veux*»

Notre voyage de noces nous transporta de l'authentique au dépaysant. Nous l'avions commencé à Ligné, dont j'étais originaire. Officiellement, nous avons décidé de refaire tout le circuit du vin : de la naissance d'une grappe à l'explosion des sens que provoquait la rencontre entre nos papilles et ce doux breuvage. Concrètement, on se baladait dans les vignes et on se soulait ; sérieusement, au point de scander à chaque verre : vive les vignes alignées, vive les vignes à Ligné ! C'était grisant, à l'image de nos étreintes passionnées, enfin...quand on parvenait à se déshabiller. Et nous l'avions terminé à Lanzarote où nous nous étions perdus dans les contemplations des forces et merveilles de la nature : des ribambelles de cactus aux majestueux volcans, en passant par cette sublime plage de sable noir. Je peux affirmer que pendant ces voyages, j'ai effleuré de mes doigts un rêve éveillé ; mais les songes sont éphémères.

Ce que m'avait laissé apercevoir Alex ce jour-là n'était qu'un sombre présage. Pourtant, je m'étais dit qu'il détestait sa mère tandis que moi, il m'aimait, il ne me ferait jamais rien ! Une spirale infernale m'attendait à notre retour.

Tu ne me soutiens jamais, une claque, pardon mon amour, c'est les nerfs et cette putain de réu de demain, tu sais à quel point y'a de l'enjeu derrière mais pardon mon amour, pardon, ça se reproduira plus jamais, souffle Suzanne, tu l'as toujours connu un peu borderline dans sa gestion du stress et il est particulièrement à cran en ce moment, soutiens-le dans cette nouvelle épreuve, bon sang, plus jamais mon coeur, promets-le moi, plus jamais j'te le promets, se faire bousculer, la main aux fesses puis la main dans la gueule, avoue que t'aimerais coucher avec un autre, je t'ai vu mater mon chef la dernière fois, souffle Suzanne, tu ne le mérites pas mais peut-être que tu as un peu trop regardé son patron.. non mais tu t'entends, ton indulgence et ta façon d'être dans la nuance te perdront Suz, reprends-toi, cheveux tirés, crachats sur le visage, morsures sur la main, pauvre traînée va, t'es incapable de m'apporter autant que je t'apporte, t'as vu où j'en suis moi, j'ai du mérite, j'ai travaillé pour en arriver là et toi tu peux en dire autant tu crois ?! REGARDE MOI QUAND J'TE PARLE SALOPE ; je ne peux pas, j'arrive à peine à ouvrir les yeux, connard, coups de pieds dans la poitrine, le ventre, le bas-ventre, se tordre de douleur, économiser son souffle pour ne pas s'étouffer, Suz mon amour, je ne comprends pas pourquoi je suis comme ça, c'est moi qui ne te mérite pas, aide-moi à changer, oui chéri, je vais t'aider, on va y arriver, je dois y arriver.

J'étais des leurs, ces femmes qui s'étaient retrouvées prisonnières de bourreaux et qui ne parvenaient pas à s'en échapper. Comment fuir avec des enfants, comment fuir quand on n'a nul part où aller, comment fuir quand personne ne nous croit, comment fuir quand les gens devinent mais se taisent ou jugent, comment fuir quand on n'a plus aucune estime de soi, comment fuir quand il nous a réduit à néant ? Ô mes soeurs, puissent nos mille solitudes s'étreindre.

6h27, un dimanche dans le Nord : Des voyages que j'entrepris, celui qui me fit entrer dans le royaume des solitudes – contrée des femmes accompagnées mais douloureusement seules dans leur malheur – fut le plus macabre. Le bruit des coups qui pleuvaient me faisaient perdre la tête. Mes yeux n'arrivaient plus à verser une seule larme, tellement ils étaient écorchés. Était-ce mon destin Suzanne, femme au syndrome du sauveur ?

\*

*«Madame Suzanne Aurore Faure, voulez-vous prendre pour époux Monsieur Alex Martin Faivre ? ...*

Il se peut que ma vie ressemble à cela.. si je m'engage à ses côtés.

Je posai une main sur mon ventre. J'y sentis Boule... mon ange gardien, un sourire attendri s'installa sur mes lèvres ; j'inspirai.

... - *Non, je ne le veux pas.*»

10h02, j'ouvris les yeux.

\*

*«J'ai toujours admiré ton grand coeur tu sais, et la façon dont tu me caressais les cheveux. Je... J'ai réécrit ton histoire, je crois que ça m'aidera à avancer. Je t'aime. Repose en paix Maman»*

Et elle caressa la stèle du doigt.

# Si je le pouvais

GEORGES PIGNON

Si je le pouvais et si Dame nature ne m'avait pas oublié, je pourrais vous raconter de vive voix cette histoire toute personnelle...

Il me faisait toujours de la peine lorsque je le voyais rentrer à la maison, fatigué, mal rasé, les yeux dans le vague, se promenant sans raison, dans toutes les pièces. Puis, quelques instants plus tard, il venait s'asseoir à son bureau, ouvrait son ordinateur et restait là, sans faire de bruit, sans faire le moindre mouvement, la tête appuyée sur son poing comme le fameux penseur.

Alors, pour ne pas le déranger dans ses réflexions, je sortais faire une promenade et j'allais rejoindre, dans les vignes de Ligné, ma jolie copine qui, elle aussi devait s'ennuyer chez elle. J'aimais bien ces balades que nous faisons ensemble le long des sentiers fleuris et, de temps à autre, j'en profitais pour frôler gentiment son corps souple qui ondulait lorsqu'elle avançait.

Je ne comprendrais jamais les raisons qui poussèrent ma douce compagne à rentrer précipitamment chez elle à Mouzeil où elle logeait depuis quelques mois. Peut-être que je ne lui plaisais plus ou que mes gestes l'avaient heurtée, je ne saurais le dire. Je n'ai pas vu arriver les signes de ce symptôme étrange, ce syndrome qui caractérise souvent la gent féminine : le rapide changement d'attitude.

Un peu dépité, je retournais à la maison pour voir s'il y avait du changement bien que par nature, je n'apprécie pas trop les chamboulements dans mon espace de vie.

Ne vous attendez pas à ce que je vous dise que je sautais de joie en constatant qu'il était toujours assis sur sa chaise. A contraire j'étais désolé de le voir enfermé dans sa solitude comme s'il voulait se retirer du monde. De voir sa détresse intellectuelle me contrariait, me chagrinait, car absolument rien ne voulait sortir de son imagination.

Ah, ce n'était pas en fumant cigarette sur cigarette, en absorbant comme une éponge toutes ces canettes de bière qu'il arriverait à sortir une phrase, un début d'histoire. Voilà ce que je me disais en le regardant fixement comme si j'avais le pouvoir de lui passer un message.

Réveille-toi, mon vieux, oui je sais, je devrais être plus respectueux, mais je ne peux pas rester là, à te regarder comme si tu étais une momie figée dans ses habits tout froissés, alors que tu dois préparer ton futur, le destin d'un prochain récit.

Je suis certain que son éditeur va lui téléphoner pour savoir où il en est de son nouveau roman. Cela fait cent fois que celui-ci le tarabuste.

L'autre jour, si je me souviens bien, c'était 6 heures du matin, oui à 6 heures 27 pour être plus précis, que cet éditeur l'a appelé au téléphone pour le presser de répondre à ses demandes.

Mais voyez-vous, tout le monde ne s'appelle pas Honoré de Balzac et lui, comme vous le savez, ne buvait que du café.

Cependant, je me fais un souci d'encre, car s'il ne publie pas dans un délai raisonnable, il n'y aura bientôt plus rien dans le frigidaire, et je devrais aller dehors pour chercher de quoi me substanter, alors que j'en ai perdu l'habitude depuis longtemps et, de plus, je ne me vois pas farfouiller dans les poubelles alors que de coutume, j'ai ma nourriture servie dans une jolie coupelle bien propre.

Comme tout écrivain il se doit de jeter le grain sur le sillon, ensemençer la terre pour que jaillissent en fin de saison, les plus beaux fruits de son imaginaire, mais à mon humble avis, son encéphalogramme étant totalement plat, on devra attendre la prochaine saison pour goûter aux fruits de sa création.

L'autre jour, je crois que c'était dimanche, tandis que je me reposais dans mon coin, j'entendis sonner à la porte. Je tendis une oreille pour capter les paroles et je compris avec soulagement que ce n'était pas l'inquisiteur éditeur qui venait le voir mais son amie, sa douce et jolie Suzanne.

Elle revenait de plusieurs voyages qu'elle avait effectués dans le Nord, pour la société où elle travaille comme commerciale en liaison avec les pays scandinaves.

Pour lui, Suzanne c'est son étoile, son guide et je devinais que la soirée se terminerait par de tendres roucoulades comme je le fais avec ma copine. Mais ça, c'est mon secret.

Je dois vous dire que, lorsqu'ils me firent sortir de la chambre où j'étais bien installé, au chaud, lové dans mon moelleux coussin, je ressentis une vive colère et je le leur fis savoir. Ils n'avaient pas le droit de me bousculer de cette façon.

Le lendemain matin, en l'entendant fredonner tout heureux, dans la salle de bains « il est où le bonheur, il est où... » j'espérais, en secret, compte tenu de la nuit passée, qu'il n'écrirait pas un texte à l'eau de rose car ce n'était pas du tout son style habituel.

En revanche, je sais qu'il est capable, dans sa prose descriptive, d'imaginer ses balades le long des berges de l'Etang de la Provostière et de dépeindre, touche délicate après touche délicate, tel le peintre impressionniste, la flore et la faune sauvage, et les reflets des saules pleureurs sur l'onde calme des lieux.

Elle est repartie sa bien-aimée, sa Suzanne. Je ne voudrais pas que sa peine, son chagrin, emporte au loin son futur dessein. et que, comme pour Baudelaire, le spleen gagne tout son être.

Faudra-t-il, que pour le déridier, je fasse des bonds comme une sauterelle, en faisant semblant de jouer avec un bout de ficelle ou de sauter dans un carton d'emballage vide pour me cacher à son regard ? Qu'attends-tu pour te remettre à l'ouvrage ? Les bonnes résolutions ne gagnent pas à être différées écrivait Jules Romains, alors qu'attends tu, toi pour prendre une décision ! Voilà ce que j'avais envie de lui clamer haut et fort.... Il faut que je me calme à présent.

Il devrait aller s'asseoir et prendre un bon café noir.

Ça y est ! il est devant son ordinateur. Il va certainement noircir plusieurs pages qui évoqueront sa propre vie, où il parlerait de ses amours naissantes, de la beauté des yeux de Suzanne comme Aragon le fit pour sa muse...et de moi, bien sûr. Il narrerait, comme dans un rêve, toutes nos escapades dans une verdoyante campagne, où l'air serait embaumé par les senteurs des fleurs parsemées dans les champs, où l'on entendrait chanter le rouge-gorge sur la frêle branche et le bruissement du ruisseau qui serpente entre les frondes des fougères.

Le bonheur n'est-il pas dans le pré ?

Mais pour l'instant, rien...

C'est le moment où comme je le fais souvent lorsqu'il écrit, je saute sur ses genoux, j'adore le faire. Là, je sais que je le gêne. Il me regarde, me parle doucement, ses mots sont comme une douce mélodie, un chant d'amour. Je sens ses caresses sur ma tête, le long de mon dos. C'est l'extase.

Je regarde ses mains, ses doigts qui subitement s'agitent et tapent sur le clavier.

Il a trouvé enfin, le titre de son nouvel ouvrage : Un Chat Pitre.



# Solange

CÉLINE TILIN

6H27, son réveil sonne, il n'aime pas les chiffres ronds ! En ce lundi matin, tout était prêt pour ce premier jour d'action. Nolane, jeune garçon de quinze ans, « beau gosse », comme aimait bien dire sa mère, était le fruit d'un mariage mixte. Son métissage était pour lui, parfois, plus une faiblesse qu'une force. Il était élancé, son visage était égayé d'une monture plaquée or qui faisait ressortir sa peau dorée, ses yeux sombres et ses cheveux noirs. Il avait le look des breakdancers, sweet shirt à capuche, pantalon large et baskets. Il mesurait déjà un mètre quatre vingt cinq. Il était déjà plus grand que ses amis et cela lui donnait toujours l'impression d'observer le monde dans haut et de ne jamais en faire partie. Aujourd'hui ça allait changer ! Nolane était en seconde et cherchait encore sa voie au grand dam de ses parents. Ces professeurs disaient de lui qu'il était trop bavard mais qu'il possédait une empathie naturelle. Il faisait un stage de plusieurs semaines au Carrefour de Riaillé.

Son plan avait été élaboré avec Solange, une vieille dame dont il s'était lié d'amitié durant ses pauses du midi à l'étang de la Provostière. À la recherche d'un endroit calme où le bruit de la nature dominerait, il y avait trouvé refuge pour manger ses sandwichs. Elle lui faisait penser à ses petites grands mères, toutes ridées et courbées, personnages récurrents dans ces bandes dessinées japonaises. Gentiment, Solange lui avait proposé en dessert ses petits gâteaux « fait maison » et tout de suite il l'avait adopté. Au fil des jours cette mamie lui avait prêté une oreille attentive et bienveillante. Il s'était confié sur ses rencontres fortuites au magasin et la détresse qu'il avait dessillé dans leurs yeux. Cette grande surface avait été pour lui en ce mois de février, le principal lieu de convergence de toutes ces solitudes. Ils avaient trouvé ensemble le moyen de changer le destin de ces personnes attachantes.



Il vérifia de nouveau le contenu de son sac, un bref inventaire était né cessaire pour ne rien oublier. La lettre qu'il avait exceptionnellement et soigneusement écrite avec un stylo plume pour Suzanne. Sa première mission ce matin là, en plus de ses livraisons habituelles, serait de déposer discrètement le billet manuscrit dans la boîte aux lettres de Suzanne. Cette femme d'âge mûr, était veuve depuis un an et l'avait ému dès leur première rencontre dans le magasin. Ces enfants étaient partis tôt de la maison et comme beaucoup de maman, elle avait développé le syndrome du frigo vide. Son mari avait été un homme comblé car elle s'était perfectionnée en pâtisserie en tout genre et dans toutes les spécialités que la cuisine pouvait lui offrir. Malgré son veuvage, elle avait gardé le goût de cuisiner. Passe temps qu'elle avait en commun avec Nolane et qu'elle partageait régulièrement au travers de nombreuses astuces. Il ressentait sa douleur, ce vide profond qu'avait laissé la mort de son mari, ce nouvel abandon. Elle était toujours élégante, souvent des touches de rouge dans ses vêtements. Cela faisait ressortir ses beaux cheveux gris, elle assumait pleinement son âge et savait en tirer profit. Cette lettre anonyme était une invitation au thé dansant de dimanche à la salle communale de Riaillé. Certainement, se laissera-t-elle duper par cette fausse demande et qu'elle se rendra à ce bal. Même si son admirateur secret était une pure invention, Nolane et Solange ne doutaient pas un seul instant qu'elle serait immédiatement sollicitée par tous les célibataires de la soirée. Cette parenthèse dans sa solitude lui redonnerait l'espéraient ils, le goût des autres.

Le dernier paquet de M&M'S qu'il avait mis de côté pour Christophe et Florian. Merci d'ailleurs au livreur qui, malgré sa grande expérience et ses nombreux voyages en Loire atlantique, s'était laissé surprendre par une plaque de verglas et avait fini dans le décor ! Pas de livraison pour remplir les stocks et surtout plus de M&M'S !

Deuxième mission, encore créer l'opportunité ! Christophe et Florian devaient se rencontrer Christophe venait souvent au magasin, fuyant sa maison démunie de chaleur humaine. Nolane avait tout de suite été impressionné par sa taille et sa corpulence, mais Solange, qui connaissait Christophe depuis qu'il était tout petit, lui avait révélé qu'il était pourvu d'une grande gentillesse. Elle l'avait comparé à ces gigantesques ours en peluche que l'on désespère de gagner dans les fêtes foraines. Elle lui avait raconté brièvement son histoire avec une tendresse non dissimulée. Son travail comme soudeur dans la métallurgie avait comblé le néant de sa vie sans femme et sans enfant. Dans son entreprise, ses compétences étaient toujours appréciées, et son âge rassurait, ses collègues le sollicitait souvent pour des conseils. Depuis sa retraite, depuis sa condamnation à l'improductivité, il se sentait inutile, insignifiant, transparent.

Quant à Florian, vingt six ans, était un chômeur de longue durée. Il avait quitté l'école à seize ans après le décès subite de ses parents et s'était plongé dans la vie active. Cette blessure était visible comme un tatouage indélébile, fardeau qui l'avait fragilisé à vie. Il avait été licencié après dix ans de bons et loyaux services en tant qu'opérateur dans une entreprise agroalimentaire. bons et loyaux services en tant qu'opérateur dans une entreprise agroalimentaire. Ayant eu une scolarité courte et très chaotique, il n'avait pas acquis au fil des années une très grande confiance en lui. Il était volontaire mais les employeurs doutaient de lui en voyant cette période d'inactivité.

lui. Il était volontaire mais les employeurs doutaient de lui en voyant cette période d'inactivité. Il se sentait isolé, découragé. Nolane avait observé un point commun entre ces deux là : une écharpe au couleur du PSG et un rituel immuable, l'achat de certaines dragées au chocolat avant chaque match. Il avait alors trouvé un moyen de rapprocher les deux hommes : le foot et la prise d'otage du dernier paquet de M&M'S. Il restituerait le captif si ces deux gaillards allaient voir ensemble le match au café du coin. Cela serait, pensait il, un bon moyen pour que l'un se sente utile et que l'autre retrouve du travail. Que l'expérience et la jeunesse forment une équipe gagnante.

Ce matin, après une trentaine de minutes, il était déjà prêt. Il enfourcha son scooter et au moment de mettre son casque, fit stopper par un souffle, une brise douce et réconfortante. - « Le vent du Nord » : se dit il.

C'était un signe, un encouragement. Il habitait la Chapelle-Glain, et durant ces quinze kilomètres, son esprit avait le temps de vagabonder. Il se répéta mentalement son plan afin de ne rien laisser au hasard.

Il se sentait comme l'un des héros de ses mangas, puissant et indestructible. Arrivé à destination, il gara son scooter et arbora son plus beau sourire, tout excité par la journée qui l'attendait. Il enfila son tablier en sifflotant et alla rejoindre son patron. Avant ses livraisons, il devait enlever les journaux de la veille. Empor té par son enthousiasme, il fit tomber une partie des journaux. L'un des quotidiens s'ouvrit et Nolane se figea, prostré, ses yeux écarquillés. Dans la rubrique des messes du souvenir, il découvrit la photo de sa vieille amie, complice de sa pause méridienne, et il put lire :

Cela fait dix ans que Solange nous a quittés.

Cependant, il ne passe pas un jour sans que nous pensions à elle.

Nous la voyons dans toutes les petites choses de la vie.

Une messe en sa mémoire sera organisée

le dimanche 5 février 2023, à 17H, à l'église de Riaillé.

Merci à tous ceux qui se joindront à la famille et aux amis en ce jour de souvenir.



# Tristan Tsara

DANY BONTEMS

Longues nuits, froid, pluies glacées, vents du nord : le syndrome de l' hiver finit par me clouer au lit avec une « bonne angine ». Trop enfiévrée, les yeux larmoyants, il m' était impossible de lire !

Je fus sauvée de l'ennui par mon petit poste radio à piles : mon TRANSISTOR, précieux cadeau de Noël, hautement apprécié car je pouvais écouter de la musique classique, « salut les copains », « les maîtres du mystère » et l' émission poétique programmée ce jour là.

Ce fut « le manifeste Dada » qui secoua les treize ou quatorze ans que j'avais à l' époque : cette force, cette révolte, cette déconstruction des règles établies, m' ont fascinée : c' était donc possible ! J'étais loin de tout comprendre, ce nom Tristan Tzara était extraordinaire en soi rien qu' avec son étrange sonorité, venue de loin, certainement. La présentation du Dadaïsme fut suivie par la lecture d'extraits des poèmes de Tsara dont l' un me fascina :

( « *alcachofas alcachofas* » *c' est mon beau Madrid*

*aux yeux d' étain à la voix fruitée*

*qui est ouvert à tous les vents*

« *alcachofas alcachofas* » *c' est mon beau Madrid aux feux bas*

*ouvert à tous les vents*

*mais c' est Madrid ouvert à tous les vents*

*qui piétine la parole dans ma tête*

« *alcachofas alcachofas* »

*chapiteaux des cris raidis* )

C' était comme une incantation, une formule magique, je répétais sans bruit, en secret « *alcachofas alcachofas c' est mon beau Madrid* » comme une prière et je trouvais ça beau, mais beau, sublime, même !

Dès mon rétablissement, j'ai voulu acheter un recueil de Tristan Tsara : je l'ai trouvé chez les bouquinistes. C'est grâce à ce livre que j'ai appris que Dada était né à Zürich, le 8 février 1916, à 6 heures du soir, et non à 6h 27 et que c' est en glissant un coupe- papier, au hasard, dans les pages d' un Larousse que « dada » fut trouvé et adopté : il était un manifeste en lui même par son insignifiance !

J'ai aussi découvert que le poème qui me plaisait tant avait pour titre « sur le chemin des étoiles de mer » : quel bonheur, quelle révélation, quel magnifique passeport pour maints voyages vers l'imaginaire ! Ce poème était dédié à Federico Garcia Lorca : la TOTALE ! Ce grand poète au destin tragique rejoignait « alcachofas alcachofas » qui revenait dans mes pensées, comme une berceuse sauvage, une connivence entre Tsara, Lorca et moi.

Là, à l'écrit, je voyais l'absence de majuscule au début des vers, l'absence de rimes, l'association de mots sans cohérence académique, des métaphores inhabituelles, improbables, c' était la liberté imposée par le poète dans la forme et le fond : une révolution totale. La poésie, cette force surgie des solitudes à travers le monde, s'exposait, avec les autres arts, s'imposait à Paris.

Bien longtemps plus tard, un dimanche, pour un repas de famille, ma mère avait préparé de jolies entrées, un plat mijoté qui peut attendre sans s' abîmer, ainsi que la suite traditionnelle : salade, fromage, dessert.

Après le départ des invités, j' aide un peu mes parents, avec mon frère, à tout ranger et ... HORREUR !

Sur une boîte de conserve, grand modèle je n' en crois pas mes yeux, je vois écrit : ALCACHOFAS ! C' était sans ambiguïté accompagné du dessin d' artichauts !

QUOI ? Mon message secret, mon lien avec Tsara et Lorca était fait d' artichauts ! Quel seisme, quelle chute dans le vide, quelle déception !

Depuis, j'ai croqué à belles dents les artichauts, la poésie, et toutes les formes de la création artistique. Je vais voir des expos à Paris mais aussi celles de la Chapelle des Ursulines à Ancenis.

Cependant j'ai gardé « alcachofas alcachofas » comme un mantra, clin d'oeil à mon enfance et à la soif de toujours découvrir du nouveau. Je n' ai plus mon petit transistor, mais en finissant ce texte j' écoute Léonard Cohen qui chante Suzanne, sur YouTube.

# Un voyage improvisé

MARIE-CLAIRE TROCHAR

6h27 : C'est à cette heure que le radio-réveil se met en marche chaque matin, même le dimanche...

Pourquoi si tôt ? par ce que, c'est juste l'heure de la météo ! Bien calée sous ma couette, je peux rester bien au chaud s'il gèle ou me lever d'un bond si le soleil et la douceur sont annoncés !

Mais ce matin, ce n'est pas Marie-Pierre Planchon qui parle ; j'entends cette chanson de Léonard Cohen :

« Suzanne t'emmène écouter les sirènes

Elle te prend par la main pour passer une nuit sans fin... »

Aussitôt, je me revois cinquante ans plus tôt, dans le Nord, sortant du lycée pour retrouver mes copains : Jean-Pierre, avec ses cheveux longs et son banjo en bandoulière... Françoise, son engagement auprès des démunis et sa guitare... Régis et ses convictions politiques affirmées... et moi, qui rêvais de changer le monde...

Nous nous étions promis de ne pas nous enfermer dans nos solitudes et de partager nos expériences, nos voyages, notre avenir... Mais la vie nous a séparés ! « Tu veux rester à ses côtés Maintenant, tu n'as plus peur De voyager les yeux fermés... » continue Léonard Cohen

Je suis sûre que c'est un signe du destin qui m'est envoyé par cette chanson.

Encore toute ensommeillée, je sors mon ordinateur : un train Angers- Lille ? oui : à 9h44.

Je serai à Lille à 13h40 : Super !

Pour aller à Angers, j'ai un départ à 7h49 à Ingrandes. C'est facile, la gare se situe près de la bibliothèque d'Ingrandes-le Fresne sur Loire et je pourrai y stationner.

Allez, sans hésiter, je réserve et j'y vais !

Le voyage commence... bercée par le bruit du roulement des roues du TER, je somnole...

Dans le TGV, je regarde défiler les paysages...Tiens, on arrive au Mans : « comme d'habitude, il pleut » aurait dit ma fille, en souriant pour taquiner son mari...

Et soudain, je vois Régis qui monte dans le train et s'assoit à côté de moi ...Quelle surprise !

Un congrès de son parti politique vient de s'achever au Mans. Il pense bien se représenter aux prochaines élections régionales.

*« Il a dit qu'on voguerait*

*Jusqu'à ce que les vagues nous libèrent... »* dit encore Léonard Cohen

Nous devisons, tranquillement jusqu'à Massy quand la porte s'ouvre pour laisser passer Françoise, son air paisible et sa guitare. Elle revient d'une mission humanitaire, en tant qu'infirmière.

*« Dans les algues, il y a des rêves*

*Des enfants au petit matin*

*Qui se penchent vers l'amour... »*

Nous avons l'impression de nous être quittés hier et de reprendre la conversation là où elle s'était interrompue.

Le temps passe tellement vite... « la gare des betteraves » apparaît au milieu des champs, en Picardie.

Peu de personnes attendent sur le quai, quand tout à coup, nous reconnaissons Jean-Pierre, avec son banjo sur le dos ! Jean-Pierre est un vrai écolo : il milite pour la sauvegarde de notre planète.

*« Comme du miel, le soleil coule...*

*Elle te montre où chercher*

*Parmi les déchets et les fleurs... »*

Incroyable de se retrouver tous dans ce même train, dans ce même wagon !

Françoise et Jean-Pierre sortent la guitare et le banjo de leur étui et ensemble, nous commençons à chanter :

*« Suzanne t'emmène écouter les sirènes...*

*Une flamme brûle dans ton coeur »*

Nos voix s'accordent avec les instruments et nous ressentons l'émotion que nous partagions quand nous étions adolescents : oublié le syndrome d'Ulysse, qui touche celles et ceux qui doivent vivre ailleurs que là où ils sont nés, souffrant d'avoir quitté sa région, ses racines, ses amis... oublié que nous avons vieilli... retrouvant cette symbiose par la musique et cette chanson...

Dans le wagon, les voyageurs se sont tus, se laissant charmer par ce concert improvisé...

Mais, tout à coup, j'entends un jingle (tiens, ce n'est pas ce qu'on entend d'habitude dans le train) et l'annonce suivante : « Par suite d'un mouvement de grève, nous ne sommes pas en mesure de diffuser nos programmes habituels et nous vous prions de nous en excuser. France Inter, il est 7H00 ».

J'ouvre les yeux, je repousse la couette et je regarde mon réveil. Pas possible ! je m'étais rendormie... Tout cela n'était qu'un rêve !

Je me sens comme « transportée » !

C'est décidé : aujourd'hui, je recherche mon vieux disque vinyle de Léonard Cohen, pour le faire écouter à ma fille et lui raconter mes souvenirs de jeunesse...

Et si j'allais faire un petit voyage à Lille, prochainement ? j'ai encore quelques amis là-bas que j'aurais grand plaisir à retrouver...

# Vague de chaleur

AURORE LETELLIER-PERAS

28°C.

L'air commence agréablement à s'alléger malgré la pesanteur ambiante. Elle marche. Un pied après l'autre, doucement, à son rythme. Son corps se balance de droite à gauche, de gauche à droite, tel un culbuto en randonnée. Elle ne contrôle plus vraiment son pas, lourd et régulier. Dans les haies, les mûres grillées noircissent la végétation décharnée par le manque d'humidité.

Elle avance, c'est son objectif. Avancer, sans s'arrêter, quelque soit sa vitesse. L'air chaud vient chatouiller une mèche dans son cou. Sa robe si légère se colle à son ventre. Ses cuisses transpirent.

Elle avance. Elle est prête à attaquer la côte. Un pas après l'autre, elle souffle. Elle observe la danse hypnotisante du bout de ses pieds, larghetto. Le goudron vibrant laisse émaner une chaleur impalpable, ensorcelante. Sans lever les yeux, elle le sent, là-haut, la dominant, fier et stable, arborant grandement ses quatre ailes au repos ; son objectif quotidien. Encore quelques pas, encore, encore, encore... Pfffiou. Enfin ! Les mains sur les reins, la tête en arrière, les yeux entrefermés, la bouche entrouverte, elle inspire longuement.

Elle attrape à deux mains la barrière qui encercle le moulin, et souffle, la tête entre les bras. Etirant son échine, et relâchant son poids. Ce poids qui pèse, inlassablement. Ce corps qui ralentit de plus en plus. Un peu plus chaque jour. Les jours qui défilent, lentement. Semblables à la veille, et l'avant-veille, et le lendemain.

La chaleur persiste. Les repères s'estompent. Elle ne sait plus quel jour on est. Probablement le même qu'hier. Seule l'attente accompagne la moiteur ambiante. Seule cette marche quotidienne, cette visite au moulin, rythme les journées qui se suivent.



Sa marche, sa côte, sa sortie du soir, son objectif journalier ; comme si son destin en dépendait, comme si l'échéance lui appartenait.

Et ce moulin, parfaitement dessiné dans un paysage vaporeux ; il se dresse comme le Nord sur sa boussole, il est son point d'ancrage dans cette incandescente brume qui lui brouille la vue et l'esprit. Alors qu'elle monte, il l'embarque dans son ascension, cible à atteindre, encore et encore. Arriver devant sa porte en bois lourde et parée des gros clous carrés, si petite et si imposante ; atteindre cette porte est une victoire de chaque occasion. Comme une ligne d'arrivée à franchir, elle ressent le besoin d'apposer une légère pression du bout des doigts contre ce bois frais. Elle laisse sa marque, elle laisse une pièce de souvenir de ses pérégrinations. Elle franchit sa ligne avec fierté. Elle obtient sa récompense.

Quoi de plus agréable que profiter du calme de l'altitude. Respirer. À pleins poumons. Bien sûr, le point culminant de sa montagne est plus que relatif. À peine une petite bute. Un léger dénivelé pour certains, une descente amusante pour certaines. Mais qu'importe. Pour elle, tout s'éclaire la-haut. Elle domine le monde, elle domine sa vie. Atteindre cette hauteur, c'est dépasser ses doutes et renouveler la confiance en son corps. C'est rejoindre son lieu de protection, de méditation, de plénitude. C'est accéder un peu plus à la vie.

Aujourd'hui, elle avance plus lentement encore, est-ce un signe ? La montée lui paraît interminable, infranchissable. Le moulin la nargue de toute sa hauteur, immobile et puissant. Un pas alangui, encore un, le souffle court, elle chemine lourdement dans sa montée. Elle n'a même plus envie. Elle pense au syndrome de Sisyphe. Pourrait-elle être piégée, lestée de son propre rocher ? À quoi bon ? Pourtant elle continue. L'affiche bleue apparaît enfin au loin, le sommet est proche. Son regard se fixe sur cette affiche alors qu'elle continue sa marche, ignorant le moulin sur sa gauche d'un pas snob, comme un nouvel objectif, un peu plus loin. « NUIT DES ÉTOILES, dimanche 7 août, moulin de la garenne à Pannecé ». Quand vont-ils retirer cette affiche ? Elle n'a même pas eu la force d'y aller cette année. L'envie de rester dans sa bulle, sans voir personne, sans parler ; s'éloigner de l'agitation. Des solitudes de plus en plus profondes l'envahissent dernièrement.

Immobile, assise sur le muret de pierres tièdes, la douce chaleur minérale se répandant dans son corps, ses pensées naviguent.

Pourquoi est-ce si long ? Elle est lasse et impatiente. Fatiguée d'être pressée.

Serait-ce une once de peur s'infiltrant en elle ? Sa confiance aurait-elle trouver le passage vers un frêle ruisseau qui s'écoule et s'assèche ?

Non. Elle se refuse d'avoir peur.

Mais pourquoi ? La peur est aussi signe de courage.

Elle n'est pas courageuse, elle est humaine.

Elle ne veut pas être courageuse.

Elle veut juste vivre ce grand passage dans toute sa puissance.

Mais quelle puissance ?

Elle sent sa force s'évaporer.

Il est temps de rentrer. Elle reviendra demain. Peut-être.

Demain.

Sur le chemin du retour, la pleine lune l'accompagne. Toute ronde. Puissante. Lumineuse. Belle de son imperfection. Elle prend des photos de ces derniers instants de rondeur. Elle veut des souvenirs. L'air est doux, l'atmosphère est légère. Elle sent la main de son conjoint l'effleurer délicatement, un

pétale de rose caressant le reflet argenté de Madame la Lune. Elle se surprend même à rigoler. Clic

Clic. Elle profite simplement.

Alors que le soleil décline, une lueur orangée l'éclaire.

C'est beau.

Simplement beau.

Mardi.

À peine dormi une heure, une perception désagréable la traverse et la réveille. Elle sent son corps se crispier. C'est nouveau. Quelle sensation étrange, un peu douloureuse, gênante, assurément puissante. Ça va et ça vient. Elle ne souffre pas. Pourtant elle sait que son sommeil est terminé. Le temps passe, accompagné de longs spasmes. Et le besoin de se lever devient présent. Alors que la nuit résonne de son silence, elle descend les escaliers, lentement, avec hésitation. Le carrelage froid sous ses pieds provoque un frisson remontant tout le long de son corps; un tremblement imperceptible dans sa nuque. Elle attrape son cachemire et s'enroule dans sa douce chaleur. C'est rassurant. C'est agréable. Et la douleur revient. Déjà.

Tout son être se crispe et frissonne. Même ses membres lui font mal. Son organisme entier semble se révolter. Que lui arrive-t-il ? Ce n'est pas ce qu'elle avait imaginé. Elle pensait que ce serait doux. Elle pensait que ce serait simple. Elle pensait que la volonté suffisait. Aucune position ne lui apporte confort. Elle bouge, une main ou deux sur son ventre. Ses mouvements sont suaves, et pourtant tout son corps est saccadé, ébranlé par une puissance intérieure. Elle court au dessus de l'évier ! Même son estomac vit un séisme. Le calme semble reve... non ! Elle court aux toilettes. Son être, dans toute son entièreté, a décidé de se vider.

Chaud, froid. Epuisement. Asthénie physique et psychique. Et ce va-et-vient permanent. Cet élancement crescendo. Elle se souvient de Sisyphe. Est-ce que la résistance va cesser ? Est-ce que le ressac de la douleur va s'apaiser ? Elle se souvient de son moulin. Où est son objectif dans la pénombre de la nuit ? Où est son objectif avec ce corps exalté qui a pris le contrôle ? Petit à petit, ses pensées ralentissent, laissant place à l'abandon, à l'acceptation. La douleur l'envahit. Une force profonde la submerge.

Le son de ses râles vrombit dans le silence de la maison. Aucun bruit ne vient perturber sa majestueuses traversée. Elle est en train de vivre le plus intense des voyages. Toute réflexion s'est évaporée, ses muscles et ses entrailles brûlent de toute leur puissance. Pendant les brefs instants de répit, les mots doux de son conjoint l'effleurent d'une caresse réconfortante. Il est à la fois si proche et si loin. Elle s'accroche à lui et ne ressent pas sa peur. Elle est seule. C'est à elle de le faire. Elle seule en est capable. À ce moment, elle l'a probablement oublié, mais elle en est capable.

Le temps s'est arrêté. La tempête bat son plein. Les vagues se fracassent en elle sans relâche, de plus en plus fort, de plus en plus vite. Un pas après l'autre, une vague après l'autre. L'ascension est longue, sans relâche. Une danse endiablée qui l'emporte vers des monts inconnus. Elle n'est jamais allée si haut. Elle n'est jamais allée si loin. Ça fait mal. Encore une vague, encore une. Un son caverneux s'échappe d'elle et retentit dans toute la maison. Ses chairs brûlent, le feu encre en elle ce souvenir du dépassement. Les forces sont déchainées. L'attente arrive à son comble.

Et puis tout se suspend... La délivrance.

6h27.

Le premier cri ...

Soupir orgasmique.

*« Bonjour Suzanne. Bienvenue dans ta maison mon bébé d'amour.*

*Je t'aime ».*

Elle a atteint son objectif

# Voies parallèles

MARINA GÂCHET

6h27. D'aussi loin qu'il se souviene, Dominique s'est toujours réveillé avant que son réveil ne sonne. Il se lève, allume la radio et se dirige vers la salle de bains. Les vapeurs de la douche détendent ses muscles encore ensommeillés. Il écoute le journal de sept heures en prenant un café bien serré. Il en savoure l'amertume, et regrette qu'il ne soit pas accompagné d'une cigarette... Enfin prêt à commencer sa journée, il passe au dressing, où il enfile son costume impeccablement repassé. Il se regarde dans le miroir et sourit, satisfait. Son reflet - l'image de cet homme athlétique et élégant rasé de près, au regard sombre et aux tempes poivres et sel - ne l'a jamais déçu. Il lace ses chaussures, prend sa serviette et sort de chez lui pour se rendre à la gare.

7h35. Suzanne court. Partie au quart de tour, elle ne sait même pas si elle a pensé à fermer la porte de chez elle. Tant pis. Elle ne veut pas prendre le risque de perdre ce travail pour un nouveau retard. Elle passe devant la boulangerie, manque de percuter une petite vieille ou son chien, puis traverse la rue pleine de vie du matin : des hommes en costume et des lycéens qui se pressent vers la gare ou des automobilistes qui se rendent au travail animent le bourg d'Ingrandes. Quelques parents se dirigent déjà vers l'école. Elle les regarde avec tristesse et envie. Elle imagine souvent comment aurait pu être sa vie si...

Suzanne a quitté son Nord natal pour suivre son petit ami parti étudier à Angers. Ils ont loué un studio là-bas, et elle s'est inscrite en école d'infirmiers. Malheureusement, la cohabitation a pris brutalement fin quand son compagnon a décidé de vivre avec une autre jeune femme. Suzanne s'est alors retrouvée seule, sans le sou et dans un état de grande détresse. Découragée par le loyer trop élevé de son studio en ville, elle a fini par se trouver une toute petite maison ici, à Ingrandes, une sorte de dépendance dans le jardin de son propriétaire, qu'elle loue pour une bouchée de pain.

Au début, elle aussi elle prenait le train pour aller en cours. Elle se plaisait à observer la Loire à différents moments de la journée, et puis, peu à peu, elle a sombré...

Elle a commencé par louper quelques cours les jours de mauvais temps, puis ne plus y aller du tout. Elle a aussi coupé tout contact avec ses amis, trouvant toujours des excuses pour refuser leurs invitations, qui se sont faites de plus en plus rares. Elle s'est complètement isolée. Depuis, elle tente tant bien que mal de joindre les deux bouts grâce à de modestes contrats d'auxiliaire de vie, en attendant... En attendant quoi d'ailleurs? De (re)trouver une vocation et de se remettre sur les rails, comme ça, par magie?

Elle regarde sa montre, inquiète. La semaine dernière, la chance lui a souri, enfin, c'était inespéré! Un contrat de trente heures chez un monsieur atteint du syndrome d'Alzheimer. Suzanne y a vu un signe du destin, une chance de lui assurer un peu de stabilité, lui permettre de réfléchir à son avenir. Le travail est simple: faire le ménage, la cuisine et surtout tenir compagnie à cet homme un peu austère. Simple, et bien payé. A condition d'arriver à l'heure...

Dominique sort dans l'air frais du matin. Il aime cette heure où le bourg tout entier semble se mettre en mouvement, ça lui rappelle un peu la chanson de Dutronc... Il se dirige mécaniquement vers la gare, en détaillant chaque passant qu'il croise: collégiens qui courent de peur d'être en retard, retraités qui vont acheter du pain frais pour le petit déjeuner... Chacun est animé par des forces et des objectifs différents.

Il est de bonne humeur. Il a toujours aimé les voyages au siège, les réunions avec les autres directeurs régionaux. Et Paris. Quel plaisir il a à chaque fois de redécouvrir la capitale, cette ville si vivante, si changeante. L'hôtel reste invariablement le même, mais la cité semble changer subtilement d'une fois sur l'autre, au gré des modes ou de la météo. Les femmes qu'il rencontre au restaurant sont différentes d'une fois sur l'autre aussi, mais, au fond, ce sont toujours un peu les mêmes, déracinées, esseulées, qui viennent chercher un peu de réconfort dans ses bras. Dominique peut se vanter d'avoir toujours su plaire aux femmes...

Le bruit d'un klaxon interrompt sa rêverie. Sans même s'en rendre compte, Dominique est déjà arrivé à la gare. Comme toujours, il est en avance. Il s'assoit à sa place habituelle et sort son magazine. 7h53, l'attente ne sera pas très longue.

Suzanne arrive enfin, hors d'haleine. Prise par son élan, et sans même y réfléchir, elle se met à tambouriner comme une furie à la porte. Aucune réponse. Pourtant, il lui semble bien entendre la voix grésillante de la radio. Elle frappe à nouveau, sans obtenir de réponse. Soudain inquiète, elle cherche sa clé dans son sac et l'introduit dans la serrure. La porte n'est pas verrouillée. Elle entre. Elle aperçoit tout de suite une place vacante sur l'étagère à chaussures. La serviette habituellement posée dans l'entrée n'est pas là non plus. Il a dû sortir. Elle l'appelle malgré tout, pour être sûre... En vain. Il est sorti. Parti. Elle sent la panique l'envahir. Où a-t-il bien pu aller? Il n'a laissé aucune indication pour expliquer son départ. Est-il en sécurité? Et si, et si... Un vertige la saisit brutalement, elle s'accroche à la porte et fond en larmes.

Dominique n'a pas terminé la lecture de son article quand il entend au loin le train arriver, freiner, puis s'arrêter.

Il referme son magazine, le range dans sa serviette, et lève les yeux. Mais il n'y a rien devant lui. Rien! Pas de train! Rien qu'un solide grillage qui le sépare de la voie. Quelque chose cloche. Il ne l'avait pas remarqué plus tôt, tout pris qu'il était par sa lecture, mais il est seul sur le quai. Il sent une peur insidieuse l'envahir. Il commence à tourner en rond, ne sachant que faire, quand soudain, il voit le train passer devant lui, qui prend de la vitesse. Qui ne s'arrête pas.

Suzanne court à travers le bourg. Elle est désespérée. Elle a déjà fait le tour des quelques commerces déjà ouverts, sans le trouver, et ne sait plus où aller. Elle n'arrête pas d'imaginer les conséquences de ses quelques minutes de retard sur cet homme si fragile, et ça la ronge. Elle se demande quoi faire, quand elle entend au loin un train freiner. Et s'il avait suivi des passants allant prendre leur train ? Elle se précipite vers la gare. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Dominique est en pleine tourmente. Il ne sait plus ce qu'il ressent. Il ne comprend pas pourquoi le train qu'il attendait ne s'est pas arrêté à la gare, mais ailleurs. Aucun affichage ne signale un quelconque changement. Et puis, c'est quoi ce grillage? Cette situation l'angoisse profondément. Dans le même temps, il est en colère. Il est impensable qu'il arrive en retard à sa réunion et passe pour un petit provincial du dimanche qui débarque tout intimidé dans la cour des grands. C'est hors de question ! Il va demander des comptes à la SNCF !

Suzanne arrive pile au moment où les derniers voyageurs montent dans le train. Elle accélère alors la cadence et court comme une dératée pour remonter le train sur toute sa longueur. S'il y est, peut-être le verra-t-elle par les vitres. Elle a tant besoin d'espoir ! Mais elle fait à nouveau chou blanc. Comment est-ce possible ? Où aller maintenant ? Prévenir la police ? Trop d'émotions se bousculent en elle, alors, incapable de penser, Suzanne continue sa course folle le long des rails, sans but.

Dominique s'avance d'un pas décidé vers l'accueil de la gare. Il longe pour cela le grillage, qui poursuit sa route bien au-delà de l'édifice. Il pousse la porte. Elle est fermée. Décidément, rien ne va ce matin ! Complètement envahi par sa colère, rongé par l'angoisse, il se met à frapper, de plus en plus fort, puis à tambouriner et enfin hurler. Momentanément calmé, Dominique colle son visage contre la vitre pour examiner l'intérieur du bâtiment. Les guichets de la SNCF ont disparu, laissant la place à des rayonnages de livres qui occupent presque tout l'espace disponible. Mais que...? Il est soudain pris d'un vertige violent, complètement perdu. Il cherche une chose tangible à laquelle se raccrocher, quand il aperçoit les mots «bibliothèque municipale». Dominique s'effondre de la même manière que le monde qu'il a autrefois connu.

En entendant le cri, Suzanne a eu l'intuition qu'elle suivait la bonne direction. Effectivement, son patient est là, prostré contre la porte de la bibliothèque, recroquevillé sur le sol poussiéreux dans son costume impeccable, les yeux gonflés, rougis par les larmes qui ravagent ses joues.

Elle marque un temps d'arrêt, le temps de comprendre la situation. Suzanne ressent une grande pitié pour cet homme, autrefois si puissant, que la maladie condamne à devenir chaque jour plus dépendant. Cet homme qui n'a même pas de famille pour l'accompagner sur ces chemins tortueux et dont, elle en prend soudainement conscience, elle est maintenant la seule bouée qui puisse le maintenir à flot, tant que c'est encore possible. Elle s'avance.

«Monsieur Piron ? « Dominique lève la tête vers elle, et la regarde, les yeux remplis de crainte. « C'est moi, Suzanne. Vous allez bien ?» Elle n'est pas sûre qu'il la reconnaisse. Un silence s'installe entre eux. Le temps est comme suspendu.

Soudain, Suzanne pose ses mains douces sur les joues baignées de larmes de Dominique, ses doigts reposant près des tempes poivre et sel. Son regard s'adoucit alors. « Dominique... - J'ai cru, Suzanne, je... Je parlais au siège, j'avais tout préparé...J'ai vraiment cru Suzanne, vous savez... et puis la gare, le train, le... Je suis perdu. - Je comprends, Dominique, ne vous inquiétez pas. Je suis là maintenant. Je vais vous ramener à la maison.» Elle plonge son regard dans le sien, et scelle un pacte muet avec lui. Elle sera là. Leurs deux solitudes sont désormais liées.

# Voyage dans l'Est

IRÈNE ROUSSEAU

Les yeux dans les yeux, sans bruit, elle recula jusqu'à l'extrémité du quai. Quand elle sentit le souffle de l'explosion, il était trop tard pour tenter quoi que ce soit. Tout son être se tendit brutalement, puis ... plus rien.

Dimanche, 6h27, ancienne gare d'Ingrandes-Le Fresne. L'heure et le lieu du rdv l'avait intrigué mais il s'était rassuré : sa grand-mère avait toujours eu des manies bizarres, des idées farfelues de voyages, alors pourquoi pas Ingrandes. Il s'était renseigné sur les horaires de train, celui de 6h57, à la vraie gare, les mènerait le long de la Loire, puis vers l'Est, lui avait-elle dit. Il aurait préféré le Nord, moins risqué. L'Est et son cortège de souvenirs ne manqueraient pas de réveiller les cauchemars de sa grand-mère. Elle lui assurait de ne plus en faire grâce aux nouveaux médicaments qu'on lui administrait tous les jours. Mais il doutait de sa sincérité. Elle voulait l'épargner, ne partager avec lui que le meilleur, les grimaces et fantaisies qu'elle savait encore faire, les pitreries répétées chaque année, si bien qu'il en connaissait d'avance tous les déroulements.

Au téléphone, elle lui avait dit : « surtout tu n'apportes rien, que ton appareil photo. Je m'occupe de tout ». Sa voix, toujours aussi grave, résonnait fort dans le téléphone, il n'avait pas pu en placer une, la communication s'était coupée.

- Ah, te voilà enfin ...

Elle l'attendait, avec juste un petit sac posé à ses pieds. Adossée à la devanture de la bibliothèque que la mairie avait aménagée dans l'ancienne gare, elle lui parut fragile, vieillie, plus que la dernière fois, mais avec un brin de malice dans les yeux, comme d'habitude. Le petit spasme qui l'avait saisi au ventre s'estompa, et déjà ses bras vigoureux enlaçaient sa grand-mère.

- Mamie, tu sais que c'est pas tout près, pour moi. Qu'est-ce qui t'a pris de me donner rendez-vous si tôt ? et puis j'ai dû m'organiser pour faire garder les enfants ...

- Chut, regarde plutôt que râler.

Habitué à lui obéir, sachant qu'il n'aurait pas le dernier mot, il découvrit dans la vitrine le livre que son petit doigt ridé lui montrait.

- Tu vois c'est celui-là, que nous allons lire.



- *Mais c'est pas ouvert !*
- *Pas besoin, je le connais par coeur...*

Alors il comprit.

\*

L'été de ses 24 ans, sa grand-mère l'avait emmené faire le voyage vers l'Est. C'est lui qui lui avait demandé, pour les besoins de sa thèse, avait-il prétexté. En vérité, il était simplement curieux, curieux du passé de sa famille, parce que sans passé, pas de présent, il se sentait entre deux eaux, sans racines réellement. L'omerta totale de ses parents quant à la raison de leur arrivée dans ce patelin perdu de Loire-Atlantique, les incohérences de sa grand-mère, qui mélangeait tout, les dates, les lieux, les noms, il en avait marre. Finie l'enfance, finie l'insouciance. Il s'était laissé conduire, fier de sa grand-mère refusant de lui laisser le volant, s'arrêtant à peine pour les pauses pipi et pique-nique. Elle avait l'air de savoir où elle allait, lui, non... La rédaction de son mémoire l'avait épuisé, l'été étouffant touchait à sa fin, il décompressait auprès d'elle. Elle chantait comme d'habitude, elle avait toujours eu une énergie hors du commun. Le soir tombait quand enfin elle stoppa, au détour d'une petite route qu'ils suivaient depuis plusieurs kilomètres. Il s'était assoupi il ne savait combien de temps. Au loin, on distinguait le panneau de signalisation routière : Nordrach. Il la regarda, hésitant, la contemplant soudain silencieuse, l'air absente, indifférente à son agitation à lui.

Elle murmura : *keines kind, wo bist do ?*

Il ne mit pas longtemps à saisir qu'elle parlait en allemand, langue qu'elle avait enseignée pendant toute sa carrière.

- *t'as dit l'enfant ? de quel enfant parles-tu, mamie ?*
- *mais.... le mien...*

Elle continua, de sa voix rauque d'ancienne fumeuse, tellement bas qu'il dut se pencher vers elle pour comprendre :

- *ce jour-là quand ils sont venus le chercher...*
- *qui, mamie ? quand ? mais pourquoi ? tu vivais où ?*

Mille questions se pressaient. Pour lui, ses grands-parents étaient lisses, ordinaires, le grand-père plutôt taciturne, mais elle, tellement vivante.... Un tremblement le saisit quand il comprit ce qu'elle avait traversé.

- *A Stuggart, Victor, je vivais à Stuggart depuis que j'étais née. Après la guerre, j'ai eu une aventure avec un soldat français, je ne l'ai jamais revu, lui ... au début, dur, dur tu imagines bien et puis trois mois après, je commence à m'inquiéter, je n'avais plus mes règles. J'ai accouché en novembre 1946, le 1er novembre. Je me suis débrouillée, de petits boulots en petits boulots. Un jour, j'ai reçu une lettre, comment avaient-ils su ? une dénonciation sans doute... j'ai jeté la lettre, je me disais : ça ne peut pas m'arriver à moi, Henrike était tellement... tellement à moi, à moi seule.*

Mais un matin, tôt, j'ai le sein à l'air quand j'ouvre la porte, mon bébé dans les bras, une goutte de lait coule au coin de ses lèvres, là un homme en noir, je ne comprends pas, il me montre un document, je déchiffre à peine, il est là sur ordre de l'état français, derrière lui, une femme, une nounou, elle me dit ce sont les ordres, vous devez... Henrike hurle quand elle le prend de mes bras. Préparez-lui un petit paquetage, sil vous plait, elle ajoute d'une voix blanche. Je n'ai rien préparé du tout, je suis restée sidérée, les ai vus entrer dans l'appartement, prendre quelques affaires, et repartir avec Henrike hurlant. Inimaginable, une scène de cauchemar. J'ai su après qu'à la gare, un train avec un wagon- pouponnière les a amenés, ici, en Forêt Noire, dans cet ancien sanatorium ouvert en 1947 pour récupérer tous les enfants nés en Allemagne de père français.

Elle descendit alors brutalement de la voiture.

- besoin d'air, de l'air s'il vous plaît.

Il paraît que j'ai répété ça pendant des jours et des jours. Une voisine m'a aidée. J'ai repris des forces, et dès que j'ai pu, je suis venue en France, je savais que la pouponnière n'était qu'une halte, j'ai essayé de savoir où allaient ces enfants ensuite. Mais rien ne filtrait des bureaux des adoptions. Au bout de quelques mois, j'ai rencontré ton grand-père à Paris, il était cheminot, il a été muté à Nantes... et Henrike n'a plus existé que dans ma mémoire.

- Pourquoi ne pas m'avoir raconté ça avant, mamie ? de cet état. Allez, zou, du nerf, j'allais m'acheter des billets d'avion et organiser ce voyage et puis, non ; quitte à aller en Suède, je m'y rendrais à vélo !

Ta mère ne le sait pas, j'ai jamais pu lui dire.

Son regard se perdit dans les brumes qui entouraient les montagnes alentour.

- Mais tu es allemande alors toi ?

- Oui je l'étais...

Ils ont continué le voyage à la rencontre de ces destins inconnus, il a compris à quel point les solitudes des uns et des autres peuvent être grandes. Elle n'était jamais revenue en Allemagne, malgré les sollicitations de ses collègues pour organiser des voyages scolaires. Ses parents étaient morts juste avant qu'elle n'accouche, le reste de la famille avait vu d'un sale oeil son idylle avec l'occupant français.

Ils avaient fait le voyage de retour dans un grand éclat de rire, elle lui avait laissé le volant, et elle riait de le voir si jeune et si beau. Lui, s'est habitué à la réalité de cette nouvelle grand-mère si extraordinaire. Sa vieille Simca mille, une antiquité, avait rendu l'âme peu après. Ils avaient immortalisé leur périple, elle adorait improviser devant la caméra, jouer la comédie, chanter, déclamer.

Au hasard d'un arrêt pique-nique, ils avaient fureté dans une librairie, comme d'habitude. Elle était tombée en arrêt devant un livre : Terminer en beauté.

- Eh bien tu vois, Victor, elle a bien raison, Jacqueline Jencquel.... Tu m'aideras quand je serai prête, moi ?

La question l'avait pris de court, le livre avait voyagé avec eux , lui l'avait oublié, pas sa grand-mère apparemment.

L'air froid du matin le fit frissonner, il comprit qu'ils ne prendraient sans doute pas le train ce matin-là.

- *Pourquoi aujourd'hui mamie ?*

- *Oh tu sais, c'est fini pour moi, j'arrive au bout, mon coeur peut lâcher d'un moment à l'autre, alors ....*

C'était un combat qu'ils partageaient tous les deux. Ne pas partir sans avoir réalisé ses rêves même s'ils défiaient le bon sens.

Elle lui montra son sac d'un air mystérieux. Elle y prit un grand châle gris, usé, rapiécé dont elle se couvrit.

Il ne put pas refuser son aide, l'idée de se séparer d'elle était un déchirement mais il filma. Il filma ce jour-là où elle avait vu son bébé partir à jamais dans un grand bruit d'explosion, la locomotive crachant sa fumée brutalement, arrachant la vie à la vie.

A 6h57, le TGV pour Tours passa dans un grand désordre de bruit et de souffle.

\*

Elle mourut quelques jours plus tard, dans son sommeil.

Elle avait laissé un mot pour son petit-fils, épinglé à son vieux châle gris :

*Cher Victor,*

*Merci pour ton aide, maintenant que tu passes ton temps à étudier les syndromes post-traumatiques, je te souhaite de n'en connaître jamais aucun. Sois heureux, mon cher petit-fils.*

*Suzanne, ta grand-mère qui t'aime*

